

Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









DE LA SÉRÉNITÉ : UNE APPROCHE TRANSDISCIPLINAIRE

Ana Maria Peçanha (sous la direction de)

M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

Un regard poétique et transdisciplinaire autour de la sérénité

Ana Maria Peçanha - Orazio Maria Valastro

Quelques mots de remerciements à vous chères et chers collègues qui se sont disposés à réfléchir sur la sérénité, et qu'à partir de vos travaux nous ont apportés de belles réflexions. M@gm@, est ravie de proposer dans son deuxième numéro monographique, vos thèmes aussi riches que variés. Ce thème s'est présenté à mon esprit, quelque temps en arrière, quand ma tête était en fervent questionnement sur qu'est-ce que vivre en paix ? Comment le faire ? Comment trouver un chemin ? Comment partager ces grandes inquiétudes qui me rongeaient ? Les raisons, qui m'inquiétaient étaient diverses, et non plus aussi différentes des autres argumentations que nous trouvons aujourd'hui, et qui se constituent comme des drames de tous les moments, touchant une grande partie des acteurs sociaux de ce monde.

Je ne peux que suivre avec tout mon cœur la poétique d'Ana Maria Peçanha pour plier notre vocation scientifique à la sérénité. L'engagement dans les sciences sociales revendique un choix intellectuel, une exigence et un impératif scientifique pour contraster nos illusions sur le monde et élaborer un savoir sur la réalité. Nous n'allons pas pour autant affaiblir une nécessaire vigilance épistémologique, attentive aux conditions et limites de la validité des approches et des méthodes privilégiés, réfléchissant sur un état d'esprit, un état d'âme, méditant sur la sérénité en tant que voie affective de la raison à la voix du cœur.

Taijiquan : une voie vers la sérénité

Eric Caulier

Durant mon enfance et mon adolescence, j'ai vécu nombre d'expériences optimales appelées également flow experiences. Dans ces états de plénitude, les sens sont aiguisés, la conscience est amplifiée, le temps se dilate, tout est fluide, tout coule. La sensation de grande sérénité donne envie de les revivre. Pendant les décennies qui ont suivi, je me suis attaché à en comprendre les modes opératoires afin d'aménager des contextes permettant de les induire. Le taijiquan m'est apparu comme une voie particulièrement féconde. Le pratiquant effectuant, seul ou en groupe, les gestes d'un ballet au ralenti ou l'adepte âgé qui, d'un mouvement anodin, envoie un jeune beaucoup plus vigoureux à quelques mètres exemplifient la paix intérieure et la maîtrise. Mes nombreux séjours d'étude en Chine m'ont permis d'étudier différents styles de taijiquan à la source. Le travail intérieur contient des éléments de chamanisme et d'alchimie. Les techniques respiratoires, le travail de l'énergie, l'utilisation d'images intériorisées développent des états de conscience modifiés. Cette conscience élargie est utilisée pour harmoniser sa nature profonde avec les environnements social et cosmique. Le taijiquan est une gymnastique douce, une méthode de santé préventive, un qi gong (travail de l'énergie), un art martial, une méditation en mouvement, un art de vie. Il rassemble toutes ces facettes en un tout cohérent. Le taijiquan permet de se tenir debout entre Ciel et Terre et de se mettre en marche vers soi-même pour devenir qui l'on est. Je ne pense pas qu'il y ait de voie vers une réelle sérénité sans engagement dans un chemin initiatique.

La sérénité crispée

Norbert Chatillon

Comment vivre la sérénité en périodes de crises ou de menaces ? Approche psychanalytique : « Et l'inconscient dans tout ça ? » Comment prendre racine dans les parts les plus sereines de soi lorsque la violence vient tuer notre mode habituel de présence au monde ? Travailler sur ce paradoxe : c'est lorsque nous avons le plus besoin de nos ressources intérieures, de nos capacités d'adaptation et d'imagination que nous sommes menacés par l'inhibition, la peur, la peur la plus frontale, le stress, et nous sommes exposés à l'aggravation du risque depuis un autre danger, intérieur celui-ci, qui nous paralyse, nous laisse sur place et sans ressources, encore plus fortement. Quels ressorts, le plus souvent inconnus de nous-mêmes, voire ignorés de toute expérience de la chose, nous font réagir de façon adéquate à la situation, ou nous font nous précipiter vers la mort qui aurait au moins cette étrange vertu de supprimer notre terreur ?

Savoirs sereins

Sylvie Dallet

La sérénité est le plus souvent présentée comme un état du sage. Peux t'elle se transmettre, par des expériences, des exercices voire des dispositifs et peut-il exister des « savoirs sereins » ? Une certaine rapidité performative revoit régulièrement à la baisse la pluralité de ces expériences. Leur traduction se fait superficielle dès qu'on la réduit au singulier du concept : la nature du « savoir serein », dans son anonymat ésotérique, se dérobe, tandis que les processus affinés peuvent développer des corolles d'attitudes. Penser à cette question comme un cas d'école ou de rhétorique qui pourrait se récuser, réveille les frissons des examens de philosophie, version baccalauréat, sans que l'on puisse répondre autrement que par un mauvais plan en deux parties, voire un triste plan en trois arguments. Les savoirs sereins sont des pratiques d'énergie qui, dans l'amplitude raisonnée des connaissances, préparent aux transformations des théories cognitives. De fait, les savoirs sereins dont je veux parler avec simplicité dans ces jours qui suivent le traumatisme des attentats européens, sont des processus d'humilité nécessaires, élaborés dans les formes et les forces profondes de la réponse au mal qui vient. Ces savoirs procèdent d'abord de la reconnaissance du souffle de chacun, du souffle de la collectivité quand elle se confie et se sourit, comme un jeu de lumières diffractées : l'espérance, l'inspiration, et la confiance forment le trépied des savoirs sereins. Exaspérer, espérer, inspirer... les tambours du cœur animent l'espoir (spes) et en conduisent le souffle.

Sérénité et vision poétique

Luc Dellisse

La sérénité est l'état de grâce de l'esprit. Elle naît d'un sentiment d'urgence. Elle n'a rien à voir avec la paix de l'âme. Elle possède l'intensité de l'instant. Ce n'est pas en ne se laissant émouvoir par rien qu'on peut l'atteindre. Mais au contraire, en accueillant toutes les émotions que le monde génère, même les plus brutales. Seule la haine n'entre pas dans son cercle. Elle n'est pas le calme mais l'esprit connecté. La sérénité prend naissance dans le fleuve qui coule en nous sans discontinuer, sous le nom de mémoire, et transforme les souvenirs en visions. Les émotions et les images qu'elle fixe constituent un message enfoui dans la masse, comme un paquet de photos oubliées au fond d'un tiroir. Il faut passer par elle pour atteindre des régions inconnues. Elle capte, dans leur jaillissement incertain, des images premières, des impressions brutes, des petits geysers émotionnels, que la succession mécanique des jours occultait. Elle les dégage de leur brume. Elle les organise, non dans la durée mais dans l'instant.

De l'impératif de la sérénité pour un leadership en eaux troubles

Jawad Mejjad

S'il est une valeur indiscutable actuellement, ce pourrait bien être la sérénité. Il est improbable pour ne pas dire impossible de trouver quelqu'un de nos jours, ne la valorisant pas, ou ne la recherchant pas. Qui ne souhaite pas maitriser la situation, avoir des relations pacifiées avec les autres, se sentir calme et serein ? Qui préfèrerait les situations tendues, les relations conflictuelles, se sentir angoissé ? Le problème commence à se poser quand nous considérons la sérénité comme la norme, obligatoire. Et c'est justement ce caractère impératif, indiscutable qui devrait nous alerter. Pour comprendre cet impératif social, il nous paraît judicieux de l'observer dans l'organisation typique de la modernité, c'est-à-dire l'entreprise. L'entreprise est devenue le lieu du stress et du mal vivre, avec force burn-out et maladies psychiques allant jusqu'au suicide. Dès lors, ce que l'on a tendance à demander presque exclusivement à un manager aujourd'hui, c'est d'éviter les conflits dans son équipe et avec les autres équipes. Autrement dit, le leader sera celui qui saura pacifier les relations, donner confiance aux autres en leur permettant de naviguer sereinement dans un monde trouble. Plus précisément, la compréhension de la sérénité comme valeur discriminante dans le monde de l'entreprise nous permettra d'affiner notre approche, en nous posant la question notamment de la sérénité comme composante du leadership moderne, et comme axe de communication.

Existe-t-il une sérénité du texte imprimé et de sa lecture ?

Lorenzo Soccavo

Ce texte de réflexion a pour objectif de questionner l'éventuelle perte du sentiment de sérénité de la

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com

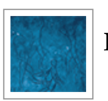


lecture profonde, au fil des mutations des dispositifs et des pratiques de lecture que nous observons depuis quelques années déjà. C'est à une nouvelle grille de lecture du monde que nous devons nous adapter en nous acculturant à de nouvelles pratiques de lecture. Pour faire face les lecteurs du 21e siècle devront être des lecteurs augmentés. Bien loin de toute sérénité, le lecteur deviendrait lui-même une machine à traiter l'information, un dispositif mental apte à simuler et à stimuler une grammaire générative nous donnant accès à plusieurs niveaux de lecture de l'univers. En arrière-fond de cette mutation des dispositifs et des pratiques de lecture, les grands récits mythiques, d'avant les livres, d'avant même l'écriture, irriguent toujours nos imaginaires et notre inconscient collectif. Romans familiaux et romans nationaux ne font toujours que puiser dans le réservoir de ces temps immémoriaux. Algorithmes, métadonnées et big data, ne sont que des expressions contemporaines de forces antédiluviennes, des mots substitués pour désigner en fait des avatars d'anges et de démons. Les mythes agissent comme de véritables hologrammes narratifs (un hologramme étant un ensemble d'informations qui n'ont justement pas besoin d'un support physique pour apparaître).

La sérénité ou ... être serein ?

Bernard Troude

Trouver son espace de sérénité, sans doute est-ce chose difficile ; car, si nous devons éviter les obstacles du verbe pondéré que nous percevons d'une façon particulière et personnelle, il est tentant de se conformer à une exégèse de l'instant probablement réductrice parce que récapitulative et surtout faussée par le fait que nous en parlerions comme si nous étions l'auteur exclusif. La difficulté est qu'à partir de l'expérience singulière, comment pourrions-nous déjouer les pièges de l'autobiographie formant notre histoire passée ? L'inclination à nous baigner dans cette volupté de nos autobiographies nous fera accepter les phénoménologies connues de ce fait sédatives. Ce mélange fournit à nos cerveaux des possibilités innombrables de connexions et fonde que l'autobiographie peut gagner son statut de théorique dès lors que ce qui est pensé va procurer l'espace rassurant, justement parce que la « petite » histoire va toucher au réel, l'autre référence des vécus personnels. Le but fixé d'atteindre cette félicité sera de voir clairement la valeur de ces représentations. Sans compréhension de cet aphorisme, l'hypnotisme de cette chose reste présent et nous persisterons à en être prisonniers. Sans ce réveil personnel sur « nos choses », aucune possibilité de maintenir un désir sur « ces choses ». Sérénité veut tout aussi bien dire que je jouis de vos compagnies sur un fondement affranchi de tous liens.



DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

Éthiques et esthétiques de la sérénité : quêtes mytho-biographiques contemporaines

Orazio Maria Valastro

L'esthétique en tant qu'expérience de l'écriture de soi, est une éthique au sens d'un travail sur soi, ainsi il faut reconnaître à l'art de l'autobiographie un but éthique. Cet amour de la vie étayant des poétiques dissidentes, réclame l'accès à la vie par le choix éthique. Et si nous allons plus loin dans cette réflexion autour des pratiques contemporaines de l'écriture autobiographique, il faut considérer comment la quête héroïque sollicite la conscience imaginante à créer et vivre l'image poétique (Gaston Bachelard, 1968), pour élaborer une pensée sur la vie. Ces funambules cheminant vers eux-mêmes au-dessus du flux de l'existence, vont se détacher de l'ensemble de leurs expériences, en regardant d'en haut et avec distanciation leurs histoires de vie. Au moment même où le mouvement de l'écriture s'ébauche, c'est par une image poétique qu'ils vont avoir accès à la vie tout en faisant un choix. Quand l'image poétique émerge de la conscience, recherchée d'abord par le cœur et affectée ensuite par la tête, a un dynamisme propre nous révélant la présence de la profondeur de l'âme humaine. Accueillant et partageant cette image avec les autres - un sentiment, une émotion, un son, une odeur - nous faisons l'expérience de sa résonance intersubjective. Dans cet espace voué à la quête et au partage des émotions nous allons pouvoir observer la vie et la comprendre dans sa dissonance harmonique, et par ces images poétiques d'ombres lumineuses nous allons aussi participer de la capacité de l'être humain de saisir l'invisible à partir du visible, et de créer du sens et des liens entre une pluralité d'existences. Le voyage dans le mouvement de l'écriture sollicite ainsi une écoute sensible de soi et de l'autre qui devient pensée et conscience dialoguante, nous révélant notre humanité tout en nous reliant aux autres et au monde.

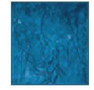
M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

newsletter subscription

send e-mail to

newsletter@analisiqualitativa.com



www.analisiqualitativa.com



info@analisiqualitativa.com | +39 334 224 4018





OS Templates



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

UN REGARD POÉTIQUE ET TRANSDISCIPLINAIRE AUTOUR DE LA SÉRÉNITÉ

Ana Maria Peçanha

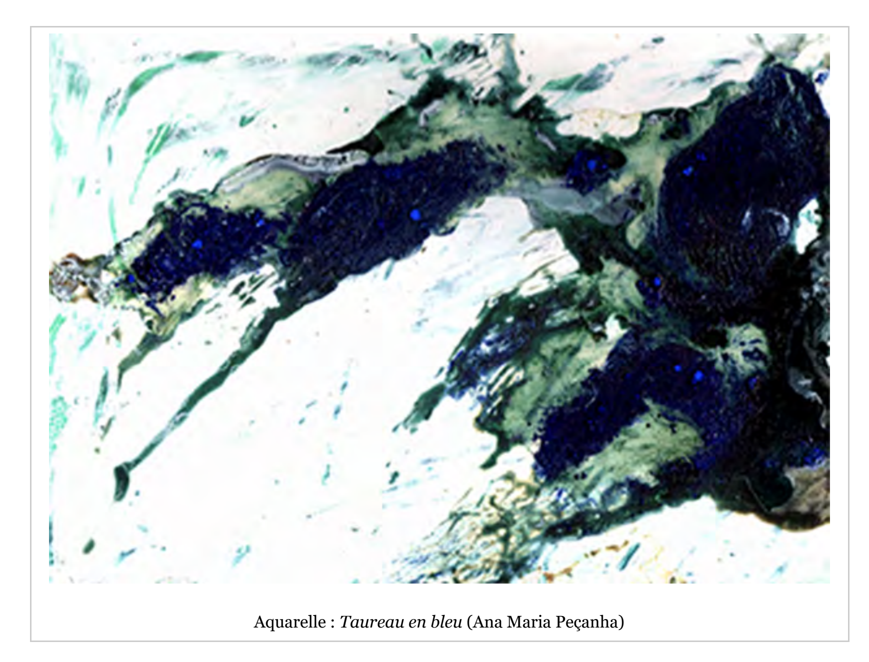
anamaria@orange.fr

Sociologue et muséologue, vit et travaille en France depuis 1998. Chercheuse associée au Laboratoire d'Éthique Médicale & de Médecine Légale - EA4569 « Éthique, Politique & Santé », dirigé par Christian Hervé, Université Paris Descartes. Au Brésil, doctorat en sciences de la communication à USP, en 2001. En France, doctorat en sociologie, Université Paris Descartes, Sorbonne, 2008. Et quelques études postdoctorales, sous la direction du professeur Michel Maffesoli, entre les années 2007 - 2012, et le professeur Christian Hervé en 2016. Responsable du Séminaire Franco Brésilien à partir de 2008, et du Gemode (2001-2008) au Ceaq. Chercheuse au sein du Groupe Ethos : Communication, Comportement et Stratégies Corporelles, Université Fédéral de Rio de Janeiro. Membre du comité scientifique de M@gm@, revue internationale en sciences humaines et sociales. Membre du Groupe d'études C. G. Jung, et membre de l'Association « Marie-Louise von Franz et Carl Gustav Jung ».

Orazio Maria Valastro

valastro@analisiqualitativa.com

Docteur en Sociologie (Université Paul Valéry, Montpellier) et chercheur indépendant, il vit en Sicile. Membre de la Société internationale de mythanalyse, a fondé en 2002 et dirige les publications de M@gm@, revue internationale en sciences humaines et sociales. Dirige depuis 2005 les Ateliers de l'imaginaire autobiographique de l'organisation de volontariat Les étoiles dans la poche : un projet d'animation et éducation socioculturelle accompagnant à faire l'expérience de la narration et de l'écriture de soi, partageant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire et une éthique de l'écoute sensible de soi et de l'autre. En 2012 il a créé Thrinakìa, un concours international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques dédiées à la Sicile.



Aquarelle : *Taureau en bleu* (Ana Maria Peçanha)

« Ce que nous appelons bonheur consiste dans l'harmonie et la sérénité, dans la conscience d'un but, dans une orientation positive, convaincue et décidée de l'esprit, bref dans la paix de l'âme » Thomas Mann.

Ana Maria Peçanha...

Quelques mots de remerciements à vous chères et chers collègues qui se sont disposés à réfléchir sur la sérénité, et qu'à partir de vos travaux nous ont apportés de belles réflexions. *M@gm@*, est ravie de proposer dans son deuxième numéro monographique, vos thèmes aussi riches que variés.

Ce thème s'est présenté à mon esprit, quelque temps en arrière, quand ma tête était en fervent questionnement sur qu'est-ce que vivre en paix ? Comment le faire ? Comment trouver un chemin ? Comment partager ces grandes inquiétudes qui me rongeaient ? Les raisons, qui m'inquiétaient étaient diverses, et non plus aussi différentes des autres argumentations que nous trouvons aujourd'hui, et qui se constituent comme des drames de tous les moments, touchant une grande partie des acteurs sociaux de ce monde.

Ma réflexion faisait partie de moi-même, de mes états en tous les états ! Et était aussi **présente** à plusieurs personnes, des inconnus, des passants, des utilisateurs des transports et des bibliothèques, des personnes dans des cafés, au jardin, dans les musées, à l'opéra, etc.

Si j'avais entamé une étude et l'observation de ces comportements c'est parce qu'ils étaient tellement visible ! A force de les observer, le monde devenait un théâtre, prêt à être regardé. Les rôles de scène et coulisses se déroulaient devant moi. Comment maitriser quelques changements de comportements, l'incompatibilité des caractères, le désajustement émotionnel, le désespoir financier, les frustrations affectives de tous ordres, les inquiétassions intimes, l'anxiété, la nervosité, la dépression, le mécontentement, la violence généralisée, le besoin de repos, l'absence d'amis qui produisait un manque du pays et des êtres aimés, ... a saudade...

Et quand ces réflexions ont été bien structurées, j'ai pu présenter ce thème, *« De la sérénité »*. Les lecteurs assidus de notre revue, vont trouver de quoi nourrir leurs imaginaires et leurs réflexions. Nous avons décidés, Orazio Maria Valastro et moi, que l'éditorial serait partagé. Du côté d'Orazio Maria Valastro, la systématisation, l'organisation, l'argumentation sociologique, enfin, l'ordre dans l'espace. Et de mon côté, la réflexion plutôt poétique, l'amour des mots, des pensées.

Orazio Maria Valastro...

Nous n'aurions pas pu offrir ce beau numéro de M@gm@ à nos lectrices et lecteurs sans la réflexion poétique d'Ana Maria Peçanha. En lisant ravi sa contribution *« Le parcours d'une maladie : quand les cellules se transforment et deviennent des anges déchus »*, publiée dans la collection des cahiers de la revue *M@gm@*, dans le volume dédiés aux *« Mythanalyses postmodernes de la santé mentale »* que j'ai eu le plaisir de diriger, j'avais toujours gardé à l'esprit son écriture autour de la sérénité, sur la sérénité en tant qu'état d'esprit, sur la thérapie de la sérénité.

Lorsque nous avons ensuite discuté autour du séminaire *« De la Sérénité : une approche transdisciplinaire »*, qui a eu lieu le 1er décembre 2015 à l'Université Paris Descartes, dans le cadres des activités formatives du *Laboratoire d'Éthique Médicale & Médecine Légale*, je n'avais aucun doute, nous n'avions aucune hésitation, il était fondamental de consacrer le thème du séminaire à la sérénité.

Je ne peux que suivre avec tout mon cœur la poétique d'Ana Maria Peçanha pour plier notre vocation scientifique à la sérénité. L'engagement dans les sciences sociales revendique un choix intellectuel, une exigence et un impératif scientifique pour contraster nos illusions sur le monde et élaborer un savoir sur la réalité. Nous n'allons pas pour autant affaiblir une nécessaire vigilance épistémologique, attentive aux conditions et limites de la validité des approches et des méthodes privilégiés, réfléchissant sur un état d'esprit, un état d'âme, méditant sur la sérénité en tant que voie affective de la raison à la voix du cœur. Les propositions de communication au séminaire et les contributions des collaborateurs à ce numéro de la revue *M@gm@*, nous offres autant de parcours de connaissance reliant des savoirs complexes pour saisir ce que la société actuelle requiert aux sciences sociales, et comprendre ce que les femmes et les hommes d'aujourd'hui vivent dans leur vie quotidienne.

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com




DOAJ Content

Lors de ma communication avec mes collègues, j'avais entamé tout simplement mon intervention avec ses mots : *« je suis un ancien élève de cette université et aujourd'hui je suis serein »*. Les sciences sociales et humaines, et la sociologie en particulier dans mon expérience d'études et de terrain, ont une valeur intellectuelle et concrète, mais en même temps elles vont pouvoir devenir, dans la pratique réflexive des chercheurs et des intervenants, un guide pour leur vie personnelle et professionnelle. Ce n'est qu'à l'occasion de notre séminaire que j'allais réaliser de découvrir dans mon expérience la source d'une pensée sereine, tout en poursuivant une éthique de la réciprocité étayant dans la relation avec les autres cet état d'esprit de la recherche produisant un savoir serein.



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

M@GM@ ISSN 1721-9809

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France

Home | Revue M@gm@ | Cahiers M@gm@ | Portail Analyse Qualitative | Forum Analyse Qualitative | Advertising | Accès Réservé



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales

HOME M@GM@ LANGUAGE RÉDACTION ARCHIVES CRÉDITS

ENHANCED BY Google



Home M@GM@ » Vol.14 n.2 2016 » Eric Caulier "Taijiquan : une voie vers la sérénité"



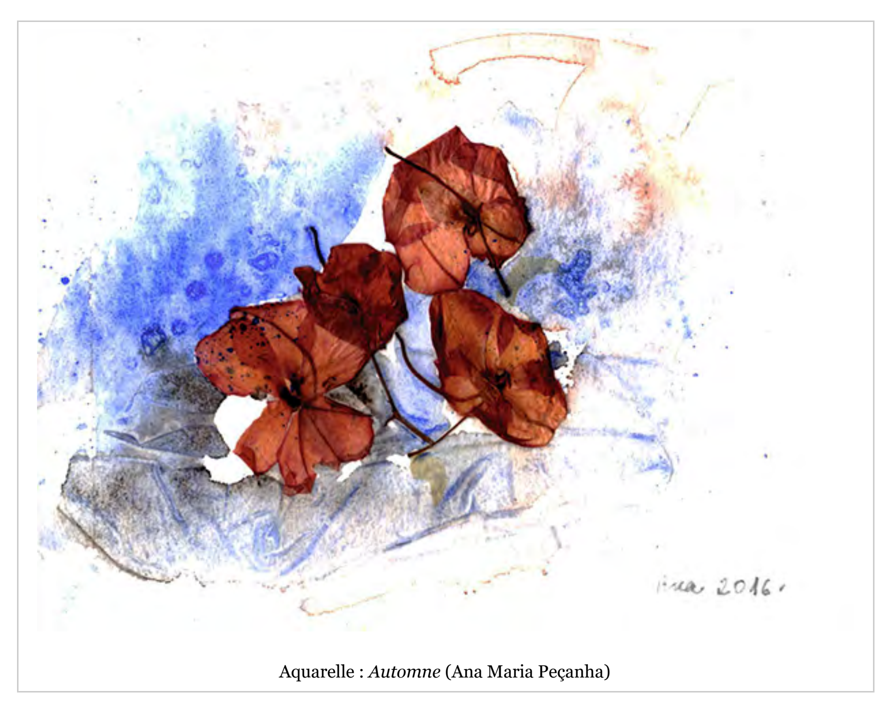
De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

TAIJIQUAN : UNE VOIE VERS LA SÉRÉNITÉ

Eric Caulier

eric.caulier@skynet.be

Docteur en anthropologie de l'Université de Nice Sophia Antipolis. Membre associé du LAPCOS (Laboratoire d'Anthropologie et de Psychologie Cognitives et Sociales) Université de Nice Sophia Antipolis. Membre fondateur du CoSoCo (Consciences, Soins et Cognitions) Université de Nice Sophia Antipolis. Initié aux cinq styles majeurs de taijiquan (6ème duan), diplômé en arts internes de l'Université d'Éducation Physique de Pékin. Directeur technique et pédagogique de l'École de taijiquan Éric Caulier, fondée en 1987. Président fondateur du CAP (Centre d'actualisation du Potentiel) situé à Mons. Co-créateur d'une ergonomie énactive.



Aquarelle : *Automne* (Ana Maria Peçanha)

M@gm@ ISSN 1721-9809

Home M@GM@
Vol.14 n.2 2016
Archives
Auteurs
Numéros en ligne
Moteur de Recherche
Projet Editorial
Politique Editoriale
Collaborer
Rédaction
Crédits
Newsletter
Copyright

Expériences optimales

Né à la campagne, j'ai grandi dans un petit village proche d'une forêt. Durant mon enfance et mon adolescence, j'ai vécu de nombreuses expériences optimales. La nature, mes parents, mes maîtres d'école et la communauté locale ont constitué un environnement favorable rempli de moments d'insouciance, de jeu, d'enthousiasme et de sérénité. C'est à partir de ce socle que mon développement futur s'est opéré.

La sérénité a été à la fois l'origine et l'aboutissement de ces expériences optimales. Comme je me sentais en paix avec moi-même et en confiance vis-à-vis de mon environnement, la plupart de mes activités m'absorbait. Mon être entier s'engageait dans l'action, la perception du temps s'estompait et un sentiment de communion m'envahissait. Lors de mes longues randonnées dans la forêt, j'entrais en harmonie avec la nature. Pendant les nombreuses heures de jeu avec les copains, je me sentais en phase avec les autres. La pratique régulière de différents sports et en particulier de l'athlétisme m'a amené au dépassement de moi et m'a fait découvrir des ressources insoupçonnées. La petite salle de cinéma située au centre du village m'offrait des occasions de plonger dans mon imaginaire. Je n'ai pas compté les heures passées à la bibliothèque communale assis par terre à dévorer des livres. Je me souviens des odeurs d'encens et des sensations d'ouverture au sacré lorsque j'accompagnais ma grand-mère à la messe. Cette période est le creuset de toutes mes passions actuelles : les pratiques corporelles, les rituels, les livres, les états de conscience élargis, l'accès à des ressources cachées, la connaissance de soi, l'harmonie avec les autres et la nature.

Mes diverses pratiques et recherches, je le réalise aujourd'hui, ont toujours convergé vers un objectif principal : comprendre les expériences optimales et les faciliter. Dans ces états de reliance, on perçoit les flux d'énergie en soi et autour de soi, tout coule, tout se fait avec une évidence et une facilité déconcertante. Certains les appellent d'ailleurs *flow experiences*. Ceux qui les vivent ressentent une telle plénitude qu'ils n'aspirent qu'à une seule chose : les revivre.

Mes diverses pratiques et recherches m'ont montré que le lâcher prise est l'une des conditions majeures favorisant ces expériences caractérisées par des sensations d'ouverture, d'espace, de fluidité, d'expansion. Ceux qui entrent dans ces états se sentent forts, remplis d'énergie. Les frontières entre le corps et l'espace environnant s'estompent, le temps se ralentit. Mon corps est, pour moi, une porte d'entrée particulièrement favorable. Je l'habite, je me reverticalise, je descends en lui et ressens sa stabilité. Au fur et à mesure que ma respiration s'approfondit, je me réunifie. Les images et perceptions intérieures s'amplifient ainsi que la communication avec l'environnement. Je me prolonge vers les autres et m'accorde à leur rythme. J'ai une impression intense de cohérence. Touché dans ma totalité, je me sens relié au grand Tout.



Photo 1 : « Séparer la crinière du cheval sauvage » en style Chen de taijiquan dans un décor naturel
Crédit photo : Almereca

Rencontre avec le taijiquan

Quand je pratiquais de l'athlétisme dans l'équipe nationale belge, j'ai expérimenté des techniques d'entraînement mental. Un jour, en plein milieu de l'hiver, dans un quartier un peu obscur, j'ai rencontré une petite dame d'origine espagnole enseignant un curieux ballet au ralenti à des étudiants en arts dramatiques. Sa manière de bouger et d'être m'a interpellé, touché, bouleversé. Dans ce lieu étrange, j'ai tout de suite eu le coup de foudre pour cet art extrême-oriental qui rassemblait le corps et l'esprit. Rendez-vous avec le destin ! Je me suis rapidement investi corps et âme dans cette recherche du geste juste qui, au fil des années, se transforma en quête de moi-même. Quelques mois plus tard, Thérèsa Bassols m'orienta vers son professeur James Holland, un Américain vivant dans la région de Bruxelles. Assez vite, cet homme plus petit et plus âgé me fit sentir la puissance de l'énergie générée par cet art interne. D'un geste anodin, il m'envoya à plusieurs mètres. Je n'avais ressenti ni choc, ni agressivité. J'avais l'impression d'avoir été soulevé et emporté par une énorme vague. Le ballet effectué par Thérèsa ainsi que le geste à la fois fort et généreux de James exemplifiaient la paix intérieure et la maîtrise.

À cette époque, j'ai perçu et compris que le taijiquan pouvait être une voie privilégiée pour favoriser et même induire des expériences optimales. Les années suivantes, le taijiquan m'a emmené à Londres, Paris,

Amsterdam ainsi que dans d'autres villes européennes. Fin des années 1980, j'ai décidé d'aller m'abreuver au berceau de cette pratique étonnante. J'y ai fait l'expérience de l'hétérotopie. Le dépaysement est radical. J'avais été habitué à tout prévoir et à m'assurer une position stable. Le taijiquan, reflet du mode de penser chinois, invite à suivre la propension des choses et enseigne que seul le changement est permanent. Nos religions nous promettent le salut, leurs sagesses traditionnelles visent à la longue vie. Nous analysons, ils approchent de manière globale. Nous raisonnons logiquement, ils résonnent par analogie. Nous aspirons à la vérité, ils se contentent de ce qui fonctionne. Nous pensons en termes de particules, ils privilégient les relations. Nous révérons l'acte créateur, ils célèbrent le processus. Mon objectif, en jouant aux échecs, était similaire à l'idéal guerrier occidental (se prolongeant dans les sports de combat ainsi que dans la plupart des pratiques sportives) : abattre l'adversaire, l'anéantir. Le taijiquan, comme le jeu de go, m'indiquait un tout autre chemin : s'accorder avec l'adversaire, entrer en harmonie avec lui : quelle curieuse façon d'envisager le combat !

Cette rupture, cet écart de pensée m'a ramené à des questionnements fondamentaux : qu'est-ce que ressentir, concevoir, agir ? Quelle sont les parts de nature et de culture ?

Bien qu'étranger, le taijiquan me paraissait tellement familier. Ses principes et leur mise en œuvre gestuelle me semblaient d'une évidence foncière. Que fait-on spontanément, dans toutes les disciplines, pour enseigner un nouveau mouvement ? On le montre et on le fait exécuter au ralenti. Dès que l'on devient conscient des trajectoires, que fait-on naturellement pour économiser l'énergie et éviter les blessures ? On supprime les ruptures, on recherche la continuité. Qu'est-ce qui caractérise un geste maîtrisé ? La détente et l'économie alliée à la précision et à l'efficacité. Dans toute activité, l'avancée en âge induit un ralentissement dans le rythme largement compensé par un accroissement de la conscience. Le taijiquan s'est élaboré à partir d'une observation fine de ces phénomènes. Le mérite des « codificateurs » est d'avoir érigé ces évidences en principes directeurs. Ils ont mis en forme des expériences humaines fondées sur la compréhension du mode de fonctionnement des choses. Ils ont puisé dans le vieux fonds chinois : chamanisme, alchimie, pensée magique, médecine traditionnelle, arts martiaux.

Après la phase de séduction, j'ai commencé à réaliser que le taijiquan était pluriel, qu'il pouvait endormir ou éveiller. Les conflits entre les écoles et les styles ne sont ni sages, ni sereins. Certains de ses représentants se livrent des guerres de territoires farouches. D'autres, adeptes de Procuste, veillent à sa mise aux normes sportives. Des versions édulcorées se trouvent aujourd'hui dans tous les rayons des supermarchés proposant des pratiques énergétiques spiritualisantes. Souvent, le taijiquan est obligé de se travestir pour avoir droit au chapitre dans notre société du spectacle. J'ai constaté que, dès les premiers mouvements, certains copiaient le professeur de manière servile alors que d'autres l'imitaient de façon créative. Cette rencontre avec le taijiquan, avec l'Orient, s'est révélée être une rencontre avec moi-même. Au-delà de l'Orient mythique, souvent fantasmé, j'ai compris que je devais trouver l'Orient en moi. Un élan irrépressible me poussait à (ré)inventer mon Orient. Le taijiquan, issu du courant taoïste, lorsqu'il est pratiqué dans sa visée originelle, dérange l'ordre établi. En effet, il promeut une liberté dans les mouvements du corps, une libération des énergies profondes, une ouverture de pensée poussant vers un esprit libertaire. J'ai découvert que la pratique d'un style authentique ne se fonde pas dans la revendication d'un label mais dans le fait de pratiquer en devenant soi-même vrai. Cette véracité résultant d'une forme de libération génère une énergie puissante et rayonnante, elle participe à l'installation d'une grande paix au plus profond de soi.

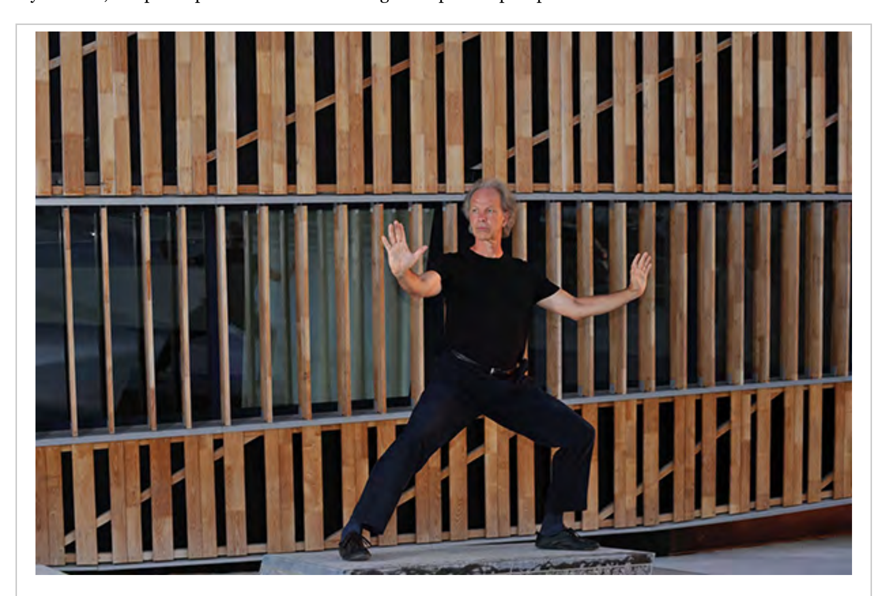


Photo 2 : « Simple fouet » en style Sun de taijiquan face au MICX (Mons International Congress Xperience conçu par l'architecte Daniel Libeskind)
Crédit photo : Almereca

Voyages en Extrême-Orient

Après une brève période de fascination amplifiée par la lecture de quelques ouvrages de François Julien, mes séjours répétés en Chine m'ont rendu plus lucide. Avant d'octroyer le moindre bénéfice, cette lucidité a été très coûteuse. J'ai pris de plus en plus de distance avec les taoïsants traditionalistes proposant du prêt-à-penser rassurant. Beaucoup d'entre eux ne sont jamais allés (véritablement) en Chine. On peut y aller et faire du tourisme, voire du tourisme culturel. Il y a aussi la tentation de la fuite et le risque de se perdre à jamais.

M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Ceux qui se présentent comme les heureux élus héritiers de secrets immémoriaux masquent mal leur angoisse existentielle qui souvent se transforme en arrogance dogmatique vis-à-vis des autres Écoles. En se protégeant de la sorte, ils s'enferment, ils empêchent l'émergence de leur nature profonde, ils assassinent l'être libéré et autonome qu'ils auraient pu devenir. Le chemin qui s'est présenté à moi et que j'ai choisi de suivre est celui du doute, de la progression lente et difficile. Les embûches ne manquent pas, les obstacles sont nombreux. Ces ralentisseurs - qui recèlent toutes les clefs pour la future progression - se révèlent être en fait de puissants accélérateurs. Ces rendez-vous fréquents avec l'altérité m'ont mis en contact avec l'autre en moi. C'est en côtoyant et en accueillant l'altérité que j'ai découvert et accepté mon identité. Plongé et immergé dans un environnement où plus rien ne correspond à rien, mon cerveau était incapable de faire des associations signifiantes. Je suis *« retombé en enfance »*. Ne sachant ni parler, ni lire, ni écrire j'ai dû intégrer les codes préverbaux et les manières de se mouvoir dans ce nouvel espace-temps. Je n'avais que mon corps, mes émotions et mes gestes pour comprendre et me faire comprendre. C'est de cette manière que j'ai accueilli cette part d'Extrême-Orient que je porte maintenant en moi. Les retours dans le monde occidental, mon monde d'origine, ont provoqué de multiples questionnements et réaménagements. Progressivement, je me suis senti à l'aise dans ces deux mondes. L'étape suivante, véritable rite de passage, a été de multiplier les interactions entre ces deux mondes intériorisés/devenus intérieurs.

Plutôt que d'augmenter la distance en exacerbant les différences, je suis devenu attentif aux points communs. Je suis passé d'une démarche ethnographique à une approche anthropologique. Avec François Billeter (la lecture de ses ouvrages et ses conseils judicieux), j'ai découvert la contemporanéité du *Zhuangzi*. Ce grand penseur chinois parle de son expérience intime, nous instruit à propos des rapports aux autres, nous livre sa vision du monde. Il n'explique pas, il décrit avec une finesse incroyable les étapes de tout apprentissage, la difficulté de transmettre un savoir-faire, la communion avec les forces naturelles. Jean François Billeter, en nous faisant plonger profondément dans cette approche visionnaire, nous entraîne au coeur de l'expérience humaine.

Lors de mes voyages dans l'Empire du Milieu, j'ai bénéficié d'un accompagnement solide. Après un premier séjour catastrophique - véritable épreuve testant ma détermination - j'ai bénéficié de la main secourable de Christanto qui m'a conduit au Professeur Men Hui Feng à l'Université d'Éducation Physique de Pékin. Celui-ci y dirigeait le département des arts martiaux. Sommité dans ce domaine, il était surnommé *« l'encyclopédie vivante »*. Ses apports au niveau du taijiquan sont multiples : re-codification des formes anciennes, établissement d'une pédagogie structurée et structurante, établissement d'un système international de grade. Son excellence va de pair avec une exigence hors du commun. Mon passé d'athlète m'aide à supporter les entraînements extrêmement rigoureux. Le contrat est clair : pour profiter des conseils éclairés de Men Hui Feng, je dois me livrer à un travail personnel - d'assimilation - acharné. La quantité de matière est impressionnante, la précision, inimaginable. Des dizaines d'enchaînements sont incorporés avec des ajustements au millimètre près. Je perçois dans ma chair à quel point la véritable liberté est l'aboutissement de la plus rude des disciplines. Diverses images des enseignements traditionnels prennent tout leur sens. Pour accéder au Paradis, il faut traverser les enfers. L'œuvre au blanc succède à l'œuvre au noir. Pour s'envoler vers les mondes célestes, il faut avoir affronté les gardiens du seuil de nos mondes souterrains. Lors de ma quinzaine de séjours, le Maître des maîtres, le Professeur Men dont le nom signifie *« la porte »*, m'introduit dans de nombreux cercles. Cette reconnaissance par un *« père spirituel »* représente pour moi une étape importante. Entrer dans l'intimité du Maître et de ses cercles est difficile. Pourtant, une épreuve encore plus exigeante m'attendait. Pour continuer à croître et à m'épanouir, pour aller plus loin vers moi-même, il fallait que je prenne de la distance. C'est en quittant Freud que Jung a pu développer sa psychologie des profondeurs. C'est après avoir pris de la distance avec son père que Mozart a accouché de ses plus belles œuvres.

Chamans et alchimistes

Tous les mouvements du taijiquan se développent à partir d'une posture matricielle appelée *« posture de l'arbre »*. Pieds parallèles à la largeur des épaules, le pratiquant s'assied dans son bassin en fléchissant les jambes et arrondit les bras comme s'il tenait une balle imaginaire (au niveau du ventre, de la poitrine ou de la tête). Lorsque j'ai commencé à voyager pour approfondir ma technique et mon ressenti, j'ai questionné des pratiquants expérimentés. Tous m'ont fait la même réponse : *« la posture de l'arbre est la clef »*. Je me suis donc résigné à mon triste sort et me suis mis à pratiquer des quarts d'heure, puis des demi-heures de cette posture statique exigeante. Pendant quelques temps, j'ai ressenti énormément de tensions et beaucoup de colère et de frustration. Je me disais que je devais être masochiste pour m'infliger de telles contraintes. Cependant, quelque chose en moi que je ne pouvais expliquer me poussait à continuer. Doucettement, j'ai pris conscience que cette posture ne faisait que révéler mon état. Elle mettait non seulement en évidence mes tensions et mes émotions, mais elle contribuait à les dissoudre, à m'en libérer.

Prendre le temps de s'arrêter avec pour seul objectif d'observer sa propre activité : démarche inhabituelle et ô combien difficile pour l'humain du 21ème siècle constamment hors de lui et dans le culte permanent de l'urgence. Pour moi, cela a été l'apprentissage le plus riche et le plus fondamental. La vie m'a donné l'opportunité de réaliser de beaux voyages dans des régions magnifiques. Néanmoins, quand j'ai pu commencer à utiliser mon imagination active (combinaison d'images, de pensée intentionnelle, d'intuition et de perception) pour voyager dans mon corps, je me suis senti relié à la grande chaîne des voyageurs intérieurs. Ces voyageurs appelés chamans, voyants, mystiques, alchimistes vivent une expérience indicible. Leur appartenance à cette chaîne invisible dépasse le cadre des diverses obédiences auxquelles ils sont rattachés. L'être humain est un continent peu exploré. En s'arrêtant et en s'immergeant dans le grand silence de nos profondeurs, nous apprenons à écouter, à accueillir, à accompagner et à transformer. Au travers de cette posture, j'ai découvert à quel point j'étais formaté par le paradigme mécaniste. En redécouvrant le flux de la vie qui circule en moi et me relie à mon environnement, en ressentant que mes mouvements sont fondamentalement organiques, j'ai senti la symbiose avec la nature. J'ai compris au plus profond de mes entrailles que je pouvais dialoguer avec elle. J'ai la possibilité de convoquer ses éléments, d'invoquer les forces

qui l'animent, qui m'animent. En entrant dans la posture de l'arbre, j'ai réactivé l'arbre en moi. J'ai perçu l'importance des racines, de l'axe reliant le Ciel et la Terre. J'ai expérimenté la force opératoire des images intériorisées.

Le monde est magique et nous sommes des magiciens qui ignorent leurs pouvoirs. Avec les mouvements du taijiquan (boxe yin/yang), l'enracinement est devenu dynamique. Sa lenteur, en brouillant les repères, développe des états de conscience élargis, provoque des transes. C'est effectivement une méditation en mouvement. Le xinyiquan (la boxe du corps et de l'esprit) a réveillé les forces élémentaires et animales tapies dans mes profondeurs ténébreuses. J'ai senti *« l'eau »* des reins, *« le feu »* du cœur, je suis devenu *« tigre »* et *« dragon »*. La technique incorporée permet le réveil de ces forces mais aussi leur canalisation et puis leur sublimation. En contenant ces forces, certes destructrices, on ne prend pas de risques mais on ne vit pas réellement car on se coupe de ses potentialités créatrices. Le baguazhang (paume des huit trigrammes) m'a permis de goûter à l'harmonie cosmique. Les légendes racontent que les anciens Chinois ont inventé cette marche en cercle avec des changements de sens effectués en tournant autour de son axe corporel afin d'imiter le mouvement de la terre qui tourne autour du soleil en tournant sur elle-même. Dans ce double mouvement rotatif, j'ai compris la fulgurance des transes des derviches tourneurs. Bien au-delà des concepts, les trois arts internes - taijiquan, xinyiquan et baguazhang - en nous faisant vivre des expériences de type chamanique, nous initient à une écologie profonde, ressentie dans notre chair.

Dans notre intimité, nous sommes convaincus de la nécessité d'un changement de posture. Ces pratiques m'ont fait découvrir qu'en dominant la nature, je me détruis ; en collaborant avec elle, je m'épanouis. Elles m'ont aussi donné les moyens de me transformer en utilisant les techniques de l'alchimie intérieure. En prenant conscience de notre corps, nous apprenons à mieux l'habiter. En visitant régulièrement nos terres intérieures, nous redevenons progressivement souverains de notre propre royaume. Nous expérimentons le pouvoir des analogies et la puissance des images. Les métaphores nous permettent d'exprimer la réalité. Ce que nous ignorons trop souvent, c'est qu'elles permettent aussi de la créer. L'alchimiste est celui qui éveille sa conscience, qui réveille ses ressources endormies afin de se construire et de participer à l'ordonnancement du chaos.

Taijiquan : l'art de l'intégration

Le symbole *« taiji »* symbolise l'union du yin et du yang. Pratiquer le taijiquan c'est apprendre une technique permettant de rendre les opposés complémentaires. En m'enracinant dans la terre et en étirant ma colonne vertébrale vers le ciel, je redécouvre la verticalité. En combinant harmonieusement le tonus et la détente, mes mouvements deviennent souples et fluides. En inspirant avec toutes les fibres de mon corps et en projetant mon souffle dans l'espace environnant mon être entier respire. Tandis que mes mouvements collent parfaitement à ceux de mon partenaire, l'énergie circule. Nous sommes dans une relation empathique au sein de laquelle il n'y a ni opposition, ni fusion. En effet, le blanc (symbolisant le yang) et le noir (emblème du yin) ne se diluent plus pour former du gris. Les deux pôles interagissent afin d'engendrer un troisième terme/une dynamique tierce. Lorsque les techniques sont intégrées, le taijiquan se transforme en art de l'intégration. La recherche d'unité se décline alors sur de multiples plans. Au-delà des formes, j'intègre le moule, j'assimile les principes. Finalement le taijiquan devient une voie d'intégration. Sans le rechercher, ni le vouloir, cette manière d'être se diffuse et infuse mon quotidien. Sans effort, j'intègre le monde en m'intégrant au monde.

En fin de compte, qu'est-ce que le taijiquan ? Il est multiple. Tout au long de son histoire, il a - comme le courant taoïste, dont il se réclame - conservé sa vitalité en intégrant constamment des pratiques et influences diverses et variées. Encore aujourd'hui, il échappe à tout classement, à tout étiquetage. Ses appellations les plus connues sont *« gymnastique douce »*, *« technique de relaxation »*, *« qigong »*, *« art du mouvement »*, *« art martial »*, *« méditation en mouvement »*, *« art de vie »*. En ce qui me concerne, je n'ai pas choisi l'une de ses facettes car toutes m'attiraient avec la même intensité. Je n'ai pas regretté mon choix qui m'emmenait bien plus loin que mon projet initial. Comme le dit cette parole de sagesse : *« le chemin se fait en avançant »*. En progressant dans cette voie, chaque partie stimule, éclaire, enrichit et dynamise l'ensemble. Cet art permettant de conserver son intégrité, même en situation de crise, possède cette qualité unique de rassembler tous les aspects cités précédemment sans en faire un amalgame. L'ensemble est parfaitement cohérent.

Il pose comme postulat l'intégration du corps propre comme le fondement même de la connaissance. L'intégration de la technique favorise la prise de conscience et l'intégration dans une même action de l'ensemble de nos ressources : gestuelles, perceptives, attentionnelles. En assistant à l'émergence de cette remarquable synergie en moi, j'ai compris pourquoi les textes classiques parlaient d'effet merveilleux. J'avais l'impression que les choses se faisaient toutes seules. Je n'agissais plus, j'étais agi. Une telle expérience relativise tous les discours, plus abscons les uns que les autres sur la puissance du *« non agir »*.

De nombreuses études montrent aujourd'hui les effets bénéfiques du taijiquan sur de nombreuses pathologies : des douleurs articulaires aux problèmes cognitifs en passant par les troubles du sommeil ou ceux causés par le stress. Très peu de chercheurs l'ont questionné dans le cadre d'une médecine intégrative. En effet, ce sont les mêmes exercices soutenus par les mêmes modes opératoires qui dynamisent les différents systèmes du corps et les remettent en équilibre. Dans un monde éclaté, atomisé, menacé de désintégration, il apparait urgent de soutenir diverses démarches recréant du lien, réunissant ce qui est épars et se fondant sur le paradigme de l'intégration.

Transdisciplinarité

Pour pouvoir comprendre et faire comprendre les différents éléments mis en jeu dans la pratique du taijiquan, j'ai dû faire appel à des savoirs provenant de différents champs disciplinaires. La tradition chinoise est plus cumulative que dialectique. Les interactions entre les différents niveaux de l'être humain sont mises en relation avec les environnements social et naturel. Cette tradition repose sur une analogie anthropo-socio-cosmique. Pour traduire et interpréter de telles notions, j'ai été amené à me référer à plusieurs champs disciplinaires (pluridisciplinarité). Ces champs se sont fécondés et éclairés mutuellement (interdisciplinarité).

À certaines occasions, j'ai assisté à l'émergence de schèmes cognitifs traversant les disciplines (transdisciplinarité). J'ai toujours été attentif à utiliser les outils les plus adaptés au contexte (écodisciplinarité) tout en prenant régulièrement de la distance (métadisciplinarité). Je pense que nos premiers apprentissages se font hors du cadre des disciplines et qu'il en est de même de nos créations les plus audacieuses (adisciplinarité).

J'ai depuis longtemps la passion de la recherche. Je suis animé par un besoin insatiable de saisir le mode de fonctionnement des choses. Pendant des années, j'ai été un cherchant. Mes recherches s'effectuaient en dehors d'un cadre institutionnel. A la fin des années 1990, l'Université Catholique de Louvain-La-Neuve m'a proposé d'intervenir dans la formation continuée des professeurs d'éducation physique. A la même époque, j'ai participé au suivi de mémoires en kinésithérapie réalisé sur des sujets en rapport avec le taijiquan. Quelques années plus tard, mon intérêt pour les travaux sinologiques m'a amené à devenir collaborateur scientifique à l'Université libre de Bruxelles au CIERL (Centre interdisciplinaire d'étude des religions et la laïcité). Je n'ai pas de plan de carrière, je suis la propension des choses en m'ouvrant aux possibles. En 2008, mon intérêt pour les travaux de Gilbert Durand m'a conduit au CEAQ à Paris (Centre d'Étude sur l'Actuel et le Quotidien). Ana Maria Pecanha m'a pris sous son aile, je devins chercheur invité dans un groupe extraordinaire dirigé par le Professeur Michel Maffesoli. Après une thèse en anthropologie dirigée par Nancy Midol à l'Université de Nice Sophia Antipolis, j'ai poursuivi ce parcours inattendu de chercheur.

Ces quelques éléments de mon cheminement atypique montrent que les choix de devenir chercheur, de creuser tel sujet avec tel directeur de recherche dans tel groupe en utilisant telle méthodologie ne résultent pas d'une démarche purement rationnelle reposant exclusivement sur des priorités scientifiques. Ces choix sont intiment liés à nos parcours, à nos histoires personnelles. Prétendre le contraire, c'est se tromper, se leurrer. La subjectivité est au centre de la recherche en sciences (humaines). L'assumer n'est pas une faiblesse mais une force. Je revendique, en outre, le statut de praticien-chercheur. Ce trait d'union intériorisé est un pont jeté au-dessus d'un abîme au vu de l'ancrage des oppositions entre théorie et pratique. Mon domaine de pratique est mon domaine de recherche. Je transmets dans divers cadres les résultats de ces expériences conjointes. Endosser cette position, c'est participer à réunir ce qui a été séparé artificiellement, en premier lieu : le corps et l'esprit. Comment connaître sans faire, sans vivre, sans agir de l'intérieur ? La transdisciplinarité est - pour moi - une évidence. Elle bouscule les certitudes en mettant les disciplines en résonance. La transdisciplinarité intègre dans une même démarche les connaissances provenant de l'expérience intérieure, des arts et des sciences. Elle m'a appris à conjuguer gnose, herméneutique et épistémologie. Mes pratiques m'avaient éveillé à la multidimensionnalité de la réalité. La méthodologie transdisciplinaire fournit un cadre approprié pour mener des recherches qui en tiennent compte. Elle convient à mon champ de recherche actuel : les techniques de conscience du corps.

Nouveaux paradigmes

Le pratiquant de taijiquan expérimente dans la totalité de son être les interactions des corps humain, social et cosmique régis par des lois similaires et animés par les mêmes énergies. En devenant attentif aux prémices, il prévient les déséquilibres. La pratique régulière renforce son terrain et favorise l'homéostasie et l'autorégulation. Le courant taoïste, bien avant la physique quantique, avait déjà, avec ses propres mots, postulé l'unité de l'espace et du temps, de l'énergie et de la matière reposant sur une vision vibratoire et unitaire de l'univers qui intègre l'être humain. J'avais à peine une vingtaine d'année lorsque j'ai été sensibilisé à la complexité par la lecture des ouvrages d'Edgar Morin. La pratique des arts internes m'a amené à la ressentir. En contemplant les transformations incessantes du yin et du yang à l'œuvre en moi et autour de moi, la dialogique prend tout son sens. En devenant un taiji, c'est-à-dire un microcosme dialoguant avec le macrocosme, la récursion devient une évidence.

Un jour, j'ai réellement regardé la main du Professeur Men Hui Feng et j'ai vu ce qu'il m'avait dit des dizaines de fois auparavant : *« tous les principes de l'art sont contenus dans la main »*. Ils l'étaient tout autant dans son visage ou dans son regard. Quelle magnifique monstration du principe hologrammatique ! Les arts internes sont fondés sur les trois piliers de la pensée chinoise : le yin/yang, les cinq éléments (métal, eau, bois, feu, terre) et les transmutations. Chacun d'eux insiste cependant sur l'un de ces trois piliers. Le taijiquan, en explorant les multiples combinaisons du yin et du yang, ouvre au contradictoriel. Le xinyiquan, au travers des interactions des cinq éléments, initie à la systémique. Le baguazhang, en nous plongeant au cœur des transformations, nous fait entrer dans la dynamique des processus.

L'une des expériences les plus révolutionnaires dans ma pratique a été de me rendre compte de l'inscription corporelle de mon esprit. Cela a remis en cause l'idée que je me faisais de la connaissance. J'ai pris conscience que j'apprenais par corps. Ma connaissance se construit dans l'(inter)action et elle s'inscrit dans ma chair. Je sculpte mon environnement qui me sculpte (énaction). Au fil du temps, j'ai pris conscience que le taijiquan n'existe pas. Ce n'est ni un trésor enfoui à découvrir, ni un témoin que l'on se passe comme dans une course relais. Le seul taijiquan qui soit vivant, c'est celui que chaque adepte pratique en se le ré-appropriant et en l'actualisant sans cesse. Pour le faire vivre, il faut y mettre du sien jusqu'à le faire sien. Chaque transmetteur se doit d'être un augmentateur. Mon taijiquan a pris beaucoup de place dans ma vie. Il m'a nourrit, je l'ai nourri, il m'a donné, je lui ai donné. J'ai joué de sa capacité intégrative et de sa fluidité pour l'enrichir de mes rencontres. Il a pris la couleur et s'est habillé des vêtements/concepts des environnements que je fréquente : recherche, mouvements initiatiques, entreprises. Aujourd'hui, les nouveaux paradigmes le mettent particulièrement en valeur tout en exprimant au mieux ce qu'il est intrinsèquement. C'est dans cette forme qu'il se livre le mieux. La mise en écho des notions traditionnelles et des nouveaux paradigmes est particulièrement éclairante.

Dans ma pratique et dans mon enseignement, j'insiste énormément sur le travail des postures et mouvements de base. La maîtrise des bases ouvrent les portes de l'art. Les multiples répétitions des fondamentaux en pleine conscience provoquent un affinement extraordinaire et augmentent la cohérence physique et énergétique. En testant les postures avec un partenaire, on perçoit comment utiliser consciemment les tissus

conjonctifs pour établir des connexions internes. L'image de la sphère devient signifiante. Le pratiquant est alors capable, telle une sphère élastique, d'absorber des poussées importantes et de générer une puissance globale sans effort. Cette puissance permet, avec un micro mouvement, d'envoyer une personne robuste à plusieurs mètres. Certains architectes, à partir de l'observation des yourtes mongoles, ont compris l'importance de la forme - arrondie - et des structures flexibles pour redistribuer les efforts dans tout l'édifice (tenségrité). Ce type de configuration disperse l'énergie mais aussi l'information à travers toute la structure. Elle m'a permis de comprendre ce que j'avais expérimenté et qui est décrit dans les textes classiques : *« je démarre après mon partenaire et pourtant j'arrive avant lui »*.

Gong fu en management

Durant mes premiers séjours en Chine, le Professeur Men Hui Feng m'a enseigné les cinq styles majeurs de taijiquan. Il insistait sur les caractéristiques particulières de chaque École. Il m'initia également aux richesses des différents arts internes. Puis graduellement, il me fit ressentir le flux de l'énergie quelle que soit la forme abordée. Il se préoccupait davantage de me transmettre les fondements du nei gong/travail intérieur. Au cours de mes derniers séjours, la notion qui prenait de plus en plus d'importance était celle de « *gong fu* ». *« Gong »* signifie le perfectionnement, le travail qui engendre la maîtrise, *« fu »* désigne l'homme accompli, le maître. Cette expression montre bien que la connaissance et la maîtrise de l'art tendent en fait à l'acquisition d'une meilleure connaissance et maîtrise de soi. Dans mes cours pour débutants, je suis attentif à l'installation des fondements techniques dans une ambiance bienveillante. En effet, il est nécessaire de développer un climat de confiance et de convivialité afin que ceux qui démarrent puissent découvrir leurs potentialités. J'emmène les pratiquants intermédiaires à la découverte des différentes facettes des divers styles et arts internes en les éveillant à la dimension intérieure de ces pratiques. Je les amène ainsi à utiliser progressivement l'ensemble de leurs ressources et à trouver leur propre style. Dans mes master classes, les formes deviennent un prétexte, je propose aux participants de vivre une aventure, de se mettre en chemin vers eux-mêmes. Je les encourage à explorer leurs dédales. Dans leurs espaces labyrinthiques, ils découvrent des interstices, promesses de degrés de liberté. Parfois, des zones s'ouvrent en même temps que des champs de perception et de conscience. Lors de certains moments privilégiés, j'assiste à la chute de masques et à l'éclosion d'êtres profonds.

Beaucoup de nos contemporains sont pris d'une sorte de mégalomanie conquérante. Ne s'appartenant pas eux-mêmes, ils deviennent ivres de conquêtes extérieures en tout genre. Les arts internes, issus de la sagesse chinoise, nous invitent à habiter nos terres intérieures afin de régner sur celles-ci. En empruntant ce chemin, j'ai découvert que tout ce que je cherchais avait toujours été présent en moi. Je considère le taijiquan comme une voie agissant par soustraction. En effet, en accompagnant des pérégrinants en recherche d'eux-mêmes, l'art ne consiste pas à les alourdir de *« bagages »* supplémentaires mais au contraire de les aider à se délester. Le taijiquan m'apparaît comme une méthode de désinscription des emprises, comme un art de l'allégement qui, dans une même démarche, intègre la gravitation et se décharge de la gravité des choses. C'est une éducation au management de soi. Depuis une vingtaine d'années, outre l'enseignement des arts internes, j'expérimente le transfert des principes du taijiquan dans d'autres domaines. Des sportifs, des artistes, des managers sont concernés par l'acquisition d'une meilleure conscience du corps, par une utilisation optimale de leurs ressources cachées, par des moyens de gérer leur stress. Je leur fournis des outils tout en leur faisant comprendre que l'obtention du *gong fu* dans leur domaine passe nécessairement par une meilleure connaissance et maîtrise d'eux-mêmes. Lorsqu'ils y ont goûté, le moyen se transforme en but. Ils réalisent que, dans cette optique, la réalisation de *« performances »* rime avec réalisation de soi. Avec Georgette Methens-Renard, Ingénieur, Ergonome et experte en taijiquan, nous avons créé une approche innovante de l'ergonomie. Celle-ci vise à redonner à l'être humain son pouvoir d'agir en interaction avec les autres et avec son environnement. Les différentes dimensions de l'ergonomie - gestuelle, cognitive, psycho-sociale et organisationnelle - sont abordées en partant du corps et de la réalité du travail. Cette approche fondée sur les principes du taijiquan introduit à un autre usage du corps. Nous amenons les opérateurs à *« danser avec les machines »* plutôt qu'à *« se battre avec elle »*. Des dirigeants ont constaté un apaisement des tensions et des conflits sur leur site.

La grande paix

Touché par les multiples expériences optimales vécues durant mon enfance et mon adolescence, j'ai cherché des moyens de les apprivoiser. J'ai rencontré le taijiquan. L'enseignement reçu m'a permis d'aller beaucoup plus loin que je ne l'imaginais. Le chemin s'est fait en avançant. Cette voie traditionnelle m'a fait saisir les liens indissolubles qui unissent et renforcent mutuellement pratique, théorie et transmission. On ne devient réellement initié qu'à l'issue d'une pratique intense, qu'avec un questionnement et une remise en question perpétuelle et en redistribuant, c'est-à-dire en initiant, en (se)transmettant. On ne peut pas être serein dans le simulacre et la simulation. La pratique et l'enseignement ne peuvent irradier sans s'être livré à une incontournable ré-appropriation. La voie qui s'est présentée à moi est celle de *« praticien-chercheur-passeur »* utilisant des images héritées du chamanisme et de l'ancienne alchimie taoïste alliées aux notions des paradigmes émergeants. Ce positionnement intègre différentes distances qui s'enrichissent et se fécondent les unes les autres : l'intimité du chercheur, la proximité du passeur et la distanciation du chercheur. J'ai redécouvert la richesse de la conjugaison. Je passe maintenant librement de la première personne à la troisième personne via la deuxième personne.

Le taijiquan est aussi appelé *« boxe de l'ombre »*. En effet, à certaines périodes où le pouvoir chinois interdisait les arts martiaux traditionnels, certains s'exerçaient à la nuit tombante en faisant leurs mouvements au ralenti pour ne pas attirer l'attention. Ils donnaient l'impression que des ombres dansaient. Une interprétation plus ésotérique révèle que le véritable combat se livre à l'intérieur de nous. Nos principaux ennemis sont en nous. En ralentissant nos gestes et en devenant plus conscients, nous sommes rapidement confrontés à nous-mêmes, à nos peurs, à nos angoisses, à nos frustrations, à nos démons. Le combat le plus important, le plus dur et le plus décisif dans notre quête de nous-mêmes est le combat contre notre partie ombre, contre les forces de division que nous portons en nous. C'est un combat à jamais inachevé. Nier que

nous sommes habités par ces forces hostiles - source de tout conflit extérieur - est une illusion tout aussi dangereuse que de penser qu'on peut les vaincre une fois pour toutes. Ces forces tapies au plus profond de nos entrailles se manifestent à la moindre occasion. Approfondir le taijiquan nous fait prendre conscience que la grande paix résulte non pas de la suppression des forces hostiles mais de leur régulation. Avec l'expérience, le combattant se transforme en veilleur. L'acceptation de cet état est un prélude à la célébration des noces alchimiques. L'intégration du tiers permettant de vivre le mystère de la conjonction ne peut se faire qu'en changeant de niveau d'être et de conscience. Le passage d'un état à un autre - le transit, la transe - se fait dans et par le corps, le temps se dilate, se suspend lors de cette traversée. De l'autre côté, tout devient fluide, facile, évident. La longueur du voyage est interpellante alors que le trajet, qui est à la fois rupture et continuité, est extraordinairement court. Finalement, le taijiquan m'apparaît comme un moyen de transport privilégié vers une contrée où l'on(se) crée dans la sérénité.

Bibliographie

Jean François Billeter, *L'art chinois de l'écriture*, Milan, Skira Seuil, 2001.
Jean François Billeter, *Leçons sur Tchouang-Tseu,* Paris, Allia; 2002.
Jean François Billeter, *Un paradigme,* Paris, Allia, 2012.
Éric Caulier, Comprendre le taijiqua, Fernelmont, EME, 2010.
Éric Caulier, *Contribution interculturelle à l'étude de modélisations de l'agir créatif contemporain*, Lille, ANRT, 2012.
Éric Caulier, « Le taijiquan : une voie d'incorporation et de compréhension des nouveaux paradigmes », dans *Plastir*, n° 37, 12/2014, pp. 86-107.
Éric Caulier, « Du geste formel à la gestuelle habitée : la voie du taijiquan », dans *Recherches & Educations*, n°13, 06/2014, pp. 59-71.
Éric Caulier, *Prendre conscience du corps*, Paris, UPPR, 2016.
Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise,* Paris, Seuil, 1997.
Catherine Despeux, *Taiji Quan art martial, technique de longue vie*, Paris, Guy Trédaniel, 1981.
Gilbert Durand, *Science de l'homme et tradition*, Paris, Albin Michel, 1996.
Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992.
Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2013.
François Julien, *Procès ou Création - Une introduction à la pensée des lettrés chinois*, Paris, Seuil, 1989.
George Lakoff & Mark Jonhson, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985.
Nancy Midol, *Écologie des transes*, Paris, Téraèdre, 2010.
Edgar Morin, *La Méthode - 1. La Nature de la Nature*. Paris, Seuil, 1997.
Edgar Morin, *Relier les connaissances - Le défi du XXIe siècle*, Paris, Seuil, 1999.
Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité - Manifeste*, Monaco, Rocher, 1996.
Claude Pernice, *La racine du léger -Tai Quan & Système nerveux*, Paris, You Feng, 2007.
Claire Petitmengin, *L'expérience intuitive*, Paris, L'Harmattan, 2001.
Isabelle Robinet, *Introduction à l'alchimie intérieure taoïste - De l'unité à la multiplicité*, Paris, Cerf, 1995.
Isabelle Robinet, Comprendre le Tao, Paris, Albin Michel, 2002.
Kristofer Schipper, *Le corps taoïste*, Paris, Fayard, 1997.
Francisco Varela, Evan Thompson & Eleanor Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris, Seuil, 1993.
Anne-Marie Vuillemenot, « De l'intuition », dans *Investigations d'Anthropologie Prospective*, n° 11, 06/2015, pp. 115-139.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales





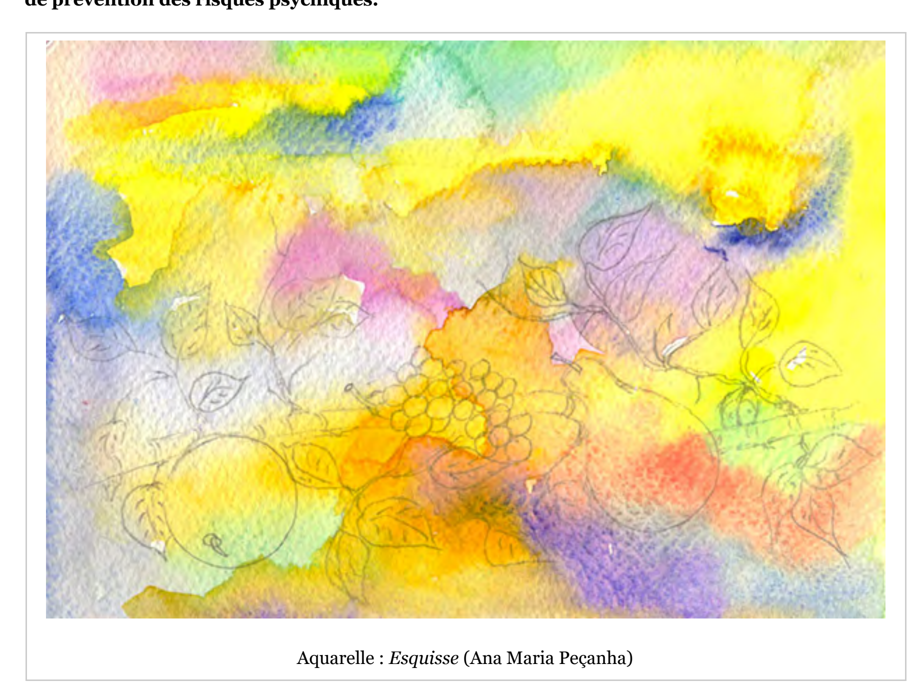
De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

LA SÉRÉNITÉ CRISPÉE

Norbert Chatillon

norbert.chatillon@sertif.com

Philosophe et psychanalyste, travaille auprès d'entreprises et d'organisations, dans les domaines de l'approche psychologique des situations de vulnérabilité, l'approche des situations traumatiques en situation de « juste après crise » et la mise en place de dispositifs de prévention des risques psychiques.



Aquarelle : *Esquisse* (Ana Maria Peçanha)

« L'acte poignant et si grave d'écrire quand l'angoisse se soulève sur un coude pour observer et que notre bonheur s'engage nu dans le vent du chemin » René Char [1].

Comment vivre la sérénité en périodes de crises ou de menaces ? Approche psychanalytique : *« Et l'inconscient dans tout ça ? »* Comment prendre racine dans les parts les plus sereines de soi lorsque la violence vient tuer notre mode habituel de présence au monde ? Travailler sur ce paradoxe : c'est lorsque nous avons le plus besoin de nos ressources intérieures, de nos capacités d'adaptation et d'imagination que nous sommes menacés par l'inhibition, la peur, la peur la plus frontale, le stress, et nous sommes exposés à l'aggravation du risque depuis un autre danger, intérieur celui-ci, qui nous paralyse, nous laisse sur place et sans ressources, encore plus fortement.

Quels ressorts, le plus souvent inconnus de nous-mêmes, voire ignorés de toute expérience de la chose, nous font réagir de façon adéquate à la situation, ou nous font nous précipiter vers la mort qui aurait au moins cette étrange vertu de supprimer notre terreur ?

Un vendredi 13, jour porte-bonheur voudrait la voix populaire, un jour de gain aux jeux de hasard ! Ils sont venus perforer de leurs malheurs ceux dont il est dit après-coup que ce sont des *« innocents »*. Ce mot, tout autant que celui de *« terroriste »*, paralyse la pensée, l'empêche. Ils ont vidé de leur sang des humains qui avaient juste choisi cette soirée, en ces lieux là, pour s'offrir ce bon temps qui d'ordinaire se fait lumière de fête. Ils les ont perforés, explosés, se sont pour certains explosés eux-mêmes, comme pour unir, dans une même dé-fête, les joies de l'instant et le tragique de leur durée.

Beaucoup relaient ce mot de *« terroriste »*, mot qui a pour fonction de situer la terreur chez l'autre. Oui, le mot est juste, s'il désigne qui tente d'effracter l'autre depuis sa propre terreur. Non, le mot n'est pas juste, s'il vise à localiser la terreur, à la circonscrire aux seuls tireurs. En ce sens, nous serions tous des *terroristes objectifs* [2], depuis ce déni de notre propre terreur dont la modalité assurerait notre sérénité.

« Nous sommes, ce jour plus près
du sinistre que le tocsin lui-même,
c'est pourquoi il est grand temps
de nous composer une santé
du malheur. Dût-elle avoir l'apparence
de l'arrogance du miracle » [3].

Nous aurait-on forgé un monde destiné à nous faire prendre des sensations abstraites conditionnées pour des sensations concrètes ? Je le soupçonne parfois, lorsque ceux qui ont tué me témoignent de *cette sensation excitante de retirer à l'autre toute capacité de sentir*. Crisper la sérénité de l'autre dans la mort, et lui infliger cette fin, la fin d'une sérénité soupçonnée de ne s'être point crispée de l'intérieur de la vie.

Je le sais dans mon être, quand me revient à la mémoire la seule fois où je me suis trouvé pris sous des tirs de proximité, et où ma première sensation fut une sensation mentale, abstraite, venue là pour me protéger de l'inhibition de la peur et me permettre d'adopter les comportements de survie les plus favorables : je m'étonnai, sous les coups secs des armes automatiques qu'il n'y eut point (comme dans les films ?) de musique ! [4]

J'étais bien au chaud ce vendredi 13 Novembre, je finissais mon *Séminaire* [5] lorsque, à 22 h 30, chacun a rallumé son smartphone, y a trouvé de premières informations, des sms, courriels, appels de proches. Comment être serein ? Et pourtant, la question tout entière est posée.

J'aurais du énoncer : comment *rester* serein ? Car notre langue commune, dans les situations de fragilité, nous demande de *rester serein*, faisant cette hypothèse implicite que nous l'étions avant l'advenue du choc. Qu'en savons-nous de l'autre ? Qu'en savons-nous de nous-mêmes ?

« A trente ans, j'ai fait un rêve. Une voix me disait : il y a deux sortes d'individus dans la vie, les Classiques et les Indiens. Cette phrase a claqué dans ma nuit comme une vérité. La voix off était comme un troisième personnage qui m'indiquait ma voie. Le Classique est un homme pétri par la norme, il n'inventera jamais rien, ne fera qu'obéir et suivre le mouvement en rêvant d'ascension sociale. C'est mon père. L'indien est un intuitif, un insoumis, un créatif. C'est Casso ou le bonheur loin des apparences. Mais l'extrême Indien court vers la folie. Je le sais pour avoir croisé quelques apaches dans les hôpitaux psychiatriques. Ma voie était quelque part entre ces deux hommes, ces pôles contraires de mon enfance. Vaste espace où j'avançais égaré » [6].

Ah ! La sérénité crispée !

Chaque moment du poème de René Char, publié en pleine guerre froide, moins de six ans après les désastres atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, au moment de la guerre de Corée, de celle d'Indochine pour les forces françaises… *« Français, vous avez la mémoire courte ! »* avait proféré Pétain d'une voix sereine… donc rassurante.

Alors René Char : *« La faune cadavérique. Elle est présente partout aujourd'hui, même dans les linges de l'enfant nouveau-né »*. *« Aucun oiseau n'a le cœur de chanter dans un buisson de questions »* [7].

Alors ne nous posons pas de questions, et surtout pas celle-ci : comment nous ressaisir ? Question qui contiendrait ce postulat que nous nous serions un jour saisis. Or, et c'est bien ici la problématique du traumatisme : nous avons été saisis, pétrifiés, non pas cueillis, mais arrachés de la branche depuis laquelle nous fermions les yeux. Nous avons été saisis, parce que nous ne nous saisissions pas dans notre totalité, celle où le monstre fait sieste avec notre ronronnement qui n'est qu'un temps de latence, et que nous aurions désigné du doux mot de *sérénité*.

La langue des medias prolonge cette passivité, et nous assistons au ballet de ceux qui pensent, les philosophes bien agrégés, c'est-à-dire préalablement sélectionnés, les psy de tout poil que certifient leurs publications d'après-cures, sociologues, anthropologues, sans oublier les référents du religieux. Chacun y va d'un commentaire, pour éviter de paraître un *« comment taire »* qu'ils nous laissent via la saturation par le discours d'un possible de questionnement solitaire. L'effet ? Nous gaver de spéculations instruites, c'est nous coller la face contre le mur de la sérénité subie.

Ce qui est passé sous silence, c'est bien l'effet, alors que le but avoué, de tous ces propos - souvent avec professionnalisme et sincérité - serait de nous informer, nous envahir non-stop, nous donner à réfléchir, mais à le faire à partir de l'autre, tant il est délicat et pourtant urgent de le faire à partir de soi. Seul l'artiste, le poète, nous offre à ouvrir notre chemin alors que les autres, ceux que je viens de nommer, nous proposent des boulevards bien fléchés, dans une sorte de radioguidage qui produit le semblant de la sérénité : le douillet. Vive les voitures du futur que nous concoctent Google et Apple !

« Ce qui est passé sous silence n'en existe pas moins.
Dualisme vigoureux. Sincérité du masque. Sa rougeur :
Mansuétude pour les Parques.
L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. Cycle bas » **[8]**.

La sérénité du Soi est à l'opposé de la sérénité du moi conscient. Elle se confronte en permanence à l'indésirable, elle ne l'escamote pas par des artifices, elle ne tourne pas la page en pariant sur l'oubli. Bien évidemment que nous ne désirons pas, pas plus pour nous que pour les autres, ces arrêts de vie infligés par les bombes et les Kalachnikov !

« Quand je pense à ce qui est indésirable, ce sont des scènes concrètes qui viennent. Comme si une scène concrète était la plus petite fraction nécessaire à la pertinence d'une représentation indésirable. Une "représentation indésirable", c'est, pour le dire en termes vagues, qu'une chose arrive dont on ne voulait pas, qui s'impose à l'esprit jusqu'à le diriger là où il s'était construit pour que cela, précisément cela, n'ait pas lieu » **[9]**.

La *béatification profane* **[10]**, qui a fait procession dans le prolongement du massacre des *Charlie*, a témoigné, par la voie du collectif, de cette nécessité de renoncer à la passivité sereine pour s'aventurer vers *l'impératif de la sérénité crispée*. La sérénité crispée, ce n'est pas la crispation du désir ou un simple refus. A condition qu'au moment où la procession se disperse, la sérénité intérieure n'en vienne pas à se dissoudre.

N'est pas *Charlie* qui veut, et nous ne sommes pas tous *Charlie*. J'ai pu me sentir Charlie, mais je ne l'ai jamais été, et ne le suis pas. Il convient de ne pas se mentir, je veux dire ne pas se crisper sur le *tous*, dans cet étrange non-sens de la sérénité par identification !

Nous ne sommes pas tous Charlie

Non, nous ne sommes pas tous Charlie, comme l'avance *Libération* ce matin. Non, pas plus que nous ne sommes ceci ou cela. Nous ne le sommes pas, parce que chacun de nous a son mode d'être, et que s'ils étaient comme nous n'avons pas osé être, nous n'étions pas comme eux, et JE n'ai pas osé, ou pas pu, ou pas voulu, ou pas trouvé en moi le talent, la force, l'audace, voire l'idée.

Pourquoi serions-nous comme eux ? Et pourquoi l'affirmer ? Se reconnaître dans l'émotion n'est pas s'identifier à ceux qui osent. Cela m'évoque trop les résistants de la dernière heure. Cet amalgame du *« nous sommes tous »* ne peut que me révolter.

Il y a plus de trente ans, *Libération* avait consacré un dossier sur le phénomène Jean-Jacques Goldman. Une adolescente de quinze ans avait résumé ainsi la chose : *« nous ne sommes pas comme lui, mais lui il est comme nous »*.

Est-ce si dur de reconnaître que nous ne sommes pas tous Charlie ? Est-ce indécent de refuser de se reconnaître dans un NOUS qui est justement ce que veulent nous imposer ceux qui les ont tués ?

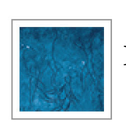
Dans la foule hier, Place de la République, un homme brandissait : *« je suis Cabu »*. Il parle en son nom, il s'exprime dans son ressenti, il a ce courage simple d'être JE qui est la condition pour que le NOUS fasse sens, ce que Camus a exprimé en dernière ligne de *L'homme révolté* : *« je me révolte, donc nous sommes »*.

J'envoie ce texte au journal concerné, qui n'en fait rien, Ce n'est pas l'heure de la polémique, plutôt celle de l'adhésion qui confine à l'adhésivité.

Puis je reçois ce mail d'une amie : *« Mon cher Norbert, Hara-Kiri et Charlie Hebdo ont guidé toute ma jeunesse, Cabu et Cavanna ont été mes mentors dans un milieu trop conventionnel, je ne suis pas allée Place de la République hier parce que j'ai appris l'horreur trop tard, mais je suis en deuil et je me sens Charlie. Je me suis toujours reconnue dans Charlie »*.

Ces mots, ses mots résonnent au plus profond de moi, j'y trouve une sérénité, ni passive ni active, qui fait empathie et me rend serein. Je suis moins seul. Je m'extrais de ma crispation, je me sens à nouveau vivant. Mon *« contre »* comme il se dit en sport, ma réaction viscérale au titre de Laurent Joffrin, était l'opposé d'une sérénité, juste une crispation sans sérénité.

Par delà l'attentat, les postures poussant à la dissolution de soi dans l'unanimisme vécu en foule ont une vertu hypnotique qui protège de la descente vers l'ombre de la psyché individuelle. Ce que je vais dire est choquant, indécent, et active sûrement ma propre ombre, cette part de moi que je fouine et que je fuis. Mais c'est ce qui me traverse au moment où j'écris, cette pensée dont j'admets péniblement qu'elle m'habite. Je pense à la *Nuit*


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

de Cristal, lorsque la foule germanique se déchaine contre la communauté juive sous la poussée du nazisme déferlant.

L'ombre de la procession silencieuse, c'est pourtant cette nuit d'horreur, la prière de paix pour exorciser le démoniaque sur-violent qui habite chacun de nous. Mais ce lien souterrain, le 11 janvier 2015, je ne suis pas en mesure de lui donner forme. Alors le *« contre »* est, ce soir là, une simple revendication d'existence, celle aujourd'hui du public du Bataclan, celle des rires en terrasse que les langues de feu vont transformer en gisants et en larmes.

C'est diablement difficile de faire de sa sérénité autre chose qu'une tenue de soirée, et d'accéder au lumineux de la sérénité crispée, cette posture individuée plus qu'individuelle, qui accueille à la fois notre pouvoir et notre impouvoir sur les bruits de fond du monde, ce monde aujourd'hui mondialisé, mais aussi l'infinie galaxie de notre psyché. Plus j'adviens à la conscience, plus je découvre l'immensité de mes parts d'ombre.

« Criminels sont ceux qui arrêtent le temps dans l'homme pour l'hypnotiser et perforer son âme », nous rappelle René Char **[11]**. Nous avons à nous interroger sur cette part criminelle en nous, si est qualifié de criminel qui *« arrête le temps dans l'homme pour l'hypnotiser et perforer son âme »*.

Nous, occidentaux, héritiers de peuples colonisateurs, mêlés aujourd'hui en une même société des héritiers de ceux que nos nations colonisèrent, n'avons-nous pas cru arrêter le temps par la voie de la décolonisation ? Nous avons inventé une Europe de paix depuis les effroyables massacres des folies nazies et staliniennes, nous sommes drapés d'un étendard d'union qui nous est vite apparu comme le symbole d'une sérénité retrouvée, ou *enfin* trouvée. *Enfin !* ce mot, *« enfin ! »* qui prétendrait que ça y est, nous sommes en paix. Nous avons confondu paix apparente et paix intérieure, et nous sommes à notre tour hypnotisés de cette belle déesse **[12]** qui perfore aujourd'hui nos âmes.

Si nous prenons conscience que chacun de nous est d'abord criminel envers lui, et qu'il est toujours tenté de reporter cette criminalité sur les ouragans collectifs, alors notre sérénité se doit, en un sursaut de conscience, d'en accueillir la dimension crispée. *« Est-ce que, cette fois, des millions de souffre-douleur persécutés par leurs bourreaux, se lèvera, guerrier inapte et volonté multiple, l'exterminateur de ces bourreaux ? Oui, car il n'y a pas de supremum vale»* **[13]**.

Ce qui advient à l'Europe aujourd'hui, c'est de se trouver payer l'horrible dette de son pillage du monde. La destruction réelle et symbolique de Palmyre n'est autre que la destruction de l'historicité. C'est le Reich de Mille Ans qui émerge depuis l'autre rive. Et l'ombre de la sérénité, c'est l'atermoiement de la sérénité, là crispée sur elle-même. *« Réclamons venue civilisation serpentaire. Très urgent »* **[14]**.

Cette *« civilisation serpentaire »* serait-elle celle où le guerrier inapte fait conjonction avec la volonté multiple ? Celle où le moi conscient fait droit à la psyché collective, celle qui se fait conjonction du conscient collectif et de l'inconscient le plus collectif, le plus archétypal : celui de nos racines premières, dont la cosmogonie d'Hésiode nous donne un aperçu terrifiant ? Notre sérénité ne se décrispera pas en exterminant les bourreaux si cette campagne d'extermination se replie sur une sérénité d'illusion.

Laissons le dernier mot au poème : « Il fallait boire, Narcisse, et ne pas te mirer. Tu risquais davantage : *je serais*
resté beau ! » **[15]**.

Notes

[1] René Char, p. 630, voir référence en note 3.

[2] Je fais référence à l'idée d'*assassin objectif* décrit par Thomas Bernhardt dans *Le Naufragé*, où le pianiste Glenn Gould est éprouvé par le personnage du naufragé comme son assassin, alors qu'ils ne se sont jamais rencontrés, NRF et folio.

[3] René Char *à une sérénité crispée*, paraît chez Gallimard en tirage limité en avril 1951, illustré par trois vignettes de Louis Fernandez. La seule édition aujourd'hui disponible à ma connaissance est présente dans le recueil *Dans l'atelier du poète*, Quarto Gallimard, environ 1000 pages, nouvelle édition corrigée 2007, p. 628 à 643.

[4] John Williams, l'immense compositeur de musiques films (Star Wars, ET, Superman, Les dents de la mer, Indiana Jones, les premiers Harry Potter... tout ça c'est lui!) a dit à Spielberg au moment de l'attaque du requin, quand on voit enfin le requin dans le premier "Dents de la mer". Spielberg lui a demandé une musique adaptée. Et, en immense compositeur et musicien qu'il est, John Williams lui a répondu: *« Non. Là le requin arrive. Il attaque. C'est le silence qui s'impose »*. Et le fait est que, dans le film, quand le capitaine du navire se fait dévorer par le requin, enfin vu, aucun son, que celui de la mer, et le silence, on sent presque l'odeur du sang... (Note proposée par Christine Chatillon).

[5] Sur le thème *L'amour et son semblant : du sentiment amoureux, effets de vérité, effets de leurre*. Celui annoncé pour décembre est intitulé : *les représentations de la virilité, déclinaisons au féminin, déclinaisons au masculin, mise à l'épreuve du semblant*. Inutile de vous dire que je ne pourrai pas énoncer ce qui se préparait en moi, il se prépare en moi déjà autrement, depuis la part d'ombre que les circonstances récentes activent, tant en moi que chez les participants.

[6] Gérard Garouste, avec Judith Perrignon, *L'intranquille*, *Autoportrait d'un fils, d'un peintre, d'un fou*, Éditions L'Iconoclaste, Paris, 2009, p. 127.

[7] p. 629, pour ces deux citations.

[8] René Char, p. 629.

[9] Michel Gribinski, *Les scènes indésirables*, Éditions de l'Olivier, 2009, *Avant-propos*, p. 9.

[10] La béatification profane, c'est le titre que j'ai proposé pour une conférence que je prononcerai le 21 Novembre 2016 à la Société Psychologique de Bâle (*Psychologische Gesellschaft Basel*) : *Charlie, eine profane Seligsprechung*.

[11] René Char, p. 642.

[12] *« Mais commençons par nous remémorer la version la plus commune de cette vieille légende. Selon la mythologie grecque, une jeune Phénicienne nommée "Europe" attira un jour l'intérêt de Zeus, chef de l'Olympe. Dés la vue d'Europe, Zeus se serait épris de sa beauté et de sa grâce, et aurait immédiatement mis en œuvre un plan très habile. Pour éviter de déclencher la haine de sa jalouse femme Hera et pouvoir frayer son chemin jusqu'à la jeune fille, Zeus décida de se métamorphoser en un ravissant taureau blanc. Alors que la jeune fille cueillait des fleurs, elle aperçut le taureau et, fascinée par ses flancs charmants et son tendre comportement, le caressa avant de monter sur son dos. Zeus saisit cette opportunité pour enlever Europe et nager jusqu'en Crète, où il lui révéla sa véritable identité avant de la violer, celle-ci tombant enceinte. Europe mit ainsi au monde Minos, qui allait devenir roi de Crète »* (repris d'un site internet, en cliquant *europa désse*).

[13] Qui désigne l'adieu à toute borne, tant inférieure que supérieure. René Char, p. 642.

[14] p. 635.

[15] p. 629.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







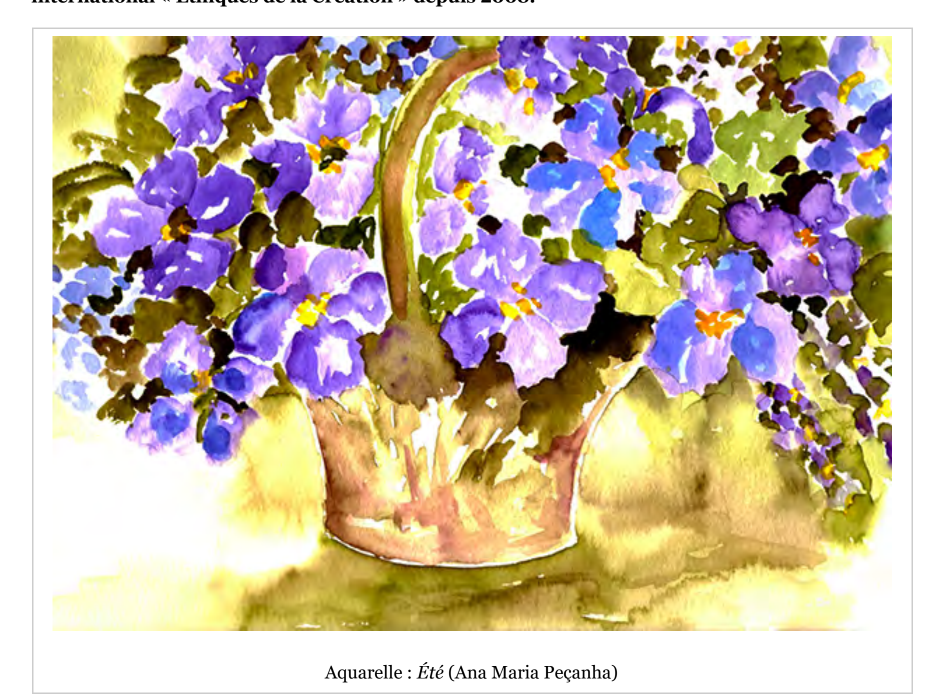


De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

SAVOIRS SEREINS

Sylvie Dallet

sylvie.dallet@uvsq.fr
Professeur des universités (Arts, Paris Est), directrice de recherches au Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaine (Université Versailles ST-Quentin) a fondée et dirigé le Centre d'Études et de Recherche Pierre Schaeffer de 1995 à 2003 et l'Institut Charles Cros en 2001, dont elle est aujourd'hui présidente. Responsable du programme de recherche international « Éthiques de la Création » depuis 2008.



Aquarelle : *Été* (Ana Maria Peçanha)

M@gm@ ISSN 1721-9809

Home M@GM@
Vol.14 n.2 2016
Archives
Auteurs
Numéros en ligne
Moteur de Recherche
Projet Editorial
Politique Editoriale
Collaborer
Rédaction
Crédits
Newsletter
Copyright

« Nous allumons dans un ciel ivre les soleils que nous voulons. Mais il n'empêche que les bornes existent et que nous le savons » [1]. Cette phrase de Camus, à la veille de la Seconde Guerre mondiale résonne en double flèche après les attentats de 2015. Elle réveille également le concept « savoirs de frontières » [2], que j'avais proposé lors d'un colloque à Beyrouth, dans un jeu complexe de la pluralité et de l'équilibre.

La sérénité est le plus souvent présentée comme un état du sage. Peux t'elle se transmettre, par des expériences, des exercices voire des dispositifs et peut-il exister des *« savoirs sereins »* ?

Une certaine rapidité performative revoit régulièrement à la baisse la pluralité de ces expériences. Leur traduction se fait superficielle dès qu'on la réduit au singulier du concept : la nature du *« savoir serein »*, dans son anonymat ésotérique, se dérobe, tandis que les processus affinés peuvent développer des corolles d'attitudes. Penser à cette question comme un cas d'école ou de rhétorique qui pourrait se récuser, réveille les frissons des examens de philosophie, version baccalauréat, sans que l'on puisse répondre autrement que par un mauvais plan en deux parties, voire un triste plan en trois arguments. Les savoirs sereins sont des pratiques d'énergie qui, dans l'amplitude raisonnée des connaissances, préparent aux transformations des théories cognitives.

De fait, les savoirs sereins dont je veux parler avec simplicité dans ces jours qui suivent le traumatisme des attentats européens, sont des processus d'humilité nécessaires, élaborés dans les formes et les forces profondes de la réponse au mal qui vient. Ces savoirs procèdent d'abord de la reconnaissance du souffle de chacun, du souffle de la collectivité quand elle se confie et se sourit, comme un jeu de lumières diffractées : l'espérance, l'inspiration, et la confiance forment le trépied des savoirs sereins. Exaspérer, espérer, inspirer... les tambours du cœur animent l'espoir (spes) et en conduisent le souffle [3]. C'est de l'Antiquité que Sénèque nous enseigne que : *« vivre, ce n'est pas attendre que l'orage passe, c'est apprendre à danser avec la pluie »*.

L'indignation et la révolte pour mesure des choses

Avant tout des choses sereines, comprendre la révolte et l'indignation qui les nourrit. « La révolte bute inlassablement contre le Mal à partir duquel il ne lui reste qu'à prendre un nouvel élan », écrit Albert Camus dans son essai de 1951, L'homme révolté. L'écrivain philosophe le précise : *« l'homme révolté n'est pas l'homme du ressentiment, c'est-à-dire qu'il ne baigne ni dans la haine ni dans le mépris. La révolte enfante des valeurs »*.

Cet ouvrage livre l'essence de cette *« pensée de midi »* qui permet de sortir de l'absurde et tracer des limites face à la démesure sporadique de son temps. Cette *« pensée de midi »* allie, dans un équilibre fragile et sans cesse réinventé, une révolte lucide à une mesure des choses et des sens. En voici, sous la plume de Camus, le socle et le substrat : *« La mesure n'est pas le contraire de la révolte. C'est la révolte qui est la mesure, qui l'ordonne, la défend et la recrée à travers l'histoire et ses désordres. L'origine même de cette valeur nous garantit qu'elle ne peut être que déchirée. La mesure, née de la révolte, ne peut se vivre que par la révolte. Elle est un conflit constant, perpétuellement suscité et maîtrisé par l'intelligence. Elle ne triomphe ni de l'impossible ni de l'abîme. Elle s'équilibre à eux. Quoi que nous fassions, la démesure gardera toujours sa place dans le cœur de l'homme, à l'en droit de la solitude. Nous portons tous en nous nos bagnes, nos crimes et nos ravages. Mais notre tâche n'est pas les déchaîner à travers le monde ; elle est de les combattre en nous- même et dans les autres »*.

Le révolté récuse la promesse de temps automatiquement meilleurs, dont la libération serait accolée à un avenir glorieux, cette eschatologie qui nie l'accomplissement concret du monde au monde. *« Si la révolte pouvait fonder une philosophie, ce serait une philosophie des limites, de l'ignorance calculée et du risque »*. La création artistique, dans sa transgression et sa transcendance du réel, peut alors être présentée par Camus comme un modèle de révolte. Le risque est pour l'artiste, pris au risque d'aimer, dont il stylise à sa façon le nécessaire danger : *« Par le traitement que l'artiste impose à la réalité, il affirme sa forme de refus. Mais ce qu'il garde de la réalité dans l'univers qu'il créée révèle le consentement qu'il apporte à une part au moins du réel qu'il tire des ombres du devenir pour le porter à la lumière de la création »*.

La création artistique est une des manifestations les plus explicites de cette *« pensée de midi »* que Camus appelle de ses vœux, en en traçant les lignes de vie, sans la figer dans une conceptualisation systématique : appel à la vie, à une vie solidaire et solaire, sur une terre au partage de l'humanité. *« Au midi de la pensée, le révolté refuse ainsi la divinité pour partager les luttes et le destin communs. Nous choisirons Ithaque, la terre fidèle, la pensée audacieuse et frugale, l'action lucide, la générosité de l'homme qui sait. Dans la lumière, le monde reste notre premier et notre dernier amour »*. La recherche de l'Île des Bienheureux se conjugue alors avec le symbole de l'Archipel des savoirs, dans une espérance qui rappelle à la fois la survie odysséenne, l'aventure collective du navire Argo et la ténacité d'un Noé, confiant aux flots la nef des animaux. Les nautes collectifs que nous sommes lors du passage sanglant des attentats, sont tout à la fois la nef, le pilote et le sillage du bateau collectif, qui se détourne des sirènes de la peur. Prendre la mer, c'est accepter ses tempêtes.

En 2010, le résistant et déporté Stéphane Hessel publie un opuscule qui va secouer l'opinion publique jusqu'à susciter un mouvement politique authentique et mêlé. Indignez-vous demeure en ce début du XXIème siècle un succès inattendu de librairie dont l'esprit rejoint l'essai de Camus, édité quelque cinquante années plus tôt. Sa plume réveille les diagnostics de la Résistance : *« Créer c'est résister, résister c'est créer»*. *« On peut se dire que le terrorisme est une forme d'exaspération. Et que cette exaspération est un terme négatif. Il ne faudrait pas exaspérer, il faudrait espérer. L'exaspération est un déni de l'espoir. Elle est compréhensible, je dirais presque qu'elle est naturelle, mais pour autant elle n'est pas acceptable (...), mais il faut espérer, il fut toujours espérer »*.

Au travers ces deux penseurs, à l'écho d'autres panseurs et accoucheurs primitifs que sont les chamanes, yachaks, mudangs et autres rêveurs immémoriaux, circule, en sève secrète le souffle, l'espoir, l'espoir ancien que l'inspiration anime. Le savoir de relation se reçoit lors du passage de la naissance, de l'état aquatique à la respiration première du nourrisson. Prendre la mesure des choses, de leurs qualités et de leurs indignités, signe le premier pas de la sérénité par un franchissement rebelle mais vital.

Éthiques de la diversité

Je me suis souvent demandé est une chanson rebelle de Bobbejaan Schoepen, interprétée par Richard Anthony en 1965, qui traite de l'injustice du monde.

Durant trente ans, j'ai essayé de comprendre cette mesure de l'indignation qui ne verse ni dans la force et le conflit, mais qui retient ses forces pour mieux les déployer au moment juste. En 1984, mon premier ouvrage Guerres révolutionnaires (Histoire & Cinéma), involontaire témoin d'une jeunesse téméraire, portait en avertissement de méthode, cette phrase : *« Je me suis quelquefois demandée, pourquoi avoir tant travaillé sur un sujet qui n'entrait pas dans mes préoccupations immédiates (...). Je crois maintenant que j'ai vu à travers ce thème, la possibilité d'une étude supplémentaire sur l'un des phénomènes caractéristique du monde contemporain (susceptible donc de contribuer à une meilleure compréhension de ce monde) et l'étude de l'Espoir, qui est une catégorie morale et politique très particulière et très difficile à situer dans l'Histoire des mentalités »*.

Sans surprise pour le lecteur, les guerres révolutionnaires ne sont pas des savoirs sereins, mais des savoir-faire d'indignation accordés à des pensées combattantes. L'idée de justice y forme le moyeu fragile d'une roue qui peut à tout moment verser dans les ornières du chemin. À la lecture de ma phrase introductive, l'historien Marc Ferro, avec un amusement indulgent, en avait relevé la formule, la jugeant à l'époque, naïve. La naïveté devient une éthique quand elle perdure au-delà des expériences de la vie. De fait, ces guerres sont des guerres d'usure, pauvres, menées avec astuce et philosophie, dans le combat sans fin de la fronde de David contre la force brute d'un Goliath. L'émotion du combat de l'enfant contre le géant, la souris contre le lion. Dans les années 1990, après et avec ma thèse relative aux représentations audiovisuelles de la Révolution française, j'ai observé avec attention combien les représentations formaient des boucles culturelles qui s'appuyaient sur des émotions très fortes, qui préparaient le paradigme des *« savoirs sereins »* que mon titre entend désormais explorer.

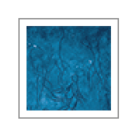
Je souhaite expliquer en ce sens une dynamique collective d'atelier, le croisement des savoirs faire avec les savoirs, que le Centre Pierre Schaeffer (1995-2003), puis l'Institut Charles Cros (2000) expérimentent en continuité. Ces structures ont, à mon initiative, à la fois impulsé la créativité d'un (petit) chaos de pensée et celle d'une *« acupuncture sociale »*, à partir des nouveaux points de pensée. Ces points de pensée, certains diront des concepts, ne sont pas nombreux (handicaps créateurs, savoirs de frontières, éthiques du goût, métamorphoses des lieux, art & nature, écrit analogique & imaginaire numérique, ressources de la créativité), mais leur formulation associative offre, comme pour les Muses d'antan, offrent des articulations et des étoilements que l'on doit stimuler. Il n'est pas de pensée sans rencontres en actes ni regards échangés.

Entre 2012 et 2013, j'ai, pour fonder ces concepts dans leur acceptabilité de recherche internationale, proposé à sept structures associées à sept lieux différents (dont pour l'international francophone, les universités Saint-Joseph de Beyrouth et de la Manouba Tunis) de créer des colloques internationaux sur les thèmes des *« savoirs créatifs »* conjugués, tout à la fois à la transmission des savoirs et à la gouvernance des collectivités contemporaines.

Cette initiative a rencontré un total succès, si on inclut dans le succès les difficultés inhérentes à toute innovation. Cette caravane des *« savoirs migrateurs »* réunit à chaque colloque, et dans un ordre spécifique d'intervention, une vingtaine d'invités attentifs à l'expérience, soit entre cent quarante et cent cinquante personnes, en dialogue avec des publics divers, sur des terrains inattendus. Cette prospective de recherche, popularisée par le site web de l'Institut Charles Cros et les portails web associés (Universités de Versailles-Saint Quentin, de Paris V, de Paris Est Nanterre, de Saint-Joseph du Liban, de la Manouba, de l'Hôpital Montsouris & Mutualité française, de la Maison Laurentine et de la Maison des Sciences de l'Homme Paris-Nord), a été suivie par quatre ouvrages collectifs **[4]** et deux articles de fond **[5]**, soit six retours d'expérience ; le septième plan de l'expérience se complète par le Festival des Arts Foreztiers qui explore depuis 2010 les relations de l'art, de la nature et de ce patrimoine diffus qui nous environne. Dans la caravane des *« savoirs créatifs, savoirs migrateurs »*, matrice de la démarche de *« Création-Recherche »* initiée par l'Institut Charles Cros, l'art et la confrontation des disciplines s'inséraient à toutes les étapes de la démarche, selon une épistémologie en relation attentive à la beauté et à la métamorphose des savoirs, contrepoints nécessaires à la démarche analytique des sciences, telle qu'elle est enseignée aujourd'hui.

La force du son : qu'entends-tu par-là ?

La découverte du son en 1948 par les expériences en studio de Pierre Schaeffer ont conduit à penser le son comme un matériau qui agit sur nos vies ; cette pensée du nouveau et de l'invention induisent un retour aux sources de l'humanité, qui peut éclairer également cette approche des *« savoirs sereins »*. Les auditions de la musique électroacoustique suggèrent l'entrechoc des sons naturels, préludes aux harmonies secrètes des séances d'écoute. La libération des formes sonores par les outils nouveaux de l'enregistrement et de la décomposition informatique, conduit à l'ouverture vers des états modifiés de conscience, qui ne sont pas sans rappeler les expériences chamaniques. Il faut fermement espérer une philosophie de la nature, dans l'implicite de ces assemblages sonores et visuels suggérés par ces nouveaux outils. Cet apparent laisser-faire du sonore, lié à l'oreille sauvage décrite à la fois par le musicien Pierre Schaeffer (1910-1995) et le psycho acousticien Alfred Tomatis (1920-2001), deux théoriciens du son, induit, en effet de retour, une pensée surgissant, voire bondissante, déconditionnée des prêts-à-penser liés aux discours du siècle. La conscience se


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

construit dans ce chaos inédit, dans la confrontation des écoutes sans grammaire, dans la dimension *« d'observateur observé »* des présences d'un environnement naturel, celui des sons.

Dans une logique identique, les expériences scientifiques menées par Zoi Kapoula (directrice de recherches CNRS) **[6]** avec des enfants dyslexiques témoignent que ceux-ci sont plus réceptifs à l'orthographe, quand ils ont été immergés dans un bain d'images et de sons : notre corps rétablit d'instinct le sens par un mystérieux équilibre, dès qu'il cesse de normer ses apprentissages. C'est aussi le message de Jacques Rancière pour la traduction **[7]**, à travers l'étude de la méthode du révolutionnaire Jacotot, qui au XIXème siècle, permit à des étudiants néerlandais de traduire du français, sans le guide du professeur, mais dans la guidance de confiance qu'il leur avait témoigné.

Comprendre et réévaluer le Chaos créateur

Je citerai deux exemples de ces chaos accoucheurs, dont chaque artiste reconnaît la prégnance. De l'Allemagne leibnizienne, surgit cette forme de pensée que nous nommons l'Aufklärung, qui accompagne depuis le XVIIIème siècle le mouvement des Lumières. Dans une vision optimiste de l'univers, le philosophe Leibniz affirme en effet, que, de par sa perfection, Dieu n'a pu créer que *« le meilleur des mondes possibles »* : *« Il résulte de la perfection suprême de Dieu, qu'en produisant l'univers, il a choisi le meilleur plan possible où il y ait la plus grande variété avec le plus grand ordre [...] Car tous les possibles prétendant à l'existence dans l'entendement de Dieu à proportion de leur perfection, le résultat de toutes ces prétentions doit être le monde actuel, le plus parfait qui soit possible »*. Spinoza aura préparé la voie en évoquant cette joie en crue que procure la progression de soi en soi **[8]**. En 1784, à la veille de la Révolution française qu'il pressent, Kant écrit ceci « Sapere aude ! [Ose savoir !] Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise de l'Aufklärung ». Détruire pour ramasser et transformer le débris en forme agissante : tel est l'Aufklärung, qui n'est pas sans rappeler le traditionnel exercice de démembrement volontaire que les chamanes offrent, telles les mues des serpents, aux esprits qui les guident.

Plus anciennement, l'interprétation biblique ancienne évoque le fracas fécond, le tohu bohu (tsintsoum) qui préside à la naissance du monde. Le psychiatre Tobie Nathan en fait le principe même de la création de chaque chose **[9]**, cet instant nécessaire, où la désorganisation primordiale permet aux indices de la vérité de se frayer un chemin. Ce qui se fraie alors par le vent en son chemin, est quelque chose de frais, échappé avec l'inattendu, qui se forme hors de la volonté, mais dans l'intime de la conscience et du vivant.

Ce que j'essaie d'expliquer est un mécanisme que la physique quantique peut entrevoir : l'extériorisation des pensées intimes forme un boomerang qui renvoie à la force de l'être au monde. Celui-ci les adresse sereinement à un univers qui le dépasse, mais en qui il a confiance, suscitant des passerelles profondes entre les mots, les sons et les actes qui se manifestent. L'expression culturelle, dans son imprégnation sensible, précède de quelques mois à deux ans l'acte collectif. Je l'ai expérimenté à maintes reprises au travers l'étude des films et des images animées.

Nous n'entendons pas les mêmes choses dans le ballet du monde. Pour le XXème siècle, la phrase du bolchevik Lénine, prononcée lors de la révolution de 1917, a hanté des générations de révolutionnaires, puis de lycéens à qui elle a été transmise comme un trésor de l'action : *« C'est un fait. Les faits sont têtus. Et un "argument" de fait de cette nature en faveur de l'insurrection est plus fort que mille tergiversations "pessimistes" d'un politicien hésitant et timoré »*. À l'extrême fin du XXe siècle, le penseur indien Krisnamurti dégage de la pensée du réel une autre perspective : *« ces villageois revenaient à leurs gîtes et l'homme y allait avec eux ; ils faisaient partie de lui sans qu'il en ait conscience. Ils coulaient avec le fleuve, volaient avec les oiseaux, ouverts et larges comme le ciel. C'était là un fait et non une idée imaginaire ; l'imagination est inconsistante, et le fait, une réalité brûlante »*. Entre le *« trésor de l'action »* et la *« réalité brûlante »*, un abîme se creuse qui est lié à notre siècle, de plus en plus attentif à la culture, non comme une norme comme le pensait après Lévi-Strauss les structuralistes, mais ce lien vivant dont la nature tisse les représentations. Dans cette perspective, garder le lien est plus important que la pensée de séparation qui fait violence : l'eau contre le feu, le fil d'Ariane contre le fil de l'épée. Cette fluidité est renseignée par les désignations mêmes : dans toutes les langues, le vocable de l'eau (ce O constant) traduit un étonnement au monde par une bouche qui s'ouvre. Dans ce dialogue avec les liens invisibles dont sont tissés les savoirs sereins, le langage des oiseaux apporte sa complicité rassurante, car il ombre les notions énoncées d'une fluidité sensible, d'un vacillement solaire qui promet des métamorphoses. Les sons offrent depuis toujours une réalité augmentée aux sens des mots, jusqu'à émouvoir, par des ressorts secrets les relations humaines. Un seul exemple, puisé au chant même de la langue : transcendance ne s'entend telle pas comme une transe en danse ?

Les langues anciennes avaient construit très attentivement ce rapport que nous oublions par les sigles et les nombres qui envahissent notre quotidien. Pour exemple, les mots masculins et féminins forment des sortes de danses qui rééquilibrent le sens des phrases. Les questions n'appellent pas toujours les mêmes réponses, et parfois en appellent de nouvelles. Le *« Que faire ? »* de Lénine a conservé son charme car, en formule courte, il ouvre à tous les possibles.

Faire le guet avec le vivant

La phrase de Mandela *« Ce que tu fais pour moi, si tu le fais sans moi, tu le fais contre moi »* plane au ciel de tout apprentissage. L'être humain doit avancer en densité, dans les vitesses différentes qui favorisent l'éventail de son action. Toute sérénité ouvre à des savoirs combinatoires, des formes combinées d'entendement. Dans une dynamique d'images réfléchies, Edgar Morin reprend un proverbe turc qui énonce : « Les nuits sont enceintes et nul ne connaît le jour qui naîtra » **[10]**.

Pour ce faire, il faut poser des diagnostics dans le calme de nos regards, mais en projection de nos ombres. Et si ce n'est pas possible à ce moment, que le corps nous renseigne mal sur ce qui se passe, passons quelque

moments pour revenir sur l'objet qui nous a émus, pour mieux le comprendre, et peut être mieux le combattre, s'il est destructeur de l'humanité qui nous relie. Il ne s'agit donc plus d'éradiquer le mal dans sa globalité, mais de voir ce mal qui agit mal, le faire entrer dans notre entendement pour l'apprivoiser et en faire un allié dans le danger : la vie est un risque, une exploration de l'inconnu, qui appelle de tous ses sens des réponses guidées.

Nous devons pratiquer cette recherche qui s'accompagne des éléments, des choses, des personnes. Chercher la subtilité du contrepoison ou la richesse de l'ouverture, comprendre comme un lièvre les croisements des odeurs et des signes, aller au guet comme un loup. La philosophie du chamanisme s'appuie pour diagnostic sur la reconnaissance des lignes enchevêtrées qui nous gouvernent et la capacité d'y faire face grâce à des guides, qu'ils soient ancêtres ou esprits du vivant. Si on compare des contes aussi éloignés dans l'espace que les contes initiatiques Peuls et les histoires enchantées des princesses d'Europe centrale, l'analogie se fait sur la capacité de don des héros : celui qui donne, reçoit des fées et des génies, toutes facilités de continuer sa route. De même, il n'y a pas de regret à avoir : la route prise en compagnie du hasard, est celle où l'humain s'accomplit dans la lenteur du passé en marche. La perte de sens et la perte d'âme sont des phénomènes réversibles, de même que tous les arts. Seul le démembrement des énergies et des connaissances, comme l'enseignent à la fois les initiés et, dans une composition récente, les scientifiques, peut, s'il est mal mené, aboutir à une perte d'énergie, une copie, un concept sans force. La littérature regorge de ces copies, de même que les processus analytiques déconnectés du réel noient la recherche scientifique dans un amas de faits sans causes.

De fait si les trois énergies d'attention, d'intention et de confiance (Là ou croît le danger, croît ce qui sauve : à la confiance répond le don) sont nécessaires pour poursuivre la route, leurs expressions sont multiples. J'avais expliqué lors d'un colloque international à Montréal en mai dernier **[11]** combien la réponse immédiate des Français aux attentats de Charlie Hebdo et de l'hypermarché cacher avait été stupéfiante de calme et de justesse créatrice. Le slogan *« Je suis Charlie, je suis juif, je suis policier »*, formule l'identité humaine dans son lien avec les minorités persécutées (Camus aurait dit *« les humiliés »*), dans une fraternité héritière de la Révolution française. Cette réponse inventive foudroie, dans sa sérénité collective, la philosophie individualiste héritée de Descartes et de ses émules modernes : *« je pense, donc je suis »*. Ce n'est plus seulement le *« Je est un autre »* de Rimbaud écrit en 1871, c'est, comme l'analyse Gille Deleuze dans un texte de 1970, le *« je »* qui transperce le temps et surgit, comme l'esprit n'importe où. Dans une démarche analogue, Tobie Nathan édite un mois après les attentats de janvier *Quand les dieux sont en guerre*, où il met en relation le texte biblique de la Genèse, considéré par lui comme un manuel de création thérapeutique, combattant à partir des seules forces de l'esprit. C'est peut-être aussi le sens profond de la phrase de René Char *« Nous n'avons qu'une ressource avec la mort : faire de l'art avant elle »* **[12]**. L'art, qui n'est pas un progrès au sens des Lumières, est cette expression fondamentale qui révèle et apaise les peurs. La poésie récitée a sauvé de la terreur bien des prisonniers.

De fait, la contemporanéité est une matière culturelle faite de multiples héritages, qui se révèlent dans des moments rares. Depuis la déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, la résistance à l'oppression fait partie de cet héritage enseigné, dans une longue chaine de révoltes, qui vont de la résistance aux luttes anticoloniales et pour la justice sociale. Cette résistance inventive, par ce jeu sur la langue et l'identité d'adoption, renvoie également à l'intimité des savoirs de frontières entre l'image, l'oralité et l'écriture, dans une éducation attentive aux subtilités de l'expression. Cette diversité brochée sur un fonds de valeurs communes construit ce que nous avions exploré avec le philosophe Éric Delassus sous le terme d'Éthiques du Goût. Après les attentats, cette éthique a adopté les formes du Jeu (le Grand Jeu aurait dit René Daumal) qui a investi sereinement le terrain social ou le Je était valorisé, démontrant, par une manifestions de masse exceptionnelle, que le Je et le Jeu pouvaient miraculeusement marcher en jumeaux.

En conclusion, mais faut-il conclure une attitude tendue comme un arc de chasse ? Les savoirs sereins qui permettent des résistances subtiles, traduisent à l'infini de l'entendement l'ancien message de Sénèque : *« Il n'est pas d'art plus difficile que de vivre. Dans les autres arts et sciences, on trouve partout des maîtres. Il faut toute une vie pour apprendre à vivre, et, ce qui vous surprendra plus encore, toute une vie pour apprendre à mourir »*. Si chaque être humain est à la navigation sur sa propre rivière, mystérieusement reliée au fleuve collectif de la nature, être à sa place dans le mouvant, réactualise à chaque instant le message de Noé, confiant à la colombe, ou au martin-pêcheur la mission d'entrevoir le but du voyage. L'oiseau, qu'il soit figure du Saint-Esprit ou chouette de Minerve, va, vole et revient : comme l'enseignement chamanique le distille, la mesure du savoir est de pouvoir revenir, et non de s'égarer sur les eaux mêlées du couchant. Être à sa place dans la création se mesure aux océans qui s'ouvrent devant soi.

Notes

[1] Albert Camus, *L'exil d'Hélène*, 1939.

[2] Ce colloque a donné lieu à une publication collective sous la double direction de Sylvie Dallet & Elie Yazbek, *Savoirs de frontières*, Collection Éthiques de la Création (Institut Charles Cros/Harmattan), 2014.

[3] À la fin du XIIe siècle, le verbe enspirer signifie *« animer (l'homme en lui conférant une âme par son souffle, en parlant de Dieu) »* (Sermons St Bernard, 63, 31 DS T.-L.) ; fin du XIVème inspirer *« insuffler, suggérer »* (J. Cuvelier, *Chronique de Bertrand Du Guesclin*, éd. E. Charrière). Du latin, inspirare *« souffler dans, communiquer, insuffler, inspirer »*, l'ancien français espirer empr. du latin spirare avec évolution phonétique normale. La forme enspirer est (peut-être) issue de espirer avec substitution de préfixe (cf. étymologie recherche web).

[4] Il s'agit des ouvrages édités par la collection Éthiques de la Création (Institut Charles Cros/Harmattan) :

Savoirs de frontières (Dallet &Yazbek, 2013), *Éthiques du Goût* (Dallet & Delassus, 2014), *Ressources de la Créativité, une expérience franco-tunisienne* (Dallet, Bendana, Laouani, 2015). L'ouvrage *Handicaps créateurs* (Dallet & Grosyeux, 2014) a été édité en version papier par la Mutualité française / Centre de la Gabrielle et téléchargeable (www.centredelagabrielle.fr).

[5] Sylvie Dallet, « Bibliothèques et transmission des savoirs aujourd'hui : pour une éthique des savoirs créatifs ? In *Paroles de livres* (les acteurs du Livre III), sous la direction de Sylvie Ducas, Éditions de la Librairie ancienne / Nicolas Malais, 2016.
Sylvie Dallet, *« Métamorphoses de lieux et territoires de demain »*, consultable sur le site web de l'Institut Charles Cros (www. institut-charles-cros.eu), 2014.

[6] Expérience consignée dans l'ouvrage *Handicaps créateurs* (Dallet & Grosyeux).

[7] Jacques Rancière, *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, 1987.

[8] Sylvie Dallet & Émile Noël, *Les territoires du sentiment océanique*, Collection Éthiques de la Création Institut Charles Cros/Harmattan, 2012.

[9] Tobie Nathan, *Quand les dieux sont en guerre*, La Découverte, 2015.

[10] Edgar Morin, *Nul ne connaît le jour qui naîtra*, 2010.

[11] Sylvie Dallet, *« Charlie Hebdo et l'âme française »*, in colloque international UQUAM-Montréal, Puissances symbolique et fabulations mythiques dans les imaginaires sociaux, exposé filmé et consultable sur You Tube, trente minutes.

[12] René Char, *« Commune présence »*, in *Le Marteau sans maître*, 1934.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

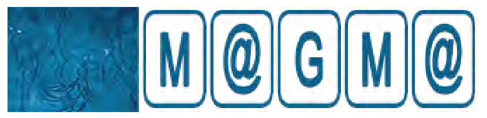
Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France





















De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

SÉRÉNITÉ ET VISION POÉTIQUE

Luc Dellisse

lucdellisse@orange.fr
Professeur de scénario de cinéma à la Sorbonne et à l'École supérieure de réalisation audiovisuelle (Esra), ainsi qu'à l'Université libre de Bruxelles (ULB). Romancier, essayiste, poète, dramaturge et scénariste.



Aquarelle : *Vert et rouge* (Ana Maria Peçanha)

1. La sérénité est l'état de grâce de l'esprit. Elle naît d'un sentiment d'urgence. Elle n'a rien à voir avec la paix de l'âme. Elle possède l'intensité de l'instant.

Ce n'est pas en ne se laissant émouvoir par rien qu'on peut l'atteindre. Mais au contraire, en accueillant toutes les émotions que le monde génère, même les plus brutales. Seule la haine n'entre pas dans son cercle.

Elle n'est pas le calme mais l'esprit connecté.

2. La sérénité prend naissance dans le fleuve qui coule en nous sans discontinuer, sous le nom de mémoire, et transforme les souvenirs en visions.

Les émotions et les images qu'elle fixe constituent un message enfoui dans la masse, comme un paquet de photos oubliées au fond d'un tiroir.

Il faut passer par elle pour atteindre des régions inconnues.

Elle capte, dans leur jaillissement incertain, des images premières, des impressions brutes, des petits geysers émotionnels, que la succession mécanique des jours occultait. Elle les dégage de leur brume. Elle les organise, non dans la durée mais dans l'instant.

3. La durée est une valeur fictive, une séquence sans commencement ni fin, sans ordre affiché. La sérénité rend cet ordre perceptible, ou plutôt concevable, et nous ouvre un champ d'action inespéré en rétablissant l'esprit de suite, l'instant suspendu de la création.

L'écriture est son outil principal.

Son rôle est de rétablir l'unité perdue, c'est-à-dire de l'inventer, de trouver une tonalité générale soutenue et un regard d'ensemble, pour moduler le visible, toujours hachuré, morcelé, discontinu.

4. L'écriture possède une vaste mémoire du monde. L'écriture, pas l'écrivain. L'expérience de l'écriture est plus précise, plus sensible et plus près du cœur que l'image rapide et fissile du court moment mortel que nos yeux, peut-être, ont capté. On ne peut jamais, jamais revoir ce qu'on a vraiment vécu : il faut un effort d'invention pour rattacher à la forme actuelle du monde, au déroulement de son histoire, le minuscule déclic initial.

L'écriture consiste à reconstruire le réel pour atteindre à un état de vérité de soi-même qui dépasse et comble ce qui était, d'entrée de jeu, une illusion. Elle ramasse au hasard de l'imaginaire (et plus rarement, de la mémoire sensible), des fragments de toutes formes, pièces d'un puzzle aléatoire, pour reconstituer, dans sa permanence, dans sa sérénité, un reflet de ciel bleu (ce que Mallarmé appelle l'azur).

Cette mémoire imaginaire correspond mieux à l'exploration méthodique du passé que les souvenirs fixes, rivés dans le réel et dans ses trous noirs.

5. Pour un écrivain, son enfance, sa jeunesse, sa vie n'existent pas sous une forme véridique : il les a trop souvent réécrites pour que le souvenir qu'il en reste soit autre chose qu'un rêve. Le passé est devenu un palimpseste, un texte continu qui recouvre les bribes d'un manuscrit initial presqu'entièrement effacé. La mémoire, quand elle veut y retrouver un détail, a désormais affaire, non aux souvenirs directs, mais aux souvenirs de souvenirs.

Si on cherche à comprendre ce qui s'est réellement produit, à un moment donné et lointain de son existence, aussitôt les détails les plus précis et les plus réels sautent à l'esprit. Mais ils n'ont pas grand-chose à voir avec une captation objective : l'écrivain relie simplement, en remontant le cours du texte et du temps, l'expérience intime, le reportage subjectif, aux bribes d'une vie qui n'a pas vraiment été vécue. Ou si elle a été vécue, ce n'était pas par lui, mais par son double.

6. La sérénité est la vitre où s'inscrivent, puis s'effacent, les résultats toujours mouvants d'une vision incertaine, provisoire, perdue. Mais le temps d'un coup au cœur, elle arrache le monde à sa perte et à son néant.

Aucun résultat de cette quête imaginaire n'est confirmé par le réel : c'est le réel, au contraire, qui a besoin de la vision pour trouver une forme, une incarnation, et devenir un objet du temps humain.

Ce que je sais des autres et du monde, et de moi, ne prend son sens que si cela m'aide à imaginer un monde et des êtres plus conformes aux besoins - mais il reste encore à tout déconstruire et à remonter autrement, et à effacer au passage les bribes de réalité directe qui truffent de truismes l'écriture quand elle prend le monde pour modèle.

Le vécu ne mène nulle part.

7. Mes écrits font la part belle aux écrans, aux voyages rapides, à la plongée sous-marine, à la crudité du sexe et du sang, à la réalité virtuelle, à l'ascèse, à la guerre secrète, à l'enfance, à l'espace, à la vision. Tous ces objets de fascination appartiennent au présent - à l'ombre portée de l'avenir sur le présent le plus factuel.

Mais en même temps, ce présent de l'écriture m'éloigne de la réalité : je ne comprends plus les figures du monde que passées dans le shaker d'une vision centrale et j'ai absolument besoin des pouvoirs de l'écriture pour que rien ne soit un copier-coller de l'expérience, pour que tout ait la saveur d'un premier matin.

Comme le café est jouvence noire, plaisir du réveil matinal, sentiment d'avenir perpétuel, la sérénité est la jouissance construite et instable d'un nouveau monde, d'un nouveau regard, arraché à la répétition.

8. Toute ma vie, j'ai éprouvé un vif sentiment de mouvance, de sable mouvant, voyant tout fragile, tout difficile, tout en poudre. Rien d'assuré, jamais.

Il n'y avait pas de place visible pour moi dans la société.

J'ai fini par accepter, avec le plus d'humilité possible (car l'orgueil est un mauvais maître), que le désir de poésie qui m'habite me déclassait. Il ne s'agissait pas d'une perte de prestige d'ordre social, assez compréhensible (quel banquier prêterait de l'argent à un poète ; quel père lui donnerait la main de sa fille ; quel politique le reconnaîtrait comme utile à la société ?) mais d'un déclassement à l'intérieur de mon époque : écrivant et vivant, tant bien que mal, en poésie, je passe aux yeux de ceux qui pourraient être (le cas échéant) mes pairs, tantôt pour un illusionniste, tantôt pour un raté. En tout cas pour un pur visiteur, un exilé dans son siècle. Cela continue à m'étonner.

Il me semble que j'ai toujours été en phase avec mon époque, que je l'ai toujours préférée à toutes les autres. Elle me fournit un répertoire d'images magnétiques à nul autre pareil. Rien n'y fait : j'ai reçu, des mains de mon enfance, en même temps que la poésie, un décalage horaire invincible, dont je distingue le reflet et le dédain dans les yeux des passagers de mon espace-temps.

9. Comment se fait-il que moi, qui étais si profondément perdu, j'aie été sauvé, contre toute attente ? Je n'étais pas fait pour ce monde. J'y suis entré par la mauvaise porte. J'ai marché dans un interminable dédale de couloirs obscurs, avec ma faible lumière serrée dans mon poing. Partout des murs, partout le noir. Parfois je voyais des brèches s'entrouvrir, le jour du dehors filtrer, mais quand j'avançais dans cette direction, un brusque détour me faisait perdre de vue ce midi magnétique, et à nouveau, j'errais.

Un déclic s'est produit, a dû se produire, pour que le miracle ait lieu. Cet élément, cette surprise, c'était la rencontre d'une femme qui avait un cœur d'enfant. Elle venait d'ailleurs, elle avait connu un autre monde, vécu d'autres aventures que moi, connu d'autres peurs. Elle était libre, mais elle était fragile, écorchée. J'ai parlé avec elle, dans un square, moi debout, elle assise, mains dans les poches tous les deux. Nous étions au début de notre vie elle et moi. Elle me racontait son parcours, ses rêves, sa pensée. Tout à coup, j'ai eu l'intuition claire d'un calque de nos vies : de deux documents superposés, avec leurs trajets compliqués qui s'additionnaient, et qui formaient tout à coup, en transparence, la carte du ciel.

Tout ceci, bien sûr, le temps d'une secousse, puis le compteur s'est remis à zéro.

10. Il a fallu des conditions extérieures à mes propres forces pour que je découvre la sérénité et que je l'explore : les étoiles. Il y a une expérience spécifique des étoiles. Je l'ignorais. Je croyais que le ciel étoilé était une catégorie de la nature. C'était une catégorie de l'esprit.

Bien entendu la voûte céleste est ou n'est pas un motif de ravissement. Je comprends très bien pour ma part l'effroi qu'en éprouvait Pascal. Au sens strict, l'infini c'est le néant. La contemplation des étoiles est une posture métaphysique particulière, impliquant le sentiment de l'au-delà, mettant en scène notre mort et non notre transcendance, très distincte de l'observation et de la jouissance des forêts, ou des plaines, ou de montagnes, ou de la mer. Elle est d'un autre ordre de visible. Le ciel n'est pas un paysage. Regarder le ciel est tout autre chose que de scruter l'horizon.

Un soir, peut-être, au large des villes, on découvre le ciel. Les trous de lumière dans la voûte apparaissent soudains avec un scintillement sans égal. On peut vérifier alors en détail l'existence physique de la sérénité.

Si j'imagine serein le ciel, c'est parce qu'il est le produit d'un travail sur le désordre et sur l'oubli, qui a pour finalité d'atteindre au ravissement, à la splendeur. C'est le paradigme, le modèle - et non les conditions de départ, inexistantes - de la vision poétique.

11. (- Vous êtes aussi auteur, je crois ? - Oui, enfin, je suis écrivain. - Vous écrivez quel genre d'histoires ? - Surtout de la poésie. - Ah, je vois…).

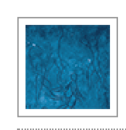
Un écrivain d'imagination, s'il n'a pas réussi statistiquement, fait facilement figure de paria. Il est partout, mais il n'est nulle part. Il est intense, mais il est transparent. Il est inquiétant mais inoffensif. Son rapport à l'Histoire est sans existence historique.

12. L'Histoire est barbare par essence. Nous avons pu l'oublier, dans nos pays d'Occident. Nous avons vécu dans une réserve d'espèces protégées, et ses hautes barrières ne servaient pas à nous préserver de l'extérieur, mais à nous empêcher de le voir. Elles sont tombées, et nous voyons que la guerre règne, qu'elle n'est pas un moment du désordre du monde, mais son cours ordinaire, son seul équilibre. Il suffit de regarder les écrans dont on nous entoure comme d'une ceinture d'explosifs pour être éclairés. Impossible, les yeux ouverts, de croire que le monde progresse.

L'Histoire, ce n'est pas l'activité des hommes, encore moins leur progrès. C'est leur effort intermittent et souvent contradictoire pour sortir du piège où ils sont tombés. Cet effort se vit comme une finalité. On en trouve des traces et des promesses. On n'a pas de preuves qu'il ait jamais été une entreprise, ni même un idéal.

13. Il faut sans doute considérer la brutalité ordinaire de l'existence sociale comme la vérité des rapports humains. Les avatars du terrorisme, son imminence quotidienne et ses surgissements aléatoires forment la signature parfaitement lisible d'un pacte avec la mort. Il faut à nouveau envisager comme possible d'être tué, et les siens, et les proches, par des fous furieux, qui se revendiquent d'un dieu de religion monothéiste, mais semblent plutôt des adorateurs de Baal-Moloch. Il faut aussi se poser, désormais, chose qui semblait réservée aux périodes sombres et à nos jeunes aïeux, la question de tuer et de savoir comment tuer.

La sérénité, quand on a le poids d'une arme dans sa poche, a une couleur spéciale.



DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

14. Je ne suis pas effrayé par la noirceur du monde. J'ai vécu plus dangereusement que la plupart des gens qui m'entourent. Plus dangereusement, et aussi plus secrètement. Je me suis toujours préparé au danger. Je me suis toujours attendu au départ. J'ai eu dans presque tous mes logements de fortune un tiroir réservé aux objets de secours : carte de crédit cachée, second téléphone, jumelles, couteau de chasse, trousse de secours, gourde, argent suisse, quelques pièces d'or. Je rouvrais le tiroir de temps à autre pour rajouter de l'aspirine, un masque, une adresse, un flacon de DHEA. Je contemplais le petit habitacle : une sorte d'autel votif au dieu de l'aventure.

15. Ma plus grande surprise a été d'entrer parfois dans la vision des autres, dans le flux sans fin de la mémoire collective. Un jour, je me suis retrouvé à Venise, en pleine extase paramnésique : je venais d'y arriver, et pourtant le Lido, le Rialto, Saint-Marc, la moindre piazza, m'étaient familiers depuis la nuit des temps. J'en retrouvais l'ensemble et les détails.

Plus tard, j'ai connu l'Afrique et la Chine, et ma joie était d'être à la fois l'étranger et l'ami, et d'éprouver le sentiment diffus que l'espèce humaine n'était pas assez vaste pour nous contenir tous.

Plus tard, j'ai connu la jouvence de l'Antiquité et l'éternité rapide de l'amour sur la terre circulaire de Sicile, et elles étaient tout ce que je pouvais espérer de plus fort.

Plus tard encore, la maladie, la souffrance, quand elles sont venues, avaient une voix et un visage apprivoisés. Je reconnaissais toutes les étapes du grand jeu.

Tirant de moi un fil invisible et solide, qui en se déplaçant, prenait la forme de jambages, de lettres, de mots, de séquences, de thèmes, et devenait comme la signature de mon sang.
Découvrant, je relisais ; regardant, j'écrivais. Tout était phrase, texte, morsure.

16. La sérénité est la réponse induite que la poésie fait à la prose. Sa force est dans le décalage avec la conception idéologique de la littérature, selon laquelle on écrirait pour rendre compte de son époque. La poésie ne rend compte de rien à personne. Elle est faite pour être entendue et surtout vue, par une suite de facettes simultanées. Elle comporte la certitude que le grand jeu, l'objet total, ce n'est pas le sens, mais le bonheur.

17. J'ai eu une vie avant ma vie, la solitude. J'en aurai une autre, un jour, quand je perdrai l'appartenance au monde, par baisse d'énergie, horreur des répétitions, vibrations concentriques de la mort qui vient. Je suis au centre d'une durée éphémère comme le plaisir.

Je ne jouis pas de cette perte future. Mais j'y puise mes forces actuelles. L'éternité provisoire du présent crée en moi un énorme appel d'air. J'y trouve la liberté et l'urgence à la fois.

La sérénité dessine devant moi des cercles de feu clair, des points de fusion qui font alterner le voir et le non-voir, comme les vides et les pleins d'une écriture en cours, sur un sujet inconnu.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







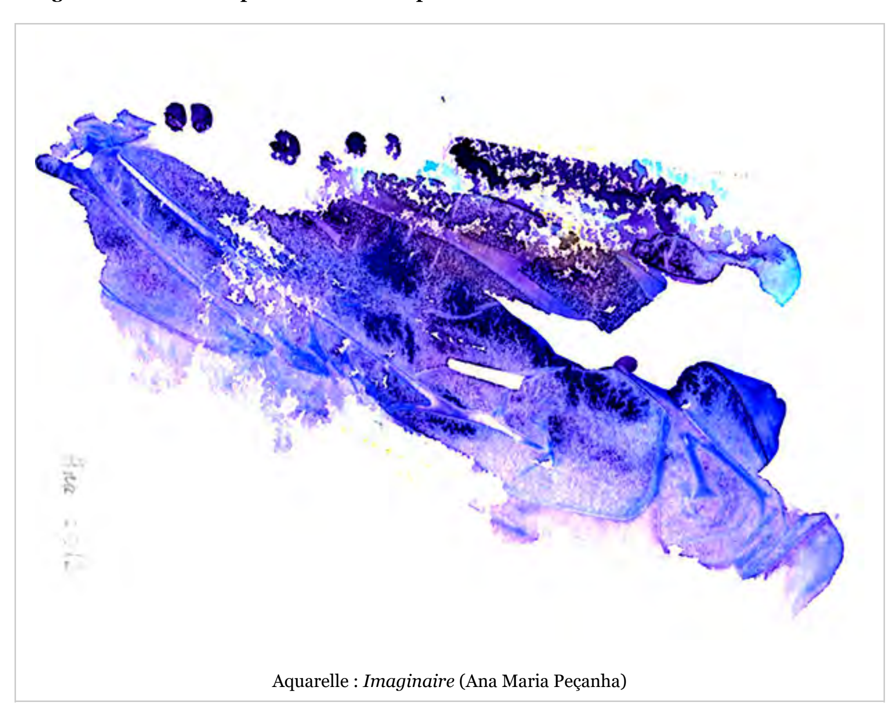
De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

DE L'IMPÉRATIF DE LA SÉRÉNITÉ POUR UN LEADERSHIP EN EAUX TROUBLES

Jawad Mejjad

jawad.mejjad@orange.fr

Docteur en sociologie, chercheur au CEAQ-La Sorbonne, chef d'entreprise (dans le secteur de l'électronique). Enseigne au CNAM (Conservatoire National des Arts et Métiers) pour le Master Marketing-Vente, et à l'ISTEC (École de commerce) pour le Master Finances. Ses réflexions et recherches portent principalement sur les valeurs et les structures d'organisation de l'entreprise à l'aune de la postmodernité.



Aquarelle : *Imaginaire* (Ana Maria Peçanha)

S’il est une valeur indiscutable actuellement, ce pourrait bien être la sérénité. Il est improbable pour ne pas dire impossible de trouver quelqu’un de nos jours, ne la valorisant pas, ou ne la recherchant pas. Qui ne souhaite pas maitriser la situation, avoir des relations pacifiées avec les autres, se sentir calme et serein ? Qui préférerait les situations tendues, les relations conflictuelles, se sentir angoissé ? Le problème commence à se poser quand nous considérons la sérénité comme la norme, obligatoire. Et c’est justement ce caractère impératif, indiscutable qui devrait nous alerter. En effet, tout ce qui relève de la doxa se trouve être au fondement de nos manières de vivre ensemble, et nous renvoie à nos mythes fondateurs et à notre inconscient collectif. Et c’est précisément en questionnant ce qui ne se discute pas, en nous étonnant devant ce qui paraît évident, que nous pourrons peut-être trouver un angle pour mieux observer et dénicher des éléments explicatifs et ou significatifs, à même de contribuer à une meilleure compréhension de notre société : la société est avant tout, constituée par l’idée qu’elle se fait d’elle-même (Durkheim). La sérénité fait partie, subrepticement et sans qu’on la questionne, de ces valeurs porte-drapeaux de la société telle qu’elle voudrait être. Mais dès lors, que signifie cet impératif de sérénité dans la société moderne, et plus particulièrement dans cette période de mutation sociale, si troublée ? Ne serait-ce pas plutôt l’image de calme extérieur que doit arborer le noyé pour qu’il ne coule pas, ou de l’agitation interdite à celui qui est en train de s’enfoncer dans les sables mouvants ? Ou encore l’obligation d’affichage d’un ordre qui nous fuit dans notre vécu et nos représentations ?

Pour comprendre cet impératif social, il nous paraît judicieux de l’observer dans l’organisation typique de la modernité, c’est-à-dire l’entreprise. L’entreprise est devenue le lieu du stress et du mal vivre, avec force burn-out et maladies psychiques allant jusqu’au suicide. Dès lors, ce que l’on a tendance à demander presque exclusivement à un manager aujourd’hui, c’est d’éviter les conflits dans son équipe et avec les autres équipes. Autrement dit, le leader sera celui qui saura pacifier les relations, donner confiance aux autres en leur permettant de naviguer sereinement dans un monde trouble. Plus précisément, la compréhension de la sérénité comme valeur discriminante dans le monde de l’entreprise nous permettra d’affiner notre approche, en nous posant la question notamment de la sérénité comme composante du leadership moderne, et comme axe de communication. A vouloir à tout prix éviter les troubles et bannir les conflits, n’est-on pas arrivé finalement à une société sclérosée par le politiquement correct ? Et pour reprendre Nietzsche, ne sont-ce pas les dissonances qui enrichissent une harmonie ?

Pour répondre à notre question, nous allons d’abord nous intéresser aux origines de notre modernité et aux valeurs qui l’on fondée, à savoir la maîtrise de soi et de la nature, avant de nous poser la question de la relation entre sérénité et leadership dans l’entreprise, en nous demandant s’il n’y aurait pas des facettes positives au conflit.

La modernité et le rejet du conflit

Nous avons une aversion pour la violence. Du moins le monde occidental. Il n’est qu’à constater, pour s’en convaincre, notre désarroi devant les attentats, notre rejet des guerres, ou même les commentaires outrés devant les chiffres de la délinquance. Toute violence nous heurte. Elle remet en cause notre modèle civilisationnel : seuls les barbares sont violents. L’homme moderne est un homme de dialogue, de consensus, de maîtrise. La violence est une perte de contrôle, or la modernité s’est fondée sur le crédo cartésien : *« maître de moi et de la nature »*. Mais d’où vient cette aversion pour le conflit, et cet impératif de maîtrise ?

Toutes les civilisations, et loin s’en faut, n’ont pas toujours condamné la violence. La guerre a été pendant longtemps l’activité noble, qui structure la hiérarchie sociale dans le groupe ou la cité, et entre les cités. Dans nombre de civilisations (grecque, romaine, perse, égyptienne, …), de tribus, de récits mythologiques (L’Iliade et l’Odyssée, le Mahabharata, …), l’exaltation du guerrier est la norme. L’histoire de chaque pays est une valorisation exacerbée des victoires militaires, et Dieu lui-même ne rechigne pas à la violence pour châtier les infidèles. Le tour de force de la modernité est d’avoir sublimé la violence, comme le montrent les travaux de Norbert Elias notamment. La violence va devenir le monopole exclusif de l’État. Rappelons-nous que la genèse de l’État moderne est consécutive au développement d’une nouvelle société, fondée non sur le groupe mais sur l’individu, cet individu autonome (c’est-à-dire, étymologiquement, qu’il est sa propre loi) qui doit cohabiter avec des semblables, égaux et néanmoins concurrents. Dans ce monde où forcément l’homme est un loup pour l’homme (Hobbes) et où le plus fort risque d’asservir le plus faible, l’État a la responsabilité de la régulation des forces en présence et prévenir l’utilisation de la coercition et de la violence. *« La mise en place d’un monopole militaire et policier donne en général lieu à la création d’espaces pacifiés, de champs sociaux à l’intérieur desquels l’emploi de la violence ne saurait être que l’exception »* (N. Elias, 1975, p.188).

La guerre a toujours été le moyen le plus utilisé pour augmenter sa puissance et sa richesse. Traditionnellement, les trois moyens pour s’enrichir ont été soit l’exploitation de la nature (agriculture, pêche, chasse), soit l’extraction du sous-sol (mines), soit prendre la richesse des autres (les razzias, les pillages, la guerre). Et souvent, c’est ce dernier moyen qui a permis les plus grandes expansions et les plus puissants empires, que ce soit en Chine (unification des trois royaumes), en Grèce, en Perse, ou plus proche de nous la campagne napoléonienne ou les guerres coloniales. Ce mouvement de captation de la violence par l’État est bien analysé par N. Elias pour l’Occident et plus particulièrement en France, en forgeant le concept de curialisation : la constitution des cours royales, lieu de transformation des guerriers en courtisans. *« En Europe, la curialisation des guerriers débute graduellement à partir des XIè et XIIè siècles et s’achève au XVIIè et au XVIIIè siècle. Au départ, nous voyons un territoire parsemé de châteaux forts et d’exploitations agricoles […] Peu à peu on voit émerger, dans chaque région, du grand nombre de châteaux et de maisons domaniales, quelques-uns dont les maîtres jouissent d’une position de suprématie, parce qu’ils ont réussi, au cours de nombreux combats, à agrandir leurs domaines et leur puissance militaire »* (N, Elias, 1975, p.221).

Cette curialisation a accompagné la transformation fondamentale de la société occidentale à la Renaissance, pour basculer vers la modernité et toutes ses valeurs fondées sur l’individu, la raison et le progrès. Or le point fondateur de toutes ces valeurs est le rejet du conflit, dont l’origine fondatrice est le traumatisme laissé par les

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com



guerres de religion (1562-1598). Bien sûr, et comme nous l'avons mentionné, les guerres ont toujours été le quotidien des populations au Moyen Agen et notamment la guerre de cent ans (de 1337 à 1453) entre la France et l'Angleterre, qui par sa durée, avait banalisé l'état conflictuel. Ce qui a changé avec les guerres de religions entre catholiques et protestants, c'est son caractère de guerre civile qui fait tuer le voisin par le voisin et l'ami par l'ami. Beaucoup des comportements occidentaux actuels trouvent leur explication dans ce refoulé, et plus particulièrement en France : la méfiance du communautarisme, le confinement du religieux au privé, l'idéalisation de la laïcité, l'aversion au conflit. Rappelons-nous que Montaigne, contemporain de ces guerres de religion, ouvre les Essais par un premier chapitre consacré à la question de comment sauver sa vie, *« comment adoucir les cœurs de ceux que l'on a irrité, lorsque, ayant la vengeance en main, ils nous tiennent à leur merci »* (Montaigne, 2009, p.13). Question sur laquelle il reviendra vers la fin de son œuvre, au livre III chap8, pour lui donner un autre éclairage : au début sa réponse est soit d'essayer de provoquer chez l'assaillant la pitié (réponse religieuse), soit réagir par la bravoure (réponse militaire), à la fin des Essais, il va proposer plutôt de susciter la bienveillance en présentant un visage et une attitude affables (réponse de communication). Nous avons là, en condensé, toute l'évolution de la modernité face au conflit : gérer le différend par la négociation.

La sérénité, modèle d'un monde sans conflit

La modernité s'est ainsi développée dans l'idéal d'éradication des conflits, en misant sur la raison d'un individu soucieux de son bien-être et de son intérêt. Le maître mot est la maitrise : maîtrise de soi et du monde. Il s'agit dès lors, la science aidant, de vivre dans un monde contrôlé, prévisible. Car maîtriser, c'est prévoir. Et pour cela, la modernité a privilégié une vision scientiste du monde : réduire la réalité à des équations permettant de la modéliser et de prévoir le futur. C'est cette vision qui a permis tous les succès technologiques de l'Occident pendant trois siècles, qui lui a permis de dominer le monde et d'asservir la terre. Qui lui a donné confiance, pour ne pas dire arrogance, et qui lui a fait croire que la maitrise de tous les aléas était à sa portée. Ce modèle était censé éradiquer les conflits, éliminer les inquiétudes, installer la sérénité. N'oublions pas que la promesse de la modernité était de rapatrier le Paradis sur terre, et de permettre à chacun d'être heureux. La béatitude chrétienne s'est métamorphosée en bonheur, bien souvent confondu avec bien-être. Afficher sa joie de vivre devient un dogme, et rien n'est plus vulgaire que de montrer sa tristesse ou sa douleur, *« les sociétés démocratiques se caractérisent par une allergie croissante à la souffrance »* (P. Bruckner, 2000, p.50). L'idéal de la modernité étant la perfection, tout défaut, tout raté, tout dysfonctionnement est vécu comme un affront, une remis en cause, une lèse-majesté. Être heureux est un impératif, et *« il devient suspect de na pas devenir rayonnant »* (P. Bruckner, 2000, p.64). Et être heureux dans notre acceptation, qui est loin de celle d'Aristote qui la caractérise par étant le bien ultime auquel nous aspirons et qui ne peut s'apprécier qu'à l'apogée de la vie, être heureux donc pour nous consiste à réaliser quotidiennement nos désirs, être dans la sérénité tous les jours. Ce que n'aurait compris ni Aristote ni Saint-Augustin, tant ils avaient une conception dynamique du bonheur : un processus et non un état. Le bonheur qui nous est imposé est d'être dans la sérénité permanente. Autrement dit, maitriser tous les risques de dysfonctionnements, de conflits entre les événements et les personnes, établir un consensus et trouver l'harmonie.

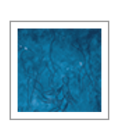
D'où le développement du politiquement correct et le psittacisme généralisé, c'est-à-dire l'effet perroquet où chacun répète ce que dit l'autre. Ne surtout pas entrer en conflit, éviter les sujets qui fâchent, rechercher le consentement. Chacun se doit de respecter l'opinion d'autrui, exprimer ses convictions de manière à ne pas heurter l'autre, choisir un langage édulcoré apte à ne pas choquer. Le politiquement correct est mal nommer les choses exprès. Or comme l'a dit Camus, mal nommer les choses, c'est ajouter au chaos du monde. Et de fait, le politiquement correct est une injonction contradictoire : voir les choses et ne pas les nommer. Approuver sans accepter. C'est ce qui génère la schizophrénie de notre société.

La société actuelle se caractérise par des individus isolés, qui à force de rechercher la sérénité et éviter le conflit, affichent un bonheur de façade mais refoulent leurs angoisses et leur tristesse. Et c'est ce refoulement qui est le concept à la base de psychanalyse. Il n'est d'ailleurs pas anodin que la psychanalyse ait émergé dans le sillon de la modernité et soit l'apanage de l'Occident. Comme le note François Roustang, psychanalyste lacanien à ses débuts, c'est notre folle passion de contrôle et de maîtrise qui nous a inculqué un monde paranoïaque, et nous exigeons que *« la vie ne nous déconcerte jamais : tel serait l'aboutissement de la cure »* (F. Roustang, 1996, p.10). La psychanalyse ne fait que prolonger à la psyché l'idéal de la modernité : abolir tout dysfonctionnement, tout conflit. Ainsi l'homme moderne a été façonné dans le culte de la perfection, de la maitrise des événements, des autres et de lui-même. La sérénité est à ce prix. Or ce bonheur de la morne plaine est-il vraiment souhaitable ? Ne porte-t-il pas en lui-même les germes de sa contradiction ? C'est ce que nous allons étudier maintenant.

Les bienfaits des situations troubles ou l'éloge du conflit

Il est courant de définir la philosophie comme l'art des questions plutôt que des réponses, et qu'il y a donc plus de vertu à chercher qu'à trouver. Ceci pour dire que c'est dans l'adversité des situations que l'esprit est créatif, dans les difficultés que l'intelligence est sollicitée, devant le danger que l'instinct soit mobilisé. Bref c'est le trouble de la situation qui incite à l'action, et non pas le calme et la sérénité. Il est indéniable, et nous l'avons largement montré plus haut, que notre représentation du conflit est négative, mais peut-on concevoir une représentation positive du conflit ?

Nous ne voyons dans le conflit qu'un risque d'éclatement, or une stabilité n'est obtenue que quand des forces contraires s'équilibrent : le conflit est en principe un facteur d'unité. G. Simmel y voit une forme de socialisation, dans la mesure où l'interaction entre individus est socialisation, et le conflit est une forme d'interaction. Il n'y a pas d'unité sans résolution préalable de conflits : *« la contradiction et le conflit non seulement précédent cette unité, mais ils sont à l'œuvre à chaque instant de la vie »* (G. Simmel, 1999, p.266). Et de préciser qu'un *« groupe qui serait tout simplement centripète et harmonieux, une pure et*



DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

simple réunion, non seulement n'a pas d'existence empirique, mais encore ne présenterait pas de véritable processus de vie. ». Autrement dit, il n'y a pas de vie ans conflit, et ce sont les contradictions qui constituent le groupe. De plus, le conflit est nécessaire aussi pour l'individu, *« ne serait-ce que parce que c'est bien des cas le seul moyen qui nous permette de vivre avec des personnalités véritablement insupportables. Si nous n'avions pas le pouvoir et le droit au moins de nous opposer à la tyrannie et au caprice, aux suites d'humeur et au manque de tact, nous ne supporterions pas du tout no relations avec des personnes dont le caractère nous fait souffrir de la sorte ; mais nous serions poussés à de actes désespérés. »* ((G. Simmel, 1999, p.269). Nous opposer nous permet d'exister, et nous donne le sentiment de ne pas être écrasés. Le conflit relie, alors que ce sont ses causes - la haine, l'envie - qui dissocient ; le conflit en ce sens est déjà la résolution d'une tension, il fait le lien. C'est dans le conflit, la confrontation que se construit une solution, une vérité partagée. Montaigne avait fait l'éloge de la disputation dans le chapitre *« De l'art de conférer »* (Montaigne, 2009, p.1116) : *« Quand on me contredit, on éveille mon attention, mais non ma colère : je m'avance vers celui qui me contredit ; qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune de l'un et de l'autre »*. La modernité a créé des êtres centrés sur eux-mêmes, à l'égo exacerbé, voulant à tout prix avoir raison, avoir le dernier mot, oubliant en cela la différence entre amour propre et amour de soi (Rousseau). C'est ce préalable de la modernité, rehiérarchisant la société par le concept de compétition qui a dénaturé le conflit et l'a vidé de ses vertus. C'est en revenant, et ce qu'est en train de réaliser la postmodernité naissante, à une société où c'est la relation qui est première et non l'individu que la confrontation, le désaccord, la divergence seront sources de renforcement des liens sociaux.

C'est dans l'adversité que se développent les capacités humaines, c'est parce que les choses ne vont pas comme nous voulons, que nous faisons l'effort de rechercher les solutions. Et de plus, les choses ne vont jamais tout à fait comme on veut. L'insatisfaction est inhérente à l'être humain, et de plus une insatisfaction inquiète pour reprendre Hobbes *« C'est pourquoi je place au premier rang, à titre de penchant universel de tout de tout le genre humain, un désir inquiet d'acquérir puissance après puissance, désir qui ne cesse seulement qu'à la mort »* (Hobbes, 2000, p.188). Ainsi pour Hobbes, la vie est une course de désir en désir jusqu'à la mort. Il est illusoire de penser trouver un état de repos durable. A peine a-t-on réglé un problème qu'un autre prendra sa place, à peine a-t-on assouvi un désir qu'une autre envie se manifestera. La tranquillité est un idéal jamais atteint, ou alors pendant un court laps de temps. C'est plus d'*intranquillité* qu'il s'agit, pour reprendre le crédo de Pessoa: *« Il est des bateaux qui aborderont à bien des ports, mais aucun n'abordera à celui où la vie cesse de faire souffrir »* (F. Pessoa, 1988, p.23). Et pour reprendre la métaphore de Balzac dans son roman *« La peau de chagrin »*, c'est de ses désirs que l'on meurt : le héros voit la peau, métaphore de la vie, rétrécir au fur et à mesure que ses désirs sont satisfaits. C'est quand nous n'avons plus d'envie, plus de désirs que la mort est là. *« Tout dans le monde se laisse supporter, sauf une série de beaux jours »* (Goethe, cité par F. Jullien, 2005). Combien de salariés meurent dès leur retraite prise, installés dans une inactivité ennuyeuse, une tranquillité morbide, loin des difficultés de l'activité, c'est-à-dire de la vie.

Le leader comme gestionnaire des conflits

Justement qu'en est-il dans l'entreprise ? Rappelons que l'entreprise est l'organisation paradigmatique de la modernité, comme l'Église l'a été pour le Moyen Age, et l'armée pour les Grecs et les Romains. Ce qui s'y passe traduit de manière concentrée le fonctionnement de la société dans sa globalité. D'organisation permettant au salarié de se réaliser, l'entreprise est perçue actuellement comme un lieu de souffrance, et tous les cabinets de formation proposent des stages qui ne désemplissent pas sur la gestion des conflits. On y apprend à mieux gérer ses émotions, à mieux communiquer, à mieux gérer son stress. Le rôle du cadre a ainsi évolué d'un accompagnement pour faire monter en compétence son équipe, vers un rôle de communication avec pour principal objectif d'éviter les conflits (J. Mejjad, 2013). Et c'est là que se situe la différence majeure entre un cadre, c'est-à-dire un manager, et un leader. Un manager est désigné par sa hiérarchie, c'est un statut, un chef imposé à une équipe. Alors qu'un leader sera reconnu comme tel par les membres de son équipe, et son pouvoir lui vient des relations qu'il noue avec les autres membres du groupe. Quand le manager veillera à mettre de l'ordre, le leader s'attachera à donner du sens. Le leader est celui qui va permettre à chacun de réaliser ses envies, d'atteindre ses objectifs : il est au service des aspirations de chacun. Alors que pour le manager, ce sont les personnes qui sont au service de l'objectif de l'entreprise. Rappelons-nous le dialogue entre Léonidas et Xerxès, dans le film *« 300 »* : Xerxès s'adresse à Léonidas pour le convaincre de se rendre avec l'argument qu'il a 100.000 soldats et chacun est prêt à mourir pour lui, ce à quoi répond Léonidas, que lui est prêt à mourir pour chacun de ses soldats. C'est quand il synthétise les aspirations du groupe et qu'il protège le groupe que le manager est reconnu comme leader. Et synthétiser les aspirations ce n'est pas supprimer les conflits, c'est au contraire s'y adosser.

A l'instar de ce qui se passe dans la société, l'entreprise a entrepris d'éradiquer les conflits, et rêve d'une organisation zen, sereine. La communication notamment dans les entreprises de la nouvelle technologie (Apple, Google, ...) nous montre des organisations cool, tant dans l'habillement que l'aménagement des bureaux et des espaces communs remplis de baby-foot, de hamacs et de sofas. Le relations sont censées être sereines, amicales. C'est l'image que veulent véhiculer les start-up. Et il n'est pire scénario pour une entreprise que de se retrouver dans des situations de conflit (souvenons-nous d'Air France et de l'épisode de la chemise arrachée, ou encore de la période noire des suicides chez Orange ou chez Renault). Or comme nous l'avons vu plus haut, c'est une vue de l'esprit, aveuglé par son idéologie, que de vouloir vivre dans la sérénité, sans conflit. Le conflit est inhérent à la vie, à l'extérieur comme à l'intérieur de l'entreprise.

Le leader ne sera pas celui qui va gérer les conflits en les empêchant d'être, mais au contraire qui va les laisser s'exprimer et les canaliser pour le bien du groupe. L'objectif du manger en empêchant les conflits, est louable : éviter l'éclatement de la violence. Mais ce faisant l'entreprise ne fait que générer une violence bien plus pernicieuse, une violence symbolique beaucoup plus dévastatrice. Quand la finalité est d'avoir un groupe où la violence n'est jamais apparente (un interdit majeur par exemple dans l'entreprise est de se mettre en

colère), et quand l’impératif est *« battez-vous, mais avec le sourire »*, la violence est refoulée et le ressentiment est latent, avec tous les ravages que nous constatons. Avec comme conséquence la généralisation du stress : *« terme technique, du moins au départ (la métallurgie), mais dont s’est emparé avec autorité et réactivement la pensée commune »* (F. Jullien, 2005, p.140).

Conclusion

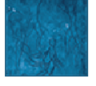
La recherche impérative de la sérénité comme état permanent est le pendant de notre refus idéologique du conflit : *« héritiers d’une époque qui a longtemps cru à la possibilité d’en finir un jour avec le conflit, nous sommes aujourd’hui, pour cette même raison, effrayés face à tout ce qui menace nos vies et nos sociétés »* (M. Benasayag et A. del Rey, 2012, p.7). L’ontologie de l’égalité et du bien, fondée sur la raison, n’est plus opératoire. Il nous faut prendre acte de l’anthropologie conflictuelle de l’homme, qui est irréductible. Au lieu de la nier et de générer une violence symbolique plus destructrice que celle que nous voulons éviter, et de nous installer dans une sérénité de façade, intégrons plutôt cette dimension dans nos relations et nos comportements. La question à se poser est comment organiser la conflictualité, irréductible, des hommes entre eux, étant donné que chacun veut augmenter sa puissance, qui trouve sur son chemin la puissance de l’autre. Chacun veut conserver son existence, protéger ses biens, assurer la tranquillité des siens, et assouvir ses désirs. Or les désirs sont toujours les désirs de l’autre (cf. René Girard), et la conflictualité est première. De plus le monde ne nous est pas donné, il nous est contingent et nous devons faire avec. Le rêve de la modernité de soumettre la nature a fait long feu, et les situations que nous rencontrons sont problématiques. La question au bout du compte n’est pas d’être serein, mais d’organiser la conflictualité entre les hommes et avec le monde, pour aller vers une sérénité inatteignable.

Bibliographie

M. Benasayag et A. de Rey, *Éloge du conflit*, La Découverte, 2012.
P. Bruckner, *L’euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Grasset, 2000.
N. Elias, *La dynamique de l’Occident*, Calmann-Lévy, 1975.
T. Hobbes, *Léviathan*, Le livre de Poche, 2000.
F. Jullien, *Nourrir sa vie. A l’écart du bonheur,* Le Seuil, 2005.
J. Mejjad, *Le mythe du pouvoir de la communication dans la modernité*, M@gm@, Vol.11 n.2 2013.
M. Montaigne, *Les Essais*, Quarto Gallimard, 2009.
F. Pessoa, *Le livre de l’intranquillité*, Christian Bourgeois Éditeur, 1988.
F. Roustang, *Comment faire rire un paranoïaque ?,* Odile Jacob, 1996.
G. Simmel, *Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, PUF, 1999.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







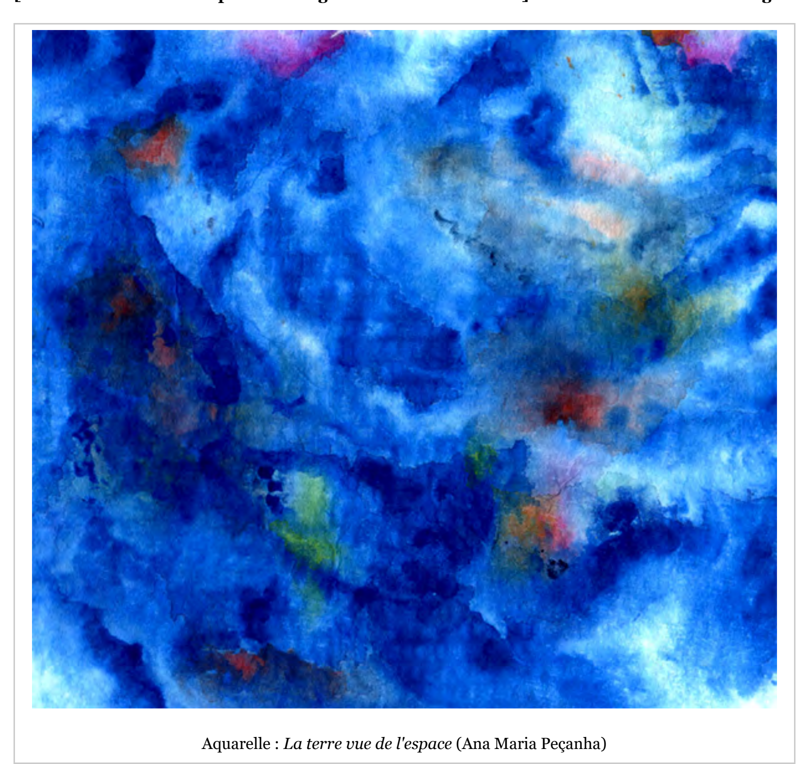


De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

EXISTE-T-IL UNE SÉRÉNITÉ DU TEXTE IMPRIMÉ ET DE SA LECTURE ?

Lorenzo Soccavo

lorenzo.soccavo@wanadoo.fr
Chercheur associé au programme de recherche "Éthiques et Mythes de la Création" à l'Institut Charles Cros et conseil indépendant en prospective et en futurologie du livre de la lecture et de l'édition à Paris. Il est le concepteur de la prospective du livre et intervient régulièrement comme conférencier, enseignant ou formateur, au service de tous les professionnels du livre et de la lecture, de l'édition francophone imprimée et numérique. Son projet Bibliosphère est membre du Collectif l'i3Dim, l'incubateur 3D immersive, et plusieurs de ses prototypes de médiation numérique sont développés sur la plate-forme web 3D immersive EVER [Environnement Virtuel pour l'Enseignement et la Recherche] de l'université de Strasbourg.



Aquarelle : *La terre vue de l'espace* (Ana Maria Peçanha)

1 - Avant propos

Lorsque le 20 novembre 2015, Ana Maria Peçanha m'a demandé d'intervenir pour seulement quelques jours plus tard dans le cadre d'une séance du séminaire franco-brésilien qu'elle dirige et qui est accueilli au Laboratoire d'Éthique Médicale et Médecine Légale de l'Université Paris Descartes, sur le thème : *De la Sérénité - Comment vivre la sérénité en périodes de crises ou de menaces ? Une approche transdisciplinaire*, j'ai d'abord été saisi d'un doute sur ma légitimité à m'exprimer sur cette question. J'ai ensuite fait le choix de prendre mes responsabilités de chercheur et de cherchant en rapportant simplement ce que, comme le dit justement une expression populaire : *« j'avais sur le cœur »*.

Dans le texte ci-après donc, j'ai voulu désenclaver cette question de la sérénité en l'inscrivant dans la perspective de l'épopée de notre espèce animale, l'espèce humaine, à l'aune de la lecture. Quelques jours auparavant il y avait eu un certain 13 novembre 2015. Je voulais exprimer l'idée que nous devrions apprendre à lire. Non pas seulement à lire des livres et des textes, mais apprendre à lire le vivant et ses contextes. Non plus lire comme des animaux savants, mais lire comme des explorateurs et des éclaireurs. Lire pour élargir le champ de la conscience humaine, pour s'ouvrir de nouveaux espaces de compréhension, de réflexions et d'expérimentations. Je ne sais pas si j'y suis parvenu.

2 - Le texte du 1er décembre 2015

Ce texte de réflexion a pour objectif de questionner l'éventuelle perte du sentiment de sérénité de la lecture profonde, au fil des mutations des dispositifs et des pratiques de lecture que nous observons depuis quelques années déjà.

En introduction, je vous propose une plongée, peut-être désagréable mais instructive je l'espère : une descente dans le gouffre du langage. Écoutez ceci : « *Sirius attriste le ciel d'une lumière inquiétante.*». Ces paroles sont du poète latin Virgile, dans *L'Énéide*, le "Livre des voyages et des prophéties". Énée était l'un des héros de la guerre de Troie et Sirius est la principale étoile de la constellation du Grand Chien, annonciatrice des funestes canicules et des famines.

La sérénité, que le monde contemporain imagine comme un sentiment paisible de bien-être, découle du latin *serenitas*, qui signifie sécheresse. *Serenitas* vient de *serenus*, qui serait apparenté au terme grec ancien *seirios*, signifiant : *destructeur*, et ayant donné le nom latin *Sirius :* l'étoile de la canicule.

« *Les gens rendaient leur douce vie ou traînaient un corps malade ;*
alors, Sirius brûlait les champs rendus stériles ; les plantes séchaient
et les moissons malades empêchaient toute subsistance.» (Virgile).

Nous avons dans le souffle de cette parole, ce vent âcre qui remonte à nous la fureur et la violence des guerres, les épopées mythiques et le choc des civilisations, Rome et Athènes, Virgile et Homère, toutes les oppositions nécessaires à la manifestation de la vie.

Alors, comment, au 21e siècle, acter la métamorphose de la sérénité en un sentiment de douce quiétude ? Ne devrions-nous pas plutôt descendre en nous-mêmes jusqu'à son enracinement et faire face, comme ont fait face les héros de la Guerre de Troie, comme Virgile a fait face à la nécessité d'égaler Homère ?

Nous le voyons, d'emblée il s'agit bien dans cette histoire là de livres, au pluriel, et de lectures, au pluriel également. Ce dont je parle c'est de ce que livres et lectures véhiculent au-delà des histoires qu'ils exposent à la vue. Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et Albert Camus l'a fait avant moi dans *Prométhée aux enfers* (recueil *L'été*) en écrivant ceci : « *Les mythes n'ont pas de vie par eux-mêmes. Ils attendent que nous les incarnions. Qu'un seul homme au monde réponde à leur appel, et ils nous offrent leur sève intacte.*» (1946).

Aujourd'hui, les technologies issues de l'informatique nous immergent dans un monde au sein duquel les dispositifs de lecture et d'information en temps réel nous sont de moins en moins maîtrisables. En même temps, les nouvelles formes de narration et de partages d'informations brouillent les frontières entre réalités et fictions, informations et rumeurs. Les dispositifs sur lesquels nous lisons, et qui de plus en plus deviennent également ceux sur lesquels nous nous informons et ceux avec lesquels nous communiquons, sont de véritables Boites de Pandore, desquelles se déversent sur nous tous les malheurs du monde. Ils sont en même temps un véritable Tonneau des Danaïdes que nous remplissons sans fin, participant ainsi nous-mêmes au malheur du monde en le répandant sans retenue. C'est Protée qui est à l'action dans ces métamorphoses de l'information écrite en flux, qui nous emporte, tandis que notre orgueil nous pousse à penser que nous surfons ou que nous zappons.

Force est de constater que les nouveaux dispositifs de lecture (liseuses à encre électronique, tablettes multimédia et ordinateurs, smartphones, et objets connectés de toutes espèces...) interrogent massivement notre rapport au temps et au réel. Examinons rapidement cela...

La lecture est passée par plusieurs phases historiques assez clairement identifiables.

D'abord une phase de **lecture immersive naturelle**, celle de la bibliographie offerte du monde. Je l'imagine commune à toutes les manifestations du vivant et je la trouve évoquée dans cette citation d'Italo Calvino : « *L'œil s'arrête rarement sur quelque chose, et seulement quand il y a reconnu le signe d'autre chose : une empreinte sur le sable indique le passage du tigre, un marais annonce une source, la fleur de la guimauve la fin de l'hiver. Tout le reste est muet et interchangeable ; les arbres et les pierres ne sont que ce qu'ils sont* » (Les villes et les signes, dans *Les villes invisibles*, 1972).

La lecture est sortie du bois bien avant que les hommes inventent les écritures. Avec cette invention cependant la lecture accédera au statut d'activité culturelle. D'abord magique (objets parlants de la Grèce ancienne, statues épigraphiques, amulettes de la kabbale pratique, etc.), aujourd'hui pour un neuroscientifque comme Stanislas Dehaene la lecture reposerait sur des mécanismes cérébraux anciens de reconnaissance visuelle des objets et des visages, et qui auraient évolué pour des usages plus complexes. Espérons qu'une telle plasticité soit encore possible.

Ensuite, et très progressivement en fonction du développement des écritures et de ses apprentissages liés, une phase de **lecture intensive**. Sommairement, elle se caractérise par un nombre réduit de lecteurs et d'écrits, et conséquemment par des lecteurs qui lisent et relisent régulièrement les mêmes textes, le plus souvent

Collection Cahiers M@GM@



Volumes publiés

www.quaderni.analisiqualitativa.com



religieux ou philosophiques. Puis, avec la mise au point et les développements de l'imprimerie, véritablement significatifs à partir du 16e siècle seulement, une période de **lecture extensive**. Nous avons alors à la fois de plus en plus de livres et de plus en plus de lecteurs qui ont tendance à ne lire qu'une seule fois des livres nouveaux pour eux et de plus en plus des œuvres de fiction.

Depuis la fin du siècle précédent, de nouveaux dispositifs de lecture nous font passer à une nouvelle étape. Nous pourrions la qualifier de **lecture hyper-extensive**. Une lecture souvent plus rapide et moins linéaire, voire partielle, hypertexte et connectée, souvent aussi partagée et commentée, enrichie de commentaires aux commentaires, se mêlant parfois d'écriture collaborative et renouant avec d'anciennes pratiques de l'époque des copistes.

La phase suivante que je devine serait celle d'une **métalecture immersive augmentée**, rendue possible par le déploiement de technologies immersives (casques de réalité virtuelle et interfaces de réalité augmentée) accroissant artificiellement les capacités naturelles des lecteurs ; rendue possible aussi par l'émergence de nouvelles formes de narration et d'univers transfictionnels.

Concentrons-nous maintenant un instant sur l'objet "livre imprimé sur du papier". Un aspect de la vie dans lequel nous pouvons éprouver un sentiment de sérénité est probablement l'usage répété d'objets simples et monotâches. Ainsi il existe (il existait) des outils simples, des machines structurantes, car sans mode d'emploi et nécessitant peu d'intelligence pour leur usage. La plupart de ces instruments nous deviennent rapidement familiers. Il arrive même que certains se fassent oublier au point que leur disparition, un jour, passe inaperçue (par exemple les clés ouvre-boîtes de sardines).

Dans l'Antiquité la liste des machines simples comprenait seulement le levier, la roue, la poulie, le coin et le plan incliné. Certains y ajoutent la vis, l'engrenage et le treuil. En 1501 un ingénieur italien, Agostino Ramelli, met au point un dispositif simple d'hypertexte : la Roue à livres (deux roues reliées par une douzaine de plateaux articulés sur chacun desquels repose un livre ouvert). C'est simple. En 2015 la lecture sur ordinateurs ou sur des tablettes numériques tactiles connectées, nous rappelle sans cesse qu'un livre c'est simple comme un marteau ou comme une cuillère à soupe. Et pourtant, nous l'abandonnons de plus en plus souvent au profit de machines à lire. Pourquoi ? Les effets de réel que la lecture de romans imprimés engendre surpassent pourtant de beaucoup les soi-disant ebooks enrichis.

A la base, l'organisation du livre est rudimentaire. Elle repose sur l'archétype de l'empilement. Superposer des pages en un volume stable, empiler des pierres sur la sépulture d'un proche pour qu'il ne soit pas dévoré par les charognards, ériger des tours, construire des bibliothèques, témoignent d'une même manifestation prométhéenne. Mais en instituant le pli de la feuille, en renfermant les mots entre ses pages et ses pages entre une couverture, en enfermant les livres dans des coffres et les coffres dans des bibliothèques inaccessibles aux profanes, jusqu'au 16e siècle, les livres, en tant que dispositifs de lecture, furent condamnés à être des machines célibataires, singulières et ambiguës, se reproduisant difficilement, lentement, comme des onanistes exhibitionnistes ne fonctionnant que sous les regards et entre les mains de voyeurs, davantage lettrés que lecteurs. A partir de 1501 le livre est entraîné dans un mécanisme de clonage, il devient progressivement un produit manufacturé et envahissant, et il est maintenant emporté dans un processus qui s'emballe avec la duplication infini de fichiers numériques. Nous ne pouvons que le constater : il n'y a aucune sérénité dans l'histoire du livre et de la lecture.

L'extension du domaine de l'information, c'est-à-dire de la magie, si, comme pour la sérénité, nous comprenons le mot *information* dans son sens premier de : "l'action de donner forme" (par exemple à l'actualité, à l'actuel et au quotidien), l'extension du domaine de l'information, des formes donc, est patente. Donner vie à des formes et produire l'illusion de la réalité relève traditionnellement de la magie. Les nouveaux dispositifs de lecture, avec toutes leurs imperfections du moment et malgré les basses manœuvres commerciales (obsolescence programmée, incompatibilité des programmes, profilage et publicités, etc.), ont pour but de donner forme, sur un mode hallucinatoire, aux masses de données qui prolifèrent dorénavant. L'objectif est de rendre possible la visualisation d'ensembles complexes qui outrepassent nos capacités humaines de représentation et d'entendement, notamment limitées par une perception des faits selon un mode binaire et une temporalité linéaire.

C'est à une nouvelle grille de lecture du monde que nous devons nous adapter en nous acculturant à de nouvelles pratiques de lecture. Pour faire face les lecteurs du 21e siècle devront être des lecteurs augmentés. Bien loin de toute sérénité, le lecteur deviendrait lui-même une machine à traiter l'information, un dispositif mental apte à simuler et à stimuler une grammaire générative nous donnant accès à plusieurs niveaux de lecture de l'univers.

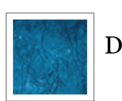
En arrière-fond de cette mutation des dispositifs et des pratiques de lecture, les grands récits mythiques, d'avant les livres, d'avant même l'écriture, irriguent toujours nos imaginaires et notre inconscient collectif. Romans familiaux et romans nationaux ne font toujours que puiser dans le réservoir de ces temps immémoriaux. Algorithmes, métadonnées et big data, ne sont que des expressions contemporaines de forces antédiluviennes, des mots substitués pour désigner en fait des avatars d'anges et de démons. Les mythes agissent comme de véritables hologrammes narratifs (un hologramme étant un ensemble d'informations qui n'ont justement pas besoin d'un support physique pour apparaître).

Marguerite Yourcenar fait dire à l'empereur Hadrien : « *La lettre écrite m'a enseigné à écouter la voix humaine, tout comme les grandes attitudes immobiles des statues m'ont appris à apprécier les gestes* » (Mémoires d'Hadrien). Ce sentiment de sérénité de la lecture profonde, qui nous accompagne lors de la lecture sur papier, va-t-il subsister, et cela serait-il vraiment souhaitable ?

La vie n'est pas sereine, elle est grouillante. L'état de vivant nécessite un combat pour rester en vie. Les grands récits mythologiques, aux sources de toutes civilisations, véhiculent cette violence aux dimensions de forces météorologiques. L'épopée est l'état naturel du vivant, qui est ainsi livresque par nature, narratif par essence (ce qui expliquerait peut-être en partie notre attachement au livre). La mise en récit (de l'actualité par exemple), et donc la fiction, seraient une nécessité anthropologique qui sans cesse poserait la question du rapport à la vérité.

Aussi, à la question initiale : *Existe-t-il une sérénité du texte imprimé et de sa lecture ?* Ma réponse est : oui, mais nous devons probablement nous préparer à y renoncer.

3 - Bibliographie informelle



DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

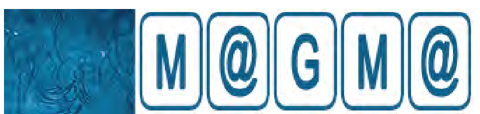
Ces propositions de lectures qui, volontairement, ne sont pas présentées prises au piège d'une forme académique, tracent une piste, un jeu de piste que vous pouvez suivre en lisant dans cet ordre ces livres où il est question de lectures, et parfois de meurtres : *L'espèce fabulatrice* (Nancy Huston) ... *Le chant des pistes* (Bruce Chatwin) ... *Le château des destins croisés* (Italo Calvino) ... *La caverne des idées* (José Carlos Somoza) ... *El último lector* (David Toscana) ... *Fictions* (Jorge Luis Borges) ... *Le Jeu des perles de verre* (Hermann Hesse) ... *Manger le livre* (Gérard Haddad).

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France







Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales







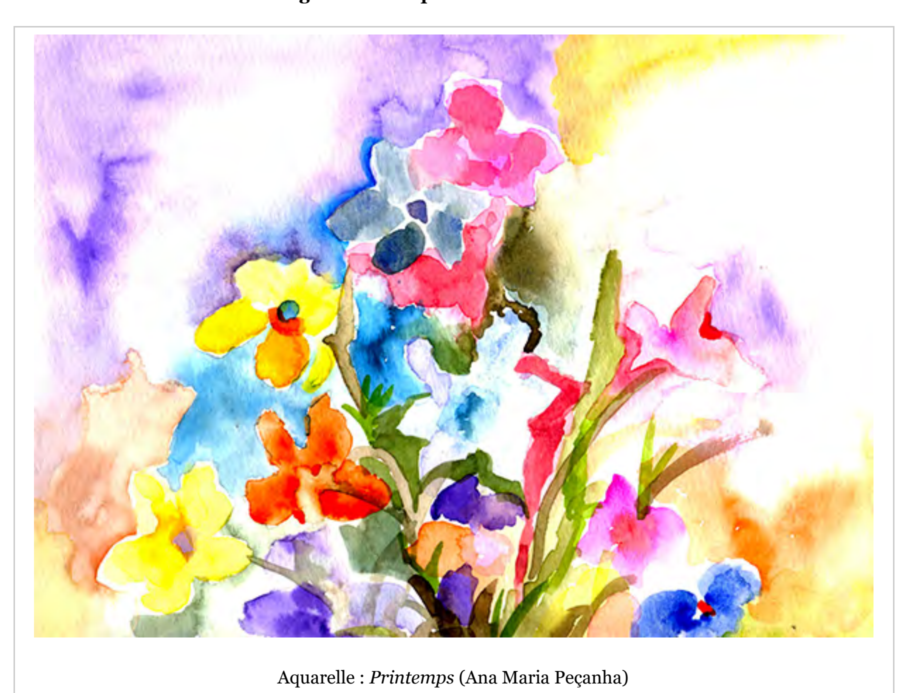


De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

LA SÉRÉNITÉ OU ... ÊTRE SEREIN ?

Bernard Troude

bernard.troude@gmail.com
Chercheur en neurosciences et sciences cognitives - Chercheur en sciences des fins de vie (inscrit à "Espace éthique Ile-de-France" Université Paris-Sud) - Laboratoire LEM: Laboratoire d'Éthique Médicale et de Médecine légale: EA 4569 Descartes Paris V. Chercheur en sociologie compréhensive - C E A Q: Centre d'étude sur l'Actuel et le Quotidien (UFR Sciences Sociales) Descartes Paris V. Professeur en sciences de l'art (Tunisie & Maroc). Professeur en sciences du Design et Esthétique industrielle.



Aquarelle : *Printemps* (Ana Maria Peçanha)

Être serein ? Qu'en est-il de cette différence apparente dans le mot ?

La sensation d'être et de posséder cet état, ce comportement sans heurt, ne peut se concevoir que dans un système vertical de pensée, d'attente et de réception d'une *« inondation »* de l'esprit où le corps paraît y être étranger. Cette sensation de bien-être vous emplit le corps alors que vos esprits sont en alerte de la moindre parcelle neurologique de pondération et j'oserai dire d'une recherche de volupté.

Les effets incroyables constatés et l'abondance considérable de données en sciences humaines et neurosciences réunies m'ont maintes fois guidé tout naturellement à me solliciter sur le concept de sérénité qui configure le fil de mon écrit. Puis-je comprendre qu'une force située à l'extérieur de nous-mêmes peut nous faire ressentir un état hédoniste. Question : *« Que se passerait-il si les gens commençaient à croire en eux-mêmes plutôt qu'en quelque chose d'extérieur à eux ? »* [1].

Cependant, la sérénité doit se comprendre par une autre conception importante: celle de la temporalité. Il faut du temps pour percevoir un espace de sérénité. Il faut du temps pour que l'esprit gagne sur le corps et procure sa transmutation dans ce Cosmos qui est la sérénité.

« Les gens qui voyagent acquièrent une forme de beauté des plus fragiles.
Durant quelques heures ils se changent en quelque chose de singulier,
Et ils vivent avec une grande acuité ;
Ils découvrent d'étranges sentiments
Qu'ils ne soupçonnaient pas que l'on pouvait nourrir,
Et ils se promènent comme tout heureux. »
Miguel Maldonado [2]

Trouver son espace de sérénité, sans doute est-ce chose difficile ; car, si nous devons éviter les obstacles du verbe pondéré que nous percevons d'une façon particulière et personnelle, il est tentant de se conformer à une exégèse de l'instant probablement réductrice parce que récapitulative et surtout faussée par le fait que nous en parlerions comme si nous étions l'auteur exclusif, sans toutefois pouvoir problématiser. La difficulté est qu'à partir de l'expérience singulière comment pourrions-nous déjouer les pièges de l'autobiographie formant notre histoire passée (si toutefois notre *« petite »* histoire puisse avoir de l'intérêt à être conservée dans nos différentes mémoires). L'inclination à nous baigner dans cette volupté de nos autobiographies nous fera accepter les phénoménologies connues de ce fait sédatives. Ce mélange fournit à nos cerveaux des possibilités innombrables de connexions et fonde que l'autobiographie peut gagner son statut de théorique dès lors que ce qui est pensé va procurer l'espace rassurant, justement parce que la *« petite »* histoire va toucher au réel, l'autre référence des vécus personnels.

L'autre façon d'objectiver (de construire) notre espace de sérénité, c'est de questionner en le soumettant à un certain éclairage qui permet une prise de recul favorisant les comparaisons avec des attitudes méditatives, des conditionnements comportementaux tout en démystifiant le fonctionnement cérébral et psychologique. Nous devons nous convaincre que ce qui semble imaginaire, en première instance, peut trouver une solution adéquate ainsi que le pourquoi du mode de lecture de toute représentation d'un objet. Je ne fais que rappeler ici ce que beaucoup d'auteurs ont déjà exprimé. L'obligation d'utiliser des mots et des concepts vient du fait que nous ayons à expliquer ce que nous voyons et non ce que nous percevons. Existe alors cette temporalité entre le vu et le compris, entre l'espace tangible et l'espace synesthésique, entre le réel et l'imaginaire. À ceci près que l'espace de sérénité est dans l'espace imaginaire.

En regardant une chose, nous ne voyons pas cette chose que nous croyons voir mais sa représentation, nous nous accrochons à cette idée qui s'installe dans nos esprits ; alors, nous continuerons à apprécier la chose vue avec cette impression, il suffira d'ouvrir nos yeux pour nous réveiller et atteindre la compréhension : lieu de la sérénité. Une autre question vient à l'esprit du chercheur : suffit-il, pour lever les objections faites à une interprétation étroitement *« imagiste »* de la compréhension, de compléter les systèmes de représentations imagées par un système qualifié de *« verbal »* ? C'est une solution de ce type qui a fait le succès du modèle du double codage. Mais, que va contenir ce système *« verbal »* qui soit de l'ordre du traitement de la signification et qui prenne en charge davantage que les aspects purement phonétiques ou graphémiques du langage ? [3] Nous nous assignons, dès lors, des images compréhensibles dans le cas d'une recherche d'espace voluptueux, sensuel (théorie de la compréhension) qui permettent de compléter l'imagerie des *« petites »* histoires pauvres en imagerie visuelle. Ce dont cette recherche d'espace serein a besoin est de tout énoncé, de se réveiller à la compréhension d'un tout permettant à chacun d'opérer une spéculation de toute conscience que celle-ci soit ou non évocatrice d'un Univers visionnaire.

De manière générale, l'objectif visé sera de se sortir de l'immersion sociologique environnementale contraignante afin de prendre une distance et comprendre ce qui se passe, répertorier les idées confuses dans les emplacements divers et variés de notre encéphale pour *« les ramener à des choses distinctes et bien conçues »* [4]. Ce parallèle (osé, j'en conviens) permet de bien préciser le comment pouvons-nous être serein et entrer dans les *plurivers* et la synesthésie formés, spécifiques à chaque individu. Finalement, avant toute expansion dans cette plasticité du cerveau, tout dépend de ce que nous voulons accepter, un ou plusieurs paramètres communs, dans l'observation personnelle portant sur une variable, en n'omettant pas qu'une ressemblance (au physique comme dans les imaginaires) se constitue toujours sur un fond de différence [5] et que les mêmes idées, les mêmes instances peuvent être considérées sous des angles divergents, comportant et faisant introduire de surprenante manifestation d'altérité.

Les conditions premières de mise en œuvre d'une activité sereine, dans toute résolution de problèmes issus de notre espace encéphale, sont, bien entendu, que les données de l'information soient « *figurables* ». Les conditions sont réunies lorsque la formulation décrit des espaces physiques ayant des signes d'éléments matériels qui feraient effectivement partie du monde réel, l'image de cet espace imaginaire essentiellement

dénotatif, même si parfois nous restons dans le schéma, reflet d'un réel. Mais, comment rendre « *figurable* » une information dans un système synesthésique, par l'information d'un problème qui n'est pas dans le réel à l'origine de la question ?

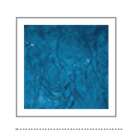
Peut-on s'apercevoir que ce dont on se fait une montagne ne serait pas aussi considérable ? Nous oublions que nos idées, notre pensée possède leurs structures. Selon les orientaux (Chine, Japon, Inde) ce sont des éléments phénoménologiques et structuraux libres qui viennent *« d'en haut »*, qui sont *« verticales, de haut en bas»* puis se répandent dans nos corps commençant par le cerveau. Rappelons-nous que TOUT notre corps (de la tête aux pieds) est cerveau. Il faut faire attention à retenir l'essentiel qui se transmet aux éléments perceptifs (ouïe, vue, toucher, goût), n'offrir aucune résistance. Gardons ces principes initiaux élémentaires, à ne jamais perdre de vue, que nous sommes obéissants, croyant vivre toujours les mêmes expériences et réagissant physiologiquement à la survivance dans l'instant même. En intégrant et activant les circuits cérébraux découlant des pensées associées à ces circonstances, nous maintenons physiquement les connexions synaptiques durablement à l'intérieur de ces réseaux, nous installant ainsi dans la sphère de plénitude, créant, par là, nos mémoires à long terme, réaffirmant le passé de façon répétitive, sans pouvoir se départir du processus de conditionnement résolument affermis. Physiologiquement par les pensées, nous formons notre corps à devenir notre *« petite histoire »* personnelle, *subconsciemment, inconsciemment, et pire automatiquement.* Faisant abstraction des aléas possibles, reconnaissant le besoin d'ouverture à des connaissances nouvelles, se créent en permanence des dénouements reflétant les états d'esprit ; donc, parvenir à changer le cours des évènements devient réalité : nouvel état d'être, oublieux de l'ancienne personnalité, toute signification ou toute intention consciente à une action renforce l'atmosphère de plénitude recherché. *« La relation des rêves passe toujours pour un luxe de récit »* **[6]**. Inutile d'en confisquer le crédit car, il s'agit de songes, venant troubler des instants alors que des effets anesthésiants, consécutifs à des éléments ordinaires de vie, et se sont encore faits sentir.

Ces récits se livrent comme des états d'esprit du moment où ils furent pensés, réfléchis. Malgré cela, il devient nécessaire de faire nos propres réveils et il paraît extrêmement difficile de pratiquer ce réveil lorsque nous sommes aveuglés par toutes les circonstances, soumis à la croyance que la représentation d'un objet (morceau d'objet) est autre chose que ce qui est vu et, surtout, si celle-ci nous convient le mieux. Dans ce que nous souhaitons, trouver la Sérénité, la réconciliation sereine avec nous-mêmes et ensemble avec d'autres dans un univers de sérénité, nous avons à lutter : *« lorsqu'on lutte contre quelque chose, on lui reste attaché pour toujours. Tant que nous luttons contre une chose, nous lui donnons plein pouvoir sur nous-mêmes, autant de pouvoir que celui qu'on utilise pour lutter contre elle »* **[7]**.

Le but fixé d'atteindre cette félicité sera de voir clairement la valeur de ces représentations. Sans compréhension de cet aphorisme, l'hypnotisme de cette chose reste présent et nous persisterons à en être prisonniers. Sans ce réveil personnel sur *« nos choses »* aucune possibilité de maintenir un désir sur *« ces choses »*. Sérénité veut tout aussi bien dire que je jouis de vos compagnies sur un fondement affranchi de tous liens. Ce qui intéresse, ce sera la conjonction des univers synesthésiques se mêlant, s'entremêlant et si nous avons à rencontrer quelqu'un d'autre, nos univers vont rester tels quels s'agrégeant du nouveau venu. Chacun continue sa performance, ne s'arrête pour jouer sa partition et le réveil, dont je parle, est cette forme de cohabitation et d'interaction des univers de chacun. Une certaine forme de simulation imaginative dans cette situation, en revanche, sera à même de favoriser l'interprétation et l'acceptation de l'univers serein d'où émane une forme de sérénité. J'ai à affirmer qu'il est très vraisemblable qu'une « *figuration* » réaliste de la situation sereine et des états successifs soit une procédure ayant une valeur cognitive notoire. Il est une histoire type **[8]** qui précise que tout sujet voulant une représentation imagée (réalité) des états successifs de la (toute) situation se trouve fortement gênée alors que tout raisonnement abstrait de la représentation se base sur une formulation (expliquée en début de ce texte) reposant uniquement sur une exploitation de cette formule qui relie la durée à la distance, à l'urgence de la description, aidée par la vitesse des connexions synaptiques et au volume (synesthésique) dans lequel appartient le sujet.

À ce prix, j'ai à penser le *« bonheur »* et me questionne : comment survient l'état d'esprit serein ? Pouvons-nous repenser à la méthode de réveil neuronal et en faire une analyse pour comprendre ? Tant il est vrai qu'il nous sera impossible de comprendre cette expérience si on ne peut changer d'état d'esprit et si la compréhension se fait présente. Ce dont on ne comprend pas, nous ne pouvons en avoir conscience. Cette immersion dans la cognition serait-elle graduelle ? Ou bien : sommes-nous capables de faire le point immédiatement, d'un seul coup ? Qu'est ce qui fait naître l'état d'esprit serein ? Une seule condition pressante est d'extraire en conscience les états négatifs, les sentiments vains qui nous animent, tous ; l'étape ultime étant de ne jamais s'identifier à un sentiment. Une certitude est le doute lui-même comme acte et non comme une pensée car, il y a des sentiments perçus de même que nous ne pourrions les faire coïncider reconnaissant qu'il existe des perceptions intérieures. Nos croyances nous font admettre l'importance essentielle du rôle de nos esprits en conscience, effort pour une sérénité acquise. La démonstration a été faite qu'en utilisant nos attentions de manière ouverte et appropriée, nos systèmes neuronaux deviennent plus organisés, plus synchronisés et toutes parties de nos corps (corps physique et corps psychique) travaillent de façon plus ordonnée : calme et serein, car ce qui est synchronisé est relié fonctionne de concert et au même rythme, favorisant l'instant présent.

La solution apparente après maints exercices cérébraux paraît dans l'évitement d'être exigeant lorsque se poursuivent nos recherches de conscience. Il faut et il suffit de se conformer aux règles sociétales qui nous environnent. C'est en nous identifiant de moins en moins avec le *« JE »* que nous serons dans l'approche de la sérénité, devenant de plus en plus libres avec tous les sujets qui nous entourent. Il est souvent justifié, que notre lucidité retrouvée peut seule exercer un effet physique important sur notre corps, notre santé et nos cognitions. Expérimentation d'un espace de sérénité. Ce que nous apprenons, le verbe qui est employé pour définir ce que nous analysons et surtout la façon dont sont interprétées les herméneutiques produites, va affecter nos intuitions, nos intentions. Sachant que, lorsqu'il y a investissement, une plus grande intention


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

véhicule dans ce que nous prévoyons de faire et ce que nous allons cerner, les définitions de ce que nous déterminons comme espace personnel, contiguïté avec les autres espaces, les autres croyances. *« Entre temps, une série d'études parallèles qui examinent l'effet des attitudes, des perceptions et des croyances ouvre une voie nouvelle à la recherche actuelle sur les connexions entre le corps et l'esprit en démontrant que, même quelque chose d'aussi concret en apparence que les bienfaits de l'activité physique peuvent être affectés par les croyances »* **[9]**. Au-delà de ces créations (changements de connexions) et la manière dont elles évoluent au fil des actions, en continuité avec une temporalité toujours en mouvement, la structure physique du cerveau se bouleverse et s'expanse. Dans la quête d'un changement entre univers de perturbation et univers placide, le cerveau apporte la preuve physique que quelque chose a non seulement été apprise mais également été mémorisée et acceptée pour atteindre toute sérénité.

C'est un processus de renforcement sélectif **[10]** disant qu'il suffit d'ouvrir nos yeux pour voir en conscience et qu'ensuite nous allons comprendre. L'épiphénomène de la conscience peut faire apparaître par nos attentions une phénoménologie qui va rétablir notre unité de pensée dans cette dimension nouvelle au moment où elle nous fait entrevoir nos dualités.

« *Nous sommes déjà des Bouddhas. Parler d'atteindre quoique ce soit est une profanation, et, logiquement, une tautologie»* **[11]** D.T. Suzuki.

Dans cette seconde partie, il ne pouvait pas être hypothèse fixe de rester sur une trame où les religions quelles qu'elles soient seraient le fondement de l'étude : *« Être serein, connaître la sérénité »*. Si, je m'en réfère à Suzuki, c'est que j'y ai trouvé l'apaisement de l'esprit en me maintenant dans la compréhension que toute sérénité vient d'un bonheur assimilé avec toutes ces petites choses qui font nos *« petites histoires »* personnelles. Puisqu'il est question de bonheur (comment et pourquoi en serait-il autrement ?) voilà un proverbe africain exprimant bien une pensée ordinaire : « *Le bonheur ne s'acquiert pas, il ne réside pas dans les apparences, chacun d'entre nous le construit à chaque instant de sa vie avec son cœur»* **[12]**.

Il y a du religieux dans ce texte court mais pas de religion. Il y a une subordination du corps au ressenti de l'esprit. Voilà des clés pour créer nos atmosphères, gérer des émotions en sachant faire le tri de l'important et du négatif. Transformer durablement nos perceptions négatives (colère, tristesse) et prendre ce qui s'appelle du recul pour se concentrer sur les *« petits »* bonheurs. Les acceptations des sentiments négatifs font que le présent de l'instant est concentré sur nos transformations afin de nous réveiller, appréciations des éléments ordinaires de toute vie en communauté ou seul dans les silences de nos cerveaux en expansion. La sérénité est une logique de méditation, un espace de liberté où tout devient possible procurant cette sensation de bien-être, de contentement du corps par l'esprit. L'important étant l'instant, notre esprit ne cherche plus dans le passé, nos antécédents ; cela sans aucun égarement, sans angoisse de l'inconnu, d'un futur ignoré par essence. Peut-on lâcher prise sur tout le reste par un langage simple et précis mais ni simpliste ni réducteur ? Il nous suffit de prendre en considération les *« traditions spirituelles »*. F.J. Varela et N. Depraz précisent bien la différence : *« Qu'entendons-nous par « traditions spirituelles* ? *(…) Nous souhaitons tout d'abord opérer une distinction assez nette entre l'examen spirituel (au sens donné plus haut dans leur texte commun) et la dimension religieuse »* (…) et, de poursuivre dans la voie d'un éclaircissement intelligible. *« On emploie le terme de religion pour désigner les importantes traditions monothéistes (…) de souche abrahamique. Quoique l'on fasse souvent l'amalgame, la différence entre religion et spiritualité est cruciale ici, car il est essentiel pour nous de tirer profit de méthodes et d'observations encore vivantes, mais nous n'avons pas l'intention de nous inféoder à une religion particulière »* **[13]**.

Comme beaucoup d'autre sujet méditant, nos esprits (le maître mot du lieu de la sérénité) trouvent des points de méditations procurant un espace serein, une sphère tranquille; cela veut dire que notre esprit n'a plus l'occasion d'aller en s'égarant dans des passés proches ou en essayant une appréhension d'un futur (im)probable alors que nous devons réaménager notre façon de vivre dans le présent voulant lâcher prise sur tout le reste ; tout en observant la *« beauté »* et surtout comment la voir. Faire entrer dans l'espace personnel les moments de concentration fait comprendre que nos actions les plus intimes sont le pilier de notre sérénité comme boire un thé, marcher sans but, observer les populations, les animaux, être dans un système holographique **[14]**. Pour revenir sur la compréhension de l'image fournie, cela confirme le résultat précédent (voir le 1er §) qu'un langage simple accessible à tous favorise la sérénité, comme une respiration abdominale.

Venue d'Extrême-Orient, il est une pratique apaisante (sereine) que sont les *« trois portes de libération »* **[15]**. Au cours d'une phase de méditation, prendre en considération tout le corps sans faire d'à priori ou de discrimination, impliquant le *« cerveau »* en ses différentes parties (c'est-à-dire : tout le corps). Il faut prendre conscience, se réveiller dans son corps, laissez se fondre corps / esprit par une respiration forçant cette observation du corps à devenir un avec l'esprit. Faire disparaître toute frontière entre corps et esprit quand l'extrémité entre le sujet et l'objet de l'observation aura disparu. Toute respiration ne peut être indépendante au corps et à l'esprit (trilogie largement développée dans les écrits des trois religions monothéistes) quand l'esprit et la respiration font corps ; le corps dans le corps : *« Sujet et objet sont vides ; comprendre que sujet et objet ne sont pas deux mais un »* **[16]**. Images mentales. Ces lieux de convergences concernent ce que nous pouvons appeler une *« base de données »* cognitives à partir de laquelle sont générées les images mentales »**[17]**. Esprit et corps s'accordent pour avoir à un instant procuré un progression psychique adaptant une représentation disponible d'effets historicisés (notre petite histoire), sphère d'images en mémoire subissant une forme de remise en état virtuelle, les faisant passer dans un registre de compréhension spécialisé dont le produit est la sensation d'un espace de sérénité. *« Il est vrai que l'homme le plus impassible est assujetti par son corps et ses sens aux impressions du plaisir et de la douleur et à leurs effets »* **[18]**. Les ressentis (système verbal et iconographe) traitent de ces instants, de ces impressions d'instant, sensations des représentations transitoires aux propriétés hypothétiques d'un support mental sur lequel ils s'inscrivent. Cependant, il est nécessaire de rechercher une infrastructure à partir de laquelle la sérénité (sphère synesthésique) peut se construire en menant une exploration plus active du bagage cognitif

qui sous-tend une activité des réseaux neuronaux concernant l'imagination de l'individu incluant toutes les mémoires permanentes et les mémoires transitoires situant un apogée du plaisir d'être.

Pour la conclusion en marquant cet instant, car la sérénité ne peut être que par instant même si nous la pensons globale dans nos individualités, par *« l'apogée du plaisir »* nous faisons cohabiter les instants sereins par les instants d'évacuations nécessaires et nous comprenons que nos réveils sont de l'ordre d'une appréciation de moments producteurs d'émotions nouvelles, d'émottions d'une jouissance esthétique (qui procède également d'un processus d'évacuation) qui accèderaient à l'hypothèse aristotélicienne de la *catharsis.* Émotions nouvelles invitant nos psychés non à se débarrasser de l'*éprouvé* mais à contrario, comme dans le recommencement réitéré de Freud vers la statue de Moïse (combien de fois ai-je gravi l'escalier abrupt ?) à repartir à l'assaut pour réactiver les effets de rencontre, imposant, alors, les urgences d'une répétition de ces «*Mehr von Lust* » plus de plaisir engendré par les tensions qui se manifestent tant dans l'orientation qui active les jouissances et le bien-être que dans une théorie qui tente de d'enregistrer et d'arbitrer les ressentis de l'expérience : l'entendement est convoqué pour rendre un verdict (sur lequel je prendrai une distance par rapport à Freud [19]) donnant apparemment raison au modèle masculin. Ce qui m'intéresse c'est que tout plaisir, tout espace de sérénité, tout contentement comme le répète souvent les taoïstes, prendra une connotation sexuelle, une finalité dans une jouissance électrisante, même supposée, sexuelle déterminante.

Alors question finale : la jouissance esthétique serait-elle un processus d'évacuation nécessaire pour atteindre la sérénité ?

Notes

[1] Joé Dispenza*, Le Placébo, c'est vous ! Comment donner le pouvoir à votre esprit,* (2014) Trad. : Frederick Letia, Outremont (Canada) Ariane Éditions, 2015, Introduction, p. XXXIII.

[2] Miguel Maldonado*, S'Attarder aux détails,* (*Detenimiento*) Traduit de l'espagnol par Françoise Roy, Trois Rivières (Québec) éditeur Écrits des Forges, 2011, p. 39.

[3] Michel Denis, *Image et cognition*, Paris, P.U.F. Coll. Psychologie d'aujourd'hui, 1989, p. 105.

[4] André Chastel, *Léonard de Vinci, Traité de la peinture*, (1490/1500) Paris, éditions Calmann-Lévy, Nelle Édition, 2003, §.2.

[5] Georges Dumezil, *Mythes et dieux indo-européens*, Paris, éd. Flammarion, coll. Champs, 1992, p. 19. Je me réfère au principe de l'analyse comparative, telle que l'a pratiquée G. Dumezil qui, cherchant toujours des *« concordances sur un fond de différences »*, termes prononcés dans sa leçon inaugurale au collège de France en 1949.

[6] Serge Koster, *Trou de mémoire,* Paris, P.U.F., coll. Perspectives critiques, 2003, p.167.

[7] Anthony de Mello, *Quand la conscience s'éveille,* (1994) Traduit de l'anglais par Paule Pierre, Paris, Édition Albin Michel, coll. *Spiritualités*, Poche, 2002, p.p. 24,25.

[8] Michel Denis, *Image et cognition*, ibid. p. 229, Histoire des 2 cyclistes roulant l'un vers l'autre et la mouche allant de l'un à l'autre.

[9] Joé Dispenza*, Le Placébo, c'est vous ! Comment donner le pouvoir à votre esprit, ibid*. opus cité : p. 52.

[10] Processus appelé *potentialisation synaptique.* Lorsqu'un afflux de neurones sont transmis et accolés en concordance pour soutenir une nouvelle pensée, une substance chimique (*protéine)* supplémentaire est créée à l'intérieur de la cellule nerveuse, substance qui va migrer vers le *noyau* où elle s'intègrera à l'ADN.
Plasticité de la plasticité synaptique, url : http://www.cnrs.fr/.

[11] Daisetz Teitaro Suzuki, *Essai sur le bouddhisme Zen,* Paris, Éditions Albin Michel, coll. Poche, 2003.

[12] Auteur inconnu, proverbe africain du Centre Ouest.

[13] Francisco. J. Varela, Nathalie Depraz, Pierre Vermersch, *Les traditions de la sagesse et les chemins de la réduction in À L'Épreuve de l'expérience, Pour une pratique phénoménologique,* Bucarest, Éditions Zeta Books, 2011, §7.1, p. 291.

[14] Bernard Troude, *Immersion, La créativité, enfer cérébral. De l'infini possible au périmètre fini cérébral chez les artistes.* In revue Plastir, à paraître 1er trimestre 2016, revue virtuelle. www.plastir.com. Quand je parle de système holographique, c'est pour démontrer que les images (virtuelles, urbaines ou réelles) sont les symptômes d'une société qui se côtoie et qui, jamais, ne se *« mélange ».*

[15] Thich Nhat Hanh, *L'Esprit d'amour,* Paris, Éditions Pocket, collection « Spiritualités et Religions ». 2012. Les trois portes de libération (le vide, l'absence de formes et l'absence de désir) sont communes à toutes les écoles du bouddhisme. La première de ces portes est le vide, sunyata.

[16] Thich Nhat Hanh, *L'Esprit d'amour, ibid.*

[17] Michel Denis, *Image et cognition*, ibid. : p. 248.

[18] Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries d'un promeneur solitaire,* (1776/1778. 1782) Paris, Éditions Gallimard, le livre de Poche, 1965, p. 201 Notes écrites sur des cartes à jouer.

[19] Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle,* Paris, Éditions Gallimard, 1987, pp.108, 109. *« Le nouveau but sexuel consiste chez l'homme dans la décharge (entladung) des produits sexuels (…) ; l'apogée du plaisir est lié à cet acte terminal du processus sexuel ».*

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France



Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









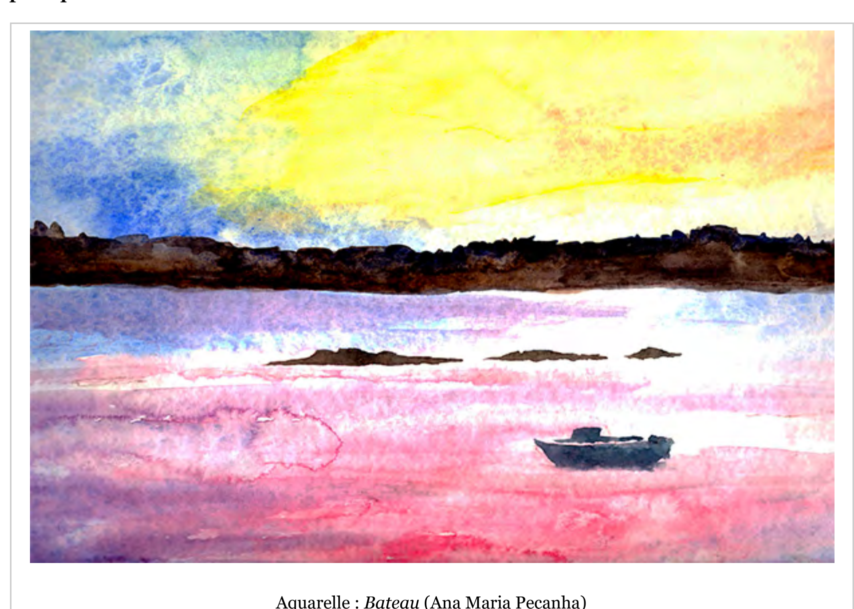
De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

ÉTHIQUES ET ESTHÉTIQUES DE LA SÉRÉNITÉ : QUÊTES MYTHO-BIOGRAPHIQUES CONTEMPORAINES

Orazio Maria Valastro

valastro@analisiqualitativa.com

Docteur en Sociologie (Université Paul Valéry, Montpellier) et chercheur indépendant, il vit en Sicile. Membre de la Société internationale de mythanalyse, a fondé en 2002 et dirige les publications de M@gm@, revue internationale en sciences humaines et sociales. Dirige depuis 2005 les Ateliers de l'imaginaire autobiographique de l'organisation de volontariat Les étoiles dans la poche : un projet d'animation et éducation socioculturelle accompagnant à faire l'expérience de la narration et de l'écriture de soi, partageant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire et une éthique de l'écoute sensible de soi et de l'autre. En 2012 il a créé Thrinakìa, un concours international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques dédiées à la Sicile.



Aquarelle : *Bateau* (Ana Maria Peçanha)

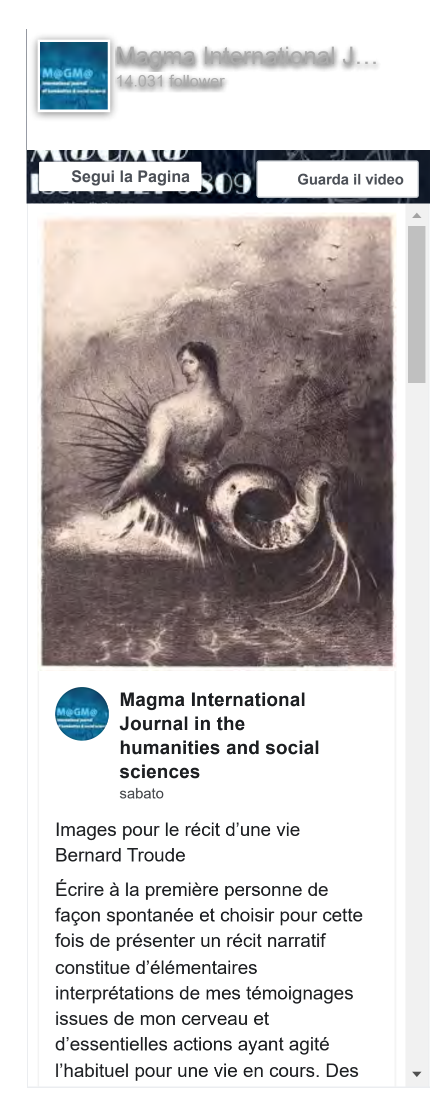
La dimension éthique de l'écriture autobiographique : est-ce qu'il s'agit d'un savoir serein ?

S'il est possible faire l'expérience du dispositif autobiographique dans un espace citoyen et communautaire réunissant des groupes interculturels hétérogènes, un lieu où la pratique éducative étaye un processus d'autoformation expérientiel et existentiel en mesure de solliciter une auto-conscience réflexive, adoptant et innovant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire en mesure de conjuguer une écoute sensible de soi et de l'autre avec une éthique de la réciprocité et de la rencontre (Valastro, 2012), alors, il est envisageable penser l'accompagnement à l'écriture de soi en tant que voyage de conscientisation et transformation de soi-même de nature éthique et esthétique (Valastro, 2016). Le propos de cette contribution est d'interroger cette expérience de recherche collective autour du projet des *Ateliers de l'imaginaire autobiographique* (Valastro, 2014), pour mettre au jour une réflexion sensible sur la pratique contemporaine de l'écriture de soi. Avec la pratique de l'écriture autobiographique nous sommes en mesure d'amorcer une quête de soi et de sens proche d'une sérénité *castalienne*, conjuguant l'élaboration d'un savoir existentiel avec un recueillement méditatif : *« notre sérénité castalienne est une branche peut-être tardive et mineure de cette grande sérénité, mais parfaitement légitime : le savoir n'a pas toujours, ni partout, été serein, encore qu'il dût l'être. Chez nous, le savoir, le culte de la vérité, est étroitement lié au culte du beau ainsi qu'à la pratique de la méditation et à la culture de l'âme : il ne peut donc jamais perdre entièrement sa sérénité »* (Hesse, 1955, p. 318). Ces écrivains contemporains se ressourçant aux énergies créatrices de la poétique de soi, souvent ignorés et inexplorés bien qu'ils vont faire de plus en plus l'objet d'études scientifiques et littéraires, sollicitant aussi les intérêts et les enjeux du champ éditorial pour les récits autobiographiques, avec un ravissement d'humilité et de bonheur ils vont nous dévoiler des quêtes contemporaines de la sérénité. L'image du visage de Siddhârta décrit par Hermann Hesse (2013), apaisée par un savoir serein conciliant le flux de l'existence entre continuité et discontinuité existentielle pour saisir le sens du tout de la vie, et ce savoir serein lié à la pratique de la méditation et à la culture de l'âme (Hesse, 1955), vont rapprocher le savoir engendré par l'expérience esthétique de l'écriture de soi, à cette sérénité indéfinie ayant sa substance dans la quête mystérieuse de l'activité poétique enfouie dans les splendeurs et les inquiétudes de la vie.

Est-ce qu'il s'agit d'un savoir serein ? Le culte d'un savoir serein, traçant des parcours d'initiation ainsi que la pratique d'une morale de la sérénité, adopte les préceptes épicuriens nous apprenant à vivre sans troubles pour s'assurer cette sérénité. Assumant une perspective de la connaissance de soi assise sur les doutes et les incertitudes d'une vie soumise aux aléas de l'existence, la sérénité comme état permanent incarne ainsi une thérapeutique de l'angoisse humaine pour vivre comme des dieux : *« tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car celui qui vit au milieu de biens impérissables ne ressemble en rien à un être mortel »* (Épicure, 1940). Georges Gusdorf repère dans cette sagesse antique une pensée du dégagement (Gusdorf, 1956), un idéal visant à réaliser l'*ataraxie* par l'absence de troubles devenant principe du bonheur. L'autonomie croissante d'un sujet moral en relation avec le renversement et la refonte des structures sociales, renforce l'idée d'un individu cherchant en lui-même sécurité et sérénité, substituant à un dogmatisme s'appuyant sur une réalité intime, saisie de manière transcendante, une posture de fidélité à l'expérience intérieure (Gusdorf, 1948), un désir héroïque d'immanence, paraphrasant les propos de Georges Gusdorf sur la connaissance de soi. Dans l'impossibilité de saisir autrement que dans l'achèvement de la vie les limites de l'inachèvement de nous-mêmes, la connaissance de soi suppose subséquemment l'expérience dans toute sa complexité pour resituer à soi-même le sujet (Gusdorf, 1948).

Un tel savoir serein n'est pas ainsi bâti sur une conscience du détachement, il découle plutôt de l'accomplissement éthique du devoir être d'un sujet engagé dans une recherche authentique, le devoir d'être fidèle à son histoire personnelle. *« L'attitude morale consiste au contraire à consentir à soi-même au gré des circonstances, à se faire accueil en tirant des vicissitudes de l'histoire personnelle le parti le plus exact, le plus fidèle possible. Le choix éthique comme adhésion de moi à moi-même doit être tout pénétré, tout inspiré d'obéissance. [...] Car il ne s'agit pas, pour celui qui prétend à la qualité morale, de se réaliser artificiellement selon les caprices d'une spontanéité de hasard. Il faut que le désir de création se subordonne à une obéissance première. La fidélité à soi-même s'impose comme une obligation essentielle. Se chercher, se créer où l'on n'est pas, c'est trahir sa vocation et manquer sa vie, en dépit de toutes les satisfactions dont une telle conduite pourraît être l'origine »* (Gusdorf, 1948, pp. 542-560). C'est dans cette responsabilité éthique du sujet, la responsabilité de son existence et de sa conduite (Gusdorf, 1975), en tant que nécessité et exigence anthropologique du genre autobiographique, que l'esthétique de soi devenant genre littéraire (Gusdorf, 1990) établit en conséquence l'identité comme un devoir être.

La dimension éthique de l'autobiographie caractérise dans cette acception l'écriture de soi comme un travail et un devoir du sujet, une dimension morale et un acte existentiel, ralliant l'action de remémoration existentielle de l'être engageant le devenir de son existence. L'intentionnalité autobiographique, définissant le sujet en train d'explorer les dimensions de l'existence révélée à elle-même dans l'expérience vécue, établit chaque individu dans un univers définissant sa ligne d'horizon et l'accomplissement de son être au monde. Moi, je pose, de façon très simple, à partir de mon expérience de formateur autobiographique, l'hypothèse que l'écriture contemporaine de soi nous invite à reconsidérer la notion d'intentionnalité autobiographique, ambitionnant à une éthique en acte renversant la conscience morale du devoir-être par le vouloir de se connaître soi-même dans l'exploration du vouloir-vivre. Ce savoir serein que les écrivains autobiographiques sont en mesure d'atteindre ne serait pas ainsi, ou bien, ne serait pas seulement un désir héroïque d'immanence, mais plutôt le désir héroïque d'une nouvelle éthique de l'expérience esthétique de la pratique de l'écriture de soi. La pulsion au voyage dans le mouvement de l'écriture ne désigne pas uniquement, d'une manière actuelle, ce vouloir-vivre comme un acte et un enjeu relié d'événement en événement à notre vie (Gusdorf, 1991), cet acte d'écriture étant ainsi acte de symbolisation individuel et collectif, psychique et social, acte de création reconnaissant à l'art autobiographique la fonction de réenchantement du monde, dévoile une éthique soutenue par le désir de s'ouvrir au discours de l'autre et au monde (Valastro, 2012), et une esthétique étayée par le désir d'éprouver des émotions et des sentiments, expérimentant le désir de parcourir les passions et voyager dans l'espace existentiel et symbolique de l'écriture de soi.







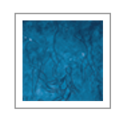
Les voyageurs et leur ombre : des poétiques dissidentes ?

Ces voyageurs contemporains faisant l'expérience du mouvement de l'écriture de soi, vont explorer la complexité de la vie et de l'existence qui leur résiste avec indifférence, nous dévoilant un extrême appel aux sens et au sens de la vie et de la souffrance. Ne sont-ils pas ainsi des véritables chercheurs en quête de soi et de sens ? Ces femmes et ces hommes en porte-à-faux entre l'énigme de l'existence et l'élan à la beauté de la vie, sont actuellement beaucoup plus proches d'un savoir expérientiel négociant toute pensée et conscience de soi avec le bouleversement et la séduction des sentiments. Je me demande si nous ne retrouvons pas là les signes d'un jaillissement spontané reconnaissant ces savoirs nécessaires à l'éducation du futur (Morin, 2000), revendiquant les émotions au sein d'une société refoulant toute relation entre intelligence et affectivité. Autant des signes du temps sollicitant une approche compréhensive de l'expérience humaine, nous invitant à appréhender l'être du point de vue du tout de la vie (Wunenburger, 1994). Voilà qui devient d'une clarté extrême la pratique de l'écriture de soi en tant que parcours étayant une connaissance de soi, un processus de transformation transcendant la conscience de soi, ainsi qu'il la décrit Georges Gusdorf dans sa théorie de l'autobiographie. *« La conscience de soi apparaît bien comme un présent sans mémoire. Et la connaissance de soi représente une sorte de mémoire, ou plus exactement une structure, un sens de toutes les conduites passées et à venir, qui se dégage de la mémoire, de l'expérience acquise. La connaissance de soi serait ainsi à la fois le passé rendu intelligible et l'avenir prophétisé. Mémoire de mon être propre, plutôt que de mon activité passée. Présence de moi à moi-même qui me permet en même temps de m'assumer moi-même, de me mettre en œuvre.La connaissance de soi transcende la conscience de soi. Elle la dépasse dans tous les sens, elle risque de la distendre et de l'adultérer. La conscience de soi ne peut que s'affirmer telle quelle. Elle n'a rien à dire d'elle-même. La connaissance de soi au contraire suppose l'expérience dans toute sa complexité, dans son opacité, dans son impureté »* (Gusdorf, 1948, p. 14). Mais, si c'est l'amour pour la vie à orienter le voyage dans l'écriture de soi, celui-ci oriente par un vouloir-vivre conciliant la part d'ombre de l'existence et le sentiment de la souffrance avec la joie de la vie, et cette nouvelle présence de moi à moi-même devient une présence de soi-même au monde, rejoignant une ascèse héroïque, cet héroïsme nietzschéen orienté vers une légèreté et une simplicité supérieures assouvies dans l'art du vouloir-vivre.

Friedrich Wilhelm Nietzsche écrivait, dans *Le gai savoir* (2007), comment les artistes nous ont donné des yeux et des oreilles pour voir et entendre, avec aussi du bonheur, la vie que nous avons vécu, et aujourd'hui les écrivains autobiographes font la même chose, nous donnant eux aussi la mesure de ces héros cachés dans les femmes et les hommes se consacrant à l'art de la vie par la création esthétique, quittant un présence égoique dans l'effort de sortir de soi et se mettre en quête du sens de la relation avec soi-même, les autres et le monde, poursuivant une déraison poétique altérant cet ordre rationnel de la société bâti sur la mise à l'écart de toute altérité. *«Il faut de temps en temps nous reposer de nous-mêmes, en nous regardant de haut, avec le lointain de l'art, pour rire, pour pleurer sur nous ; il faut que nous découvrions le héros et aussi le fou que cache notre passion de la connaissance ; il faut, de-ci de-là, nous réjouir de notre folie pour pouvoir rester joyeux de notre sagesse »* (Nietzsche, n. 107, 2007). Il faut suivre cette folie poétique pour se mettre en scène, pour exposer et s'exposer, souvent en écrivant la douleur pour retrouver la joie dans la vie et parvenir à la sérénité dans la joie esthétique.

L'histoire du conte merveilleux, depuis les études de narratologie de Vladimir Jakovlevič Propp (1973) autour de la morphologie des formes du conte, nous révélant la distinction du héros quêteur et du héros victime, un héros passionné par sa recherche se laissant séduire ou succombant à ses passions, nous a permis de saisir avec l'apport de Algirdas Julien Greimas le schéma de la quête du héros au fondement du sens de la vie que nous offre l'imaginaire humain dans la mise en narration de l'action humaine : *« la possibilité de lire tout discours narratif comme une quête de sens, de la signification à attribuer à l'action humaine : le schéma narratif apparaît alors comme l'articulation organisatrice de l'activité humaine qui l'érige en signification »* (Greimas, 1976, p.10). Cette quête est aussi un parcours de reconnaissance de soi-même, une reconnaissance mutuelle intersubjective (Ricœur, 2005), une découverte de l'altérité et une exploration de l'imaginaire pouvant nous permettre de repenser une éthique de la relation et atteindre un état de sérénité, d'abord recherché et ensuite vécu dans l'esthétique de l'écriture. L'état d'âme de la quête concerne et engage ces héroïnes et héros contemporains faisant l'expérience de l'écriture autobiographique.

L'étroite connexion entre théorie narrative et théorie éthique, cette corrélation nécessaire que Paul Ricœur (1990) relève entre les modèles de Vladimir Jakovlevič Propp et Algirdas Julien Greimas, souligne les implications éthiques du récit tout en faisant une distinction entre le plan éthique et moral où l'éthique désigne ce *« bien vivre avec et pour autrui dans des institutions justes »* (Ricœur, 1990, p. 381), et la morale renvoie aux normes, aux obligations et interdictions caractérisées à la fois par une exigence d'universalité et par un effet de contrainte. L'amour de la vie est le sentiment profond de la quête de soi et de sens accompagnant ces héros, ces femmes et ces hommes engagés dans le mouvement de l'écriture autobiographique, impliquant d'ailleurs une rupture avec la connaissance ordinaire de la vie pouvant remettre en discussion les dispositions cognitives et pratiques mobilisées à l'égard des normes morales intériorisées. L'amour de la vie est ainsi une poétique dissidente, sollicitant au dépassement de soi et de sa propre douleur pour accueillir ce gai savoir dont nous parle Friedrich Wilhelm Nietzsche, et pareillement au mythe du héros tragique ces héros contemporains vont engendrer une transfiguration en tant que but métaphysique de l'art de l'autobiographie. Dans la mise en scène de soi et du monde, retrouvant la joie primordiale de créer, s'affranchissant du monde individuel pour réenchanter la relation avec soi-même, les autres et le monde, vont poursuivre la voie de l'amour de la vie pour reconnaître les autres et se donner au monde. L'image du funambule, présente dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (Nietzsche, 2015), nous restitue pleinement l'expérience contemporaine de l'écriture autobiographique, mais il ne s'agit pas de découvrir des femmes et des hommes nouveaux, il s'agit plutôt de saisir la désirabilité d'une quête où l'amour de la vie nous séduit puisqu'il est capable de nous transformer pour se donner sans retour. Ces héroïnes et héros vont avancer dans leur quête qui mène à soi-même et nous fait aussi proche du plus lointain comme un funambule, hésitant au-dessus du flux de l'existence et joyeux de se retrouver transformé par ce voyage, et tout en acceptant l'amour de la vie de manière inconditionnelle vont jeter la corde de l'amour à l'encontre de l'autre rive (Nietzsche, 1967). Ces funambules sont conscients que l'ombre et la lumière ne sont pas des adversaires


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

(Nietzsche, 1942), mais ils vont demeurer des héroïnes et des héros nocturnes tout en poursuivant l'amour de la vie, puisque ce processus dynamique de transformation a nécessairement besoin autant de l'ombre que de la lumière. Sous le signe d'un régime nocturne de l'imaginaire (G. Durand, 1988) qui décèle compréhension et relation par rapport à un régime diurne qui domine et divise, ils vont solliciter une compréhension symbolique de l'existence (Y. Durand, 1988) qui participe de la représentation de la vie quotidienne avançant en scénarios générateurs de vie ou de mort, de bonheur ou de souffrance.

Ainsi, en présence de sensibilités poétiques dissidentes par rapport à une société produisant des étrangers à eux-mêmes (Bauman, 2011, 2010, 2006), vivant dans une condition de peur et d'angoisse, dans une époque et un espace humain chaotique et instable, la quête de soi et de sens assume la même perspective de l'*exōtikós*, ce qui vient du dehors, nous révélant un exotisme quotidien dans la reconnaissance en soi-même de la diversité que nous retrouvons dans l'autre. L'exotisme que Victor Segalen (1986) identifie ave le domaine de l'esthétique et qu'il est engendré par l'expérience sensible du monde, sollicitée par cette diversité reconnue dans l'insolite et l'impensable, dans le mystère de la vie et de l'existence, dans une esthétique de l'amour de la vie soutenue par le désir de s'ouvrir au discours de l'autre, sollicitant une nouvelle présence à soi-même et au monde dans la tension permanente du devenir ouvert au sens tragique de l'existence. Ces femmes et ces hommes capables d'imaginer la relation avec l'autre enraciné dans la portée générative du désir d'une éthique en gestation, nous interrogent et ils s'interrogent eux-mêmes sur une nouvelle présence de soi au monde, et ils vont orienter notre regard envers cet appel au désir d'infini allant au-delà des attentes socialement en vigueur (Duvignaud, 2012).

Quêtes courageuses de soi et de sens : quels sentiments éthiques ?

L'esthétique en tant qu'expérience de l'écriture de soi, est une éthique au sens d'un travail sur soi, ainsi il faut reconnaître à l'art de l'autobiographie un but éthique. Cet amour de la vie étayant des poétiques dissidentes, réclame l'accès à la vie par le choix éthique. Et si nous allons plus loin dans cette réflexion autour des pratiques contemporaines de l'écriture autobiographique, il faut considérer comment la quête héroïque sollicite la conscience imaginante à créer et vivre l'image poétique (Gaston Bachelard, 1968), pour élaborer une pensée sur la vie. Ces funambules cheminant vers eux-mêmes au-dessus du flux de l'existence, vont se détacher de l'ensemble de leurs expériences, en regardant d'en haut et avec distanciation leurs histoires de vie. Au moment même où le mouvement de l'écriture s'ébauche, c'est par une image poétique qu'ils vont avoir accès à la vie tout en faisant un choix. Quand l'image poétique émerge de la conscience, recherchée d'abord par le cœur et affectée ensuite par la tête, a un dynamisme propre nous révélant la présence de la profondeur de l'âme humaine. Accueillant et partageant cette image avec les autres - un sentiment, une émotion, un son, une odeur - nous faisons l'expérience de sa résonance intersubjective. Dans cet espace voué à la quête et au partage des émotions nous allons pouvoir observer la vie et la comprendre dans sa dissonance harmonique, et par ces images poétiques d'ombres lumineuses nous allons aussi participer de la capacité de l'être humain de saisir l'invisible à partir du visible, et de créer du sens et des liens entre une pluralité d'existences. Le voyage dans le mouvement de l'écriture sollicite ainsi une écoute sensible de soi et de l'autre qui devient pensée et conscience dialoguante, nous révélant notre humanité tout en nous reliant aux autres et au monde.

S'enfanter soi-même demande un véritable choix éthique, en quête de soi et de sens les fabulations et les imaginaires nourrissent les récits et les narrations contemporaines (Valastro, 2012), et c'est par l'art de raconter l'histoire d'une vie que ces héroïnes et héros nocturnes vont participer d'une résolution éthique (Kierkegaard, 1948), reliant plan esthétique et éthique dans la mise en pensée d'une existence. Nos funambules, tout en avançant au-dessus d'une multitude de sentiments et d'états d'âmes, vont faire des choix lorsqu'ils vont se replonger à plusieurs reprises dans le flux de l'existence par des voies d'accès privilégiées à la vie : un souvenir heureux ou un vécu malheureux. Ces expériences d'écritures ayant l'ambition de faire de l'amour de la vie l'objet d'une création, la matière d'un travail esthétique, elles sont proches d'une esthétique de l'existence (Foucault, 1994), au sens de donner à la vie une forme dans laquelle l'on peut se reconnaître. Comment s'inscrit ainsi la pratique contemporaine de l'écriture autobiographique, la pratique de l'éthique et de l'esthétique par l'écriture de soi, dans la société actuelle ?

Les analyses sociologiques de Zigmunt Bauman soulignent comment le processus de déstructuration du corps social, soutenu par la prolifération généralisée d'un imaginaire néolibéral, étaye une politique illusoire de contraste aux peurs sociales diffuses, manifestant l'incapacité de contraster l'anxiété provoquée par la précarisation des activités humaines. L'absence ou l'insuffisance de sureté et confiance en soi-même, taraude les relations sociales et fragilise les communautés animant des sentiments de défiance et intolérance envers un ennemi commun et parcellisé, reproduisant un monde triste dans lequel nous ne sommes pas tout à fait conscients du lien de notre destiné personnelle avec les conditions collectives de notre existence. Au sein de cette modernité en crise définie par le mouvement et l'incertitude (Balandier, 1988), incertitude de la condition des femmes et des hommes vécue dans le rapport avec l'instabilité et la précarité la traversant comme quelques chose d'énigmatique que nous ne pouvons pas saisir entièrement, l'expérience de la quotidienneté (Balandier, 2001) est un parcours difficile et instable, de croissance et participation pour la réalisation de soi-même, et dans cette condition de fragilité le désir contemporain d'écriture de soi étaye la capacité de se donner une forme esthétique et de faire des choix éthiques n'étant pas soumis à une morale prescriptive ou des principes de conduite, mais à des sentiments éthiques proposant des alternatives aux modèles de rationalité politique et économique et la nécessité d'une transformation radicale de l'éducation des citoyens (Nussbaum, 2003, 2011).

L'esthétique de l'écriture de soi est une éthique qui nous propose des images de dispositions et vocations renouvelés, proches de comportements inédits (Musil, 1981), et dans le cadre du contexte social actuel les sentiments éthiques dévoilés, communs à des femmes et des hommes partageant leurs récits, ne sont-ils pas des poétiques dissidentes aux discours du sens communs dans la vie quotidienne et dans la vie politique et économique ? Des poétiques dissidentes vis-à-vis des murs qui sont en train de s'ériger contrastant toute reconnaissance de soi-même et de l'autre, et toute relation avec l'autre, étayant des sentiments éthiques nous

permettant de ne pas affirmer des divisions mais révéler des différences sous le même sentiment de l'amour de la vie.

La quête de soi et de sens fait des héroïnes et des héros nocturnes inquiets des esprits sereins, partageant tout d'abord le sentiment éthique de l'attente, initiation et éducation à l'expérience de la découverte par rapport à ce que l'écriture va nous permettre de reconnaître et comprendre. Le sentiment de l'attente amorce et organise le mouvement du corps autobiographique le distanciant de l'immobilité existentielle nous paralysant devant nos inquiétudes, nous fixant dans le souvenir d'un passé heureux, les héros nocturnes sont ainsi sollicités à quitter leur mélancolie en choisissant des images poétiques de changement et des narrations de transfiguration. Le sentiment de l'attente engendre la conscience de l'espérance, l'espérance de pouvoir s'altérer dans le mouvement de l'écriture de soi étayée par la figure et le mouvement du cercle, par la circularité du groupe en présence et des narrations qui vont convoquer l'espoir de s'enfanter en renouvelant les consciences. À mesure que l'on avance dans l'expérience entretenant une osmose entre espace intime et espace social, accueillant cette partie affective et émotionnelle du désir d'écrire de soi transformant le vécu pour le contempler, par la reconnaissance et le partage des passions et des émotions sollicités par l'amour de la vie, nous allons faire l'expérience d'une éducation intérieure en mesure de transcender les conditionnements imposés par la forme des relations sociales vécues dans la vie quotidienne.

Le rapport à autrui s'inscrit dans l'ambivalence (amour et haine, accueil et mise à l'écart, reconnaissance et rejet) et entre ces différents pôles se situe le sentiment éthique de l'altérité et la façon dont l'être ensemble se constitue pour faire société. Repenser nos rapports particuliers avec l'autre pour accueillir cette altérité constitutive de soi, de l'autre et du monde, sollicite un sentiment de l'altérité capable de nous situer en dehors des chemins d'une réalité empirique et d'une vie quotidienne reproduisant une logique d'exclusion de la différence étayée par une tentation différentialiste (Laplantine, 1999), une exigence de pureté et purification ethnique, linguistique et scientifique, pour y opposer un regard de compréhension de l'autre et de l'altérité accueillant les énergies de l'écriture reconnaissant la pluralité des mondes et de l'existence. Faire l'expérience d'une éthique de l'altérité attentive à l'autre est ainsi possible pour une compréhension de l'humanité que nous partageons, dans la reconnaissance et dans le respect de cette altérité constitutive de chacun, alimentant une expérience formative puisque c'est à la vie à se constituer elle même par l'esthétique de l'écriture de soi tout en sollicitant une quête difficile de la sérénité : *« le bonheur n'est pas un accident de l'être, puisque l'être se risque pour le bonheur [...] la vie est amour de la vie, rapport avec des contenus qui ne sont pas mon être, mais plus chers que mon être »* (Levinas, 2000, pp. 84-115).

Tout dispositif autobiographique, tout dispositif clinique de terrain se doit ainsi d'être soucieux de la relation avec l'altérité (Ardoino, 2001), au processus à partir duquel un sujet change et devient autre, au mouvement dynamique de la création esthétique et de l'éducation par les sentiments éthiques. La dimension esthétique sollicite d'ailleurs une compassion soudaine devant une étincelle d'altérité radicale (Gilbert Durand, 1989), pourvoyant un sentiment éthique d'amour pour la personne, et un sentiment éthique du pardon en tant que pratique concrète de l'altérité. Écrire pour s'offrir à la vie, pour se comprendre et comprendre les autres, écrire pour pardonner et se pardonner, pour confier grâce et attribuer beauté à la vie dans l'espérance de vivre des relations sereines, c'est purement une folie poétique ? Une métaréflexion sur la pratique contemporaine de l'écriture de soi, au risque de paraître emphatique, nous pose une question fondamentale au sujet de la création esthétique pour rendre présent la vie et notre histoire : l'amour de la vie, le vouloir-vivre dans l'inconciliable beauté et altération de l'existence humaine, nous rend sereins faisant l'expérience de sentiments éthiques, et capables d'accéder à un mode d'être qui soit en rupture avec les modèles dominants de la relation entre les femmes et les hommes ?

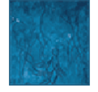
Bibliographie

Jacques Ardoino, « De l'altération dans l'interculturel (interactions, implications) », in Louis Marmoz et Mohamed Derru (sous la direction de), *L'interculturel en question : l'autre, la culture et l'éducation*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001, pp. 11-16.
Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1968.
Georges Balandier, *Le grand système*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2001.
Georges Balandier, *Le désordre : éloge du mouvement*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988.
Zigmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Éditions Fayard, 2011.
Zigmunt Bauman, *La vie en miette : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Éditions Hachette, 2010.
Zigmunt Bauman, *La vie liquide*, Chambon, Éditions du Rouergue, 2006.
Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Éditions Dunod, 1992.
Gilbert Durand, *Beaux-arts et archétypes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
Yves Durand, *L'exploration de l'imaginaire : introduction à la modélisation des univers mythiques*, Paris, L'espace bleu, 1988.
Jean Duvignaud, *Le don du rien*, Paris, Éditions Téraèdre, 2012.
Épicure, *Lettre à Ménécée*, Paris, Éditions Hermann, 1940.
Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-1988: IV 1980-1988*, Paris, Éditions Gallimard, 1994.
Algirdas Julien Greimas, « Les acquis et les projets », in Joseph Courtés, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.
Georges Gusdorf, « De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire », p. 957-994, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° LXXV/6, 1975, p. 970.
Georges Gusdorf, *Lignes de vie : Tome 2 Auto-bio-graphie*, Paris, Odile Jacob, 1991.
Georges Gusdorf, *Lignes de vie : Tome 1 Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
Georges Gusdorf, *Traité de métaphysique*, Paris, Librairie Armand Colin, 1956.
Georges Gusdorf, *La découverte de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
Hermann Hesse, *Siddhârta*, Paris, la République des Lettres, 2013.
Hermann Hesse, *Le jeu des perles de verre*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
Sœren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie*, Paris, Éditions Gallimard, 1948.
Emmnaule Levinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

François Laplantine, *Je, nous et les autres, être humain au-delà des appartenances*, Paris, Éditions Le Pommier, 1999.
Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Arvensa Éditions, 2015.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Le gai savoir*, Paris, Flammarion, 2007.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Werke*, *Kritische Gesamtausgabe*, (sous la direction de) G. Colli et M. Montinari, Berlin - New York, 1967, VI 4, p. 23.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Humain trop humain*, Paris, Société du Mercure de France 1942.
Martha Craven Nussbaum, *Les émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXIe siècle ?*, Paris, Éditions Flammarion, 2011.
Martha Craven Nussbaum, *Upheavals of thought : the intelligence of emotions*, Cambridge University Press, 2003.
Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance : trois études*, Paris, Éditions Gallimard, 2005.
Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, 1990.
Vladimir Jakovlevič Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Le Livre de Poche, 1986.
Orazio Maria Valastro, *Diario di un formatore autobiografico : esperienze di narrazioni e scritture di sé*, Roma, Edizioni Nuova Cultura, 2016.
Orazio Maria Valastro, *« Mythanalyse de l'Île : polysémie de l'imaginaire de Thrinakìa »*, in Hervé Fischer (sous la direction de), *En quête de mythanalyse*, M@gm@ Revue internationale en sciences humaines et sociales, vol. 12, n. 3, 2014.
Orazio Maria Valastro, *Biographie et mythobiographie de soi : l'imaginaire de la souffrance dans l'écriture autobiographique*, Sarrebruck, Éditions Universitaires Européennes, 2012.
Jean-Jacques Wunenburger, « Principes d'une imagination mytho-poiétique », in Pierre Cazier (sous la direction de), *Mythe et création*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, pp. 33-52.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France











Revue Internationale en Sciences Humaines et Sociales









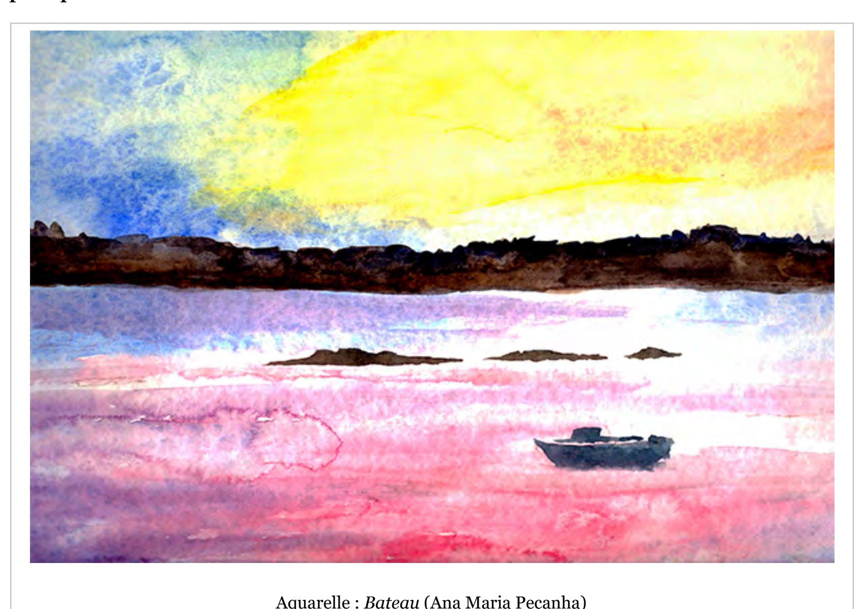
De la sérénité : une approche transdisciplinaire
Ana Maria Peçanha (sous la direction de)
M@gm@ vol.14 n.2 Mai-Août 2016

ÉTHIQUES ET ESTHÉTIQUES DE LA SÉRÉNITÉ : QUÊTES MYTHO-BIOGRAPHIQUES CONTEMPORAINES

Orazio Maria Valastro

valastro@analisiqualitativa.com

Docteur en Sociologie (Université Paul Valéry, Montpellier) et chercheur indépendant, il vit en Sicile. Membre de la Société internationale de mythanalyse, a fondé en 2002 et dirige les publications de M@gm@, revue internationale en sciences humaines et sociales. Dirige depuis 2005 les Ateliers de l'imaginaire autobiographique de l'organisation de volontariat Les étoiles dans la poche : un projet d'animation et éducation socioculturelle accompagnant à faire l'expérience de la narration et de l'écriture de soi, partageant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire et une éthique de l'écoute sensible de soi et de l'autre. En 2012 il a créé Thrinakìa, un concours international d'écritures autobiographiques, biographiques et poétiques dédiées à la Sicile.



Aquarelle : *Bateau* (Ana Maria Peçanha)

La dimension éthique de l'écriture autobiographique : est-ce qu'il s'agit d'un savoir serein ?

S'il est possible faire l'expérience du dispositif autobiographique dans un espace citoyen et communautaire réunissant des groupes interculturels hétérogènes, un lieu où la pratique éducative étaye un processus d'autoformation expérientiel et existentiel en mesure de solliciter une auto-conscience réflexive, adoptant et innovant une pédagogie de la mémoire et de l'imaginaire en mesure de conjuguer une écoute sensible de soi et de l'autre avec une éthique de la réciprocité et de la rencontre (Valastro, 2012), alors, il est envisageable penser l'accompagnement à l'écriture de soi en tant que voyage de conscientisation et transformation de soi-même de nature éthique et esthétique (Valastro, 2016). Le propos de cette contribution est d'interroger cette expérience de recherche collective autour du projet des *Ateliers de l'imaginaire autobiographique* (Valastro, 2014), pour mettre au jour une réflexion sensible sur la pratique contemporaine de l'écriture de soi. Avec la pratique de l'écriture autobiographique nous sommes en mesure d'amorcer une quête de soi et de sens proche d'une sérénité *castalienne*, conjuguant l'élaboration d'un savoir existentiel avec un recueillement méditatif : *« notre sérénité castalienne est une branche peut-être tardive et mineure de cette grande sérénité, mais parfaitement légitime : le savoir n'a pas toujours, ni partout, été serein, encore qu'il dût l'être. Chez nous, le savoir, le culte de la vérité, est étroitement lié au culte du beau ainsi qu'à la pratique de la méditation et à la culture de l'âme : il ne peut donc jamais perdre entièrement sa sérénité »* (Hesse, 1955, p. 318). Ces écrivains contemporains se ressourçant aux énergies créatrices de la poétique de soi, souvent ignorés et inexplorés bien qu'ils vont faire de plus en plus l'objet d'études scientifiques et littéraires, sollicitant aussi les intérêts et les enjeux du champ éditorial pour les récits autobiographiques, avec un ravissement d'humilité et de bonheur ils vont nous dévoiler des quêtes contemporaines de la sérénité. L'image du visage de Siddhârta décrit par Hermann Hesse (2013), apaisée par un savoir serein conciliant le flux de l'existence entre continuité et discontinuité existentielle pour saisir le sens du tout de la vie, et ce savoir serein lié à la pratique de la méditation et à la culture de l'âme (Hesse, 1955), vont rapprocher le savoir engendré par l'expérience esthétique de l'écriture de soi, à cette sérénité indéfinie ayant sa substance dans la quête mystérieuse de l'activité poétique enfouie dans les splendeurs et les inquiétudes de la vie.

Est-ce qu'il s'agit d'un savoir serein ? Le culte d'un savoir serein, traçant des parcours d'initiation ainsi que la pratique d'une morale de la sérénité, adopte les préceptes épicuriens nous apprenant à vivre sans troubles pour s'assurer cette sérénité. Assumant une perspective de la connaissance de soi assise sur les doutes et les incertitudes d'une vie soumise aux aléas de l'existence, la sérénité comme état permanent incarne ainsi une thérapeutique de l'angoisse humaine pour vivre comme des dieux : *« tu vivras comme un dieu parmi les hommes. Car celui qui vit au milieu de biens impérissables ne ressemble en rien à un être mortel »* (Épicure, 1940). Georges Gusdorf repère dans cette sagesse antique une pensée du dégagement (Gusdorf, 1956), un idéal visant à réaliser l'*ataraxie* par l'absence de troubles devenant principe du bonheur. L'autonomie croissante d'un sujet moral en relation avec le renversement et la refonte des structures sociales, renforce l'idée d'un individu cherchant en lui-même sécurité et sérénité, substituant à un dogmatisme s'appuyant sur une réalité intime, saisie de manière transcendante, une posture de fidélité à l'expérience intérieure (Gusdorf, 1948), un désir héroïque d'immanence, paraphrasant les propos de Georges Gusdorf sur la connaissance de soi. Dans l'impossibilité de saisir autrement que dans l'achèvement de la vie les limites de l'inachèvement de nous-mêmes, la connaissance de soi suppose subséquemment l'expérience dans toute sa complexité pour resituer à soi-même le sujet (Gusdorf, 1948).

Un tel savoir serein n'est pas ainsi bâti sur une conscience du détachement, il découle plutôt de l'accomplissement éthique du devoir être d'un sujet engagé dans une recherche authentique, le devoir d'être fidèle à son histoire personnelle. *« L'attitude morale consiste au contraire à consentir à soi-même au gré des circonstances, à se faire accueil en tirant des vicissitudes de l'histoire personnelle le parti le plus exact, le plus fidèle possible. Le choix éthique comme adhésion de moi à moi-même doit être tout pénétré, tout inspiré d'obéissance. [...] Car il ne s'agit pas, pour celui qui prétend à la qualité morale, de se réaliser artificiellement selon les caprices d'une spontanéité de hasard. Il faut que le désir de création se subordonne à une obéissance première. La fidélité à soi-même s'impose comme une obligation essentielle. Se chercher, se créer où l'on n'est pas, c'est trahir sa vocation et manquer sa vie, en dépit de toutes les satisfactions dont une telle conduite pourraît être l'origine »* (Gusdorf, 1948, pp. 542-560). C'est dans cette responsabilité éthique du sujet, la responsabilité de son existence et de sa conduite (Gusdorf, 1975), en tant que nécessité et exigence anthropologique du genre autobiographique, que l'esthétique de soi devenant genre littéraire (Gusdorf, 1990) établit en conséquence l'identité comme un devoir être.

La dimension éthique de l'autobiographie caractérise dans cette acception l'écriture de soi comme un travail et un devoir du sujet, une dimension morale et un acte existentiel, ralliant l'action de remémoration existentielle de l'être engageant le devenir de son existence. L'intentionnalité autobiographique, définissant le sujet en train d'explorer les dimensions de l'existence révélée à elle-même dans l'expérience vécue, établit chaque individu dans un univers définissant sa ligne d'horizon et l'accomplissement de son être au monde. Moi, je pose, de façon très simple, à partir de mon expérience de formateur autobiographique, l'hypothèse que l'écriture contemporaine de soi nous invite à reconsidérer la notion d'intentionnalité autobiographique, ambitionnant à une éthique en acte renversant la conscience morale du devoir-être par le vouloir de se connaître soi-même dans l'exploration du vouloir-vivre. Ce savoir serein que les écrivains autobiographiques sont en mesure d'atteindre ne serait pas ainsi, ou bien, ne serait pas seulement un désir héroïque d'immanence, mais plutôt le désir héroïque d'une nouvelle éthique de l'expérience esthétique de la pratique de l'écriture de soi. La pulsion au voyage dans le mouvement de l'écriture ne désigne pas uniquement, d'une manière actuelle, ce vouloir-vivre comme un acte et un enjeu relié d'événement en événement à notre vie (Gusdorf, 1991), cet acte d'écriture étant ainsi acte de symbolisation individuel et collectif, psychique et social, acte de création reconnaissant à l'art autobiographique la fonction de réenchantement du monde, dévoile une éthique soutenue par le désir de s'ouvrir au discours de l'autre et au monde (Valastro, 2012), et une esthétique étayée par le désir d'éprouver des émotions et des sentiments, expérimentant le désir de parcourir les passions et voyager dans l'espace existentiel et symbolique de l'écriture de soi.

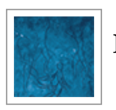
Les voyageurs et leur ombre : des poétiques dissidentes ?

Ces voyageurs contemporains faisant l'expérience du mouvement de l'écriture de soi, vont explorer la complexité de la vie et de l'existence qui leur résiste avec indifférence, nous dévoilant un extrême appel aux sens et au sens de la vie et de la souffrance. Ne sont-ils pas ainsi des véritables chercheurs en quête de soi et de sens ? Ces femmes et ces hommes en porte-à-faux entre l'énigme de l'existence et l'élan à la beauté de la vie, sont actuellement beaucoup plus proches d'un savoir expérientiel négociant toute pensée et conscience de soi avec le bouleversement et la séduction des sentiments. Je me demande si nous ne retrouvons pas là les signes d'un jaillissement spontané reconnaissant ces savoirs nécessaires à l'éducation du futur (Morin, 2000), revendiquant les émotions au sein d'une société refoulant toute relation entre intelligence et affectivité. Autant des signes du temps sollicitant une approche compréhensive de l'expérience humaine, nous invitant à appréhender l'être du point de vue du tout de la vie (Wunenburger, 1994). Voilà qui devient d'une clarté extrême la pratique de l'écriture de soi en tant que parcours étayant une connaissance de soi, un processus de transformation transcendant la conscience de soi, ainsi qu'il la décrit Georges Gusdorf dans sa théorie de l'autobiographie. *« La conscience de soi apparaît bien comme un présent sans mémoire. Et la connaissance de soi représente une sorte de mémoire, ou plus exactement une structure, un sens de toutes les conduites passées et à venir, qui se dégage de la mémoire, de l'expérience acquise. La connaissance de soi serait ainsi à la fois le passé rendu intelligible et l'avenir prophétisé. Mémoire de mon être propre, plutôt que de mon activité passée. Présence de moi à moi-même qui me permet en même temps de m'assumer moi-même, de me mettre en œuvre.La connaissance de soi transcende la conscience de soi. Elle la dépasse dans tous les sens, elle risque de la distendre et de l'adultérer. La conscience de soi ne peut que s'affirmer telle quelle. Elle n'a rien à dire d'elle-même. La connaissance de soi au contraire suppose l'expérience dans toute sa complexité, dans son opacité, dans son impureté »* (Gusdorf, 1948, p. 14). Mais, si c'est l'amour pour la vie à orienter le voyage dans l'écriture de soi, celui-ci oriente par un vouloir-vivre conciliant la part d'ombre de l'existence et le sentiment de la souffrance avec la joie de la vie, et cette nouvelle présence de moi à moi-même devient une présence de soi-même au monde, rejoignant une ascèse héroïque, cet héroïsme nietzschéen orienté vers une légèreté et une simplicité supérieures assouvies dans l'art du vouloir-vivre.

Friedrich Wilhelm Nietzsche écrivait, dans *Le gai savoir* (2007), comment les artistes nous ont donné des yeux et des oreilles pour voir et entendre, avec aussi du bonheur, la vie que nous avons vécu, et aujourd'hui les écrivains autobiographes font la même chose, nous donnant eux aussi la mesure de ces héros cachés dans les femmes et les hommes se consacrant à l'art de la vie par la création esthétique, quittant un présence égoique dans l'effort de sortir de soi et se mettre en quête du sens de la relation avec soi-même, les autres et le monde, poursuivant une déraison poétique altérant cet ordre rationnel de la société bâti sur la mise à l'écart de toute altérité. *«Il faut de temps en temps nous reposer de nous-mêmes, en nous regardant de haut, avec le lointain de l'art, pour rire, pour pleurer sur nous ; il faut que nous découvrions le héros et aussi le fou que cache notre passion de la connaissance ; il faut, de-ci de-là, nous réjouir de notre folie pour pouvoir rester joyeux de notre sagesse »* (Nietzsche, n. 107, 2007). Il faut suivre cette folie poétique pour se mettre en scène, pour exposer et s'exposer, souvent en écrivant la douleur pour retrouver la joie dans la vie et parvenir à la sérénité dans la joie esthétique.

L'histoire du conte merveilleux, depuis les études de narratologie de Vladimir Jakovlevič Propp (1973) autour de la morphologie des formes du conte, nous révélant la distinction du héros quêteur et du héros victime, un héros passionné par sa recherche se laissant séduire ou succombant à ses passions, nous a permis de saisir avec l'apport de Algirdas Julien Greimas le schéma de la quête du héros au fondement du sens de la vie que nous offre l'imaginaire humain dans la mise en narration de l'action humaine : *« la possibilité de lire tout discours narratif comme une quête de sens, de la signification à attribuer à l'action humaine : le schéma narratif apparaît alors comme l'articulation organisatrice de l'activité humaine qui l'érige en signification »* (Greimas, 1976, p.10). Cette quête est aussi un parcours de reconnaissance de soi-même, une reconnaissance mutuelle intersubjective (Ricœur, 2005), une découverte de l'altérité et une exploration de l'imaginaire pouvant nous permettre de repenser une éthique de la relation et atteindre un état de sérénité, d'abord recherché et ensuite vécu dans l'esthétique de l'écriture. L'état d'âme de la quête concerne et engage ces héroïnes et héros contemporains faisant l'expérience de l'écriture autobiographique.

L'étroite connexion entre théorie narrative et théorie éthique, cette corrélation nécessaire que Paul Ricœur (1990) relève entre les modèles de Vladimir Jakovlevič Propp et Algirdas Julien Greimas, souligne les implications éthiques du récit tout en faisant une distinction entre le plan éthique et moral où l'éthique désigne ce *« bien vivre avec et pour autrui dans des institutions justes »* (Ricœur, 1990, p. 381), et la morale renvoie aux normes, aux obligations et interdictions caractérisées à la fois par une exigence d'universalité et par un effet de contrainte. L'amour de la vie est le sentiment profond de la quête de soi et de sens accompagnant ces héros, ces femmes et ces hommes engagés dans le mouvement de l'écriture autobiographique, impliquant d'ailleurs une rupture avec la connaissance ordinaire de la vie pouvant remettre en discussion les dispositions cognitives et pratiques mobilisées à l'égard des normes morales intériorisées. L'amour de la vie est ainsi une poétique dissidente, sollicitant au dépassement de soi et de sa propre douleur pour accueillir ce gai savoir dont nous parle Friedrich Wilhelm Nietzsche, et pareillement au mythe du héros tragique ces héros contemporains vont engendrer une transfiguration en tant que but métaphysique de l'art de l'autobiographie. Dans la mise en scène de soi et du monde, retrouvant la joie primordiale de créer, s'affranchissant du monde individuel pour réenchanter la relation avec soi-même, les autres et le monde, vont poursuivre la voie de l'amour de la vie pour reconnaître les autres et se donner au monde. L'image du funambule, présente dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (Nietzsche, 2015), nous restitue pleinement l'expérience contemporaine de l'écriture autobiographique, mais il ne s'agit pas de découvrir des femmes et des hommes nouveaux, il s'agit plutôt de saisir la désirabilité d'une quête où l'amour de la vie nous séduit puisqu'il est capable de nous transformer pour se donner sans retour. Ces héroïnes et héros vont avancer dans leur quête qui mène à soi-même et nous fait aussi proche du plus lointain comme un funambule, hésitant au-dessus du flux de l'existence et joyeux de se retrouver transformé par ce voyage, et tout en acceptant l'amour de la vie de manière inconditionnelle vont jeter la corde de l'amour à l'encontre de l'autre rive (Nietzsche, 1967). Ces funambules sont conscients que l'ombre et la lumière ne sont pas des adversaires


DOAJ Content



M@gm@ ISSN 1721-9809
Indexed in DOAJ since 2002

Directory of Open Access Journals »

(Nietzsche, 1942), mais ils vont demeurer des héroïnes et des héros nocturnes tout en poursuivant l'amour de la vie, puisque ce processus dynamique de transformation a nécessairement besoin autant de l'ombre que de la lumière. Sous le signe d'un régime nocturne de l'imaginaire (G. Durand, 1988) qui décèle compréhension et relation par rapport à un régime diurne qui domine et divise, ils vont solliciter une compréhension symbolique de l'existence (Y. Durand, 1988) qui participe de la représentation de la vie quotidienne avançant en scénarios générateurs de vie ou de mort, de bonheur ou de souffrance.

Ainsi, en présence de sensibilités poétiques dissidentes par rapport à une société produisant des étrangers à eux-mêmes (Bauman, 2011, 2010, 2006), vivant dans une condition de peur et d'angoisse, dans une époque et un espace humain chaotique et instable, la quête de soi et de sens assume la même perspective de l'*exōtikós*, ce qui vient du dehors, nous révélant un exotisme quotidien dans la reconnaissance en soi-même de la diversité que nous retrouvons dans l'autre. L'exotisme que Victor Segalen (1986) identifie ave le domaine de l'esthétique et qu'il est engendré par l'expérience sensible du monde, sollicitée par cette diversité reconnue dans l'insolite et l'impensable, dans le mystère de la vie et de l'existence, dans une esthétique de l'amour de la vie soutenue par le désir de s'ouvrir au discours de l'autre, sollicitant une nouvelle présence à soi-même et au monde dans la tension permanente du devenir ouvert au sens tragique de l'existence. Ces femmes et ces hommes capables d'imaginer la relation avec l'autre enraciné dans la portée générative du désir d'une éthique en gestation, nous interrogent et ils s'interrogent eux-mêmes sur une nouvelle présence de soi au monde, et ils vont orienter notre regard envers cet appel au désir d'infini allant au-delà des attentes socialement en vigueur (Duvignaud, 2012).

Quêtes courageuses de soi et de sens : quels sentiments éthiques ?

L'esthétique en tant qu'expérience de l'écriture de soi, est une éthique au sens d'un travail sur soi, ainsi il faut reconnaître à l'art de l'autobiographie un but éthique. Cet amour de la vie étayant des poétiques dissidentes, réclame l'accès à la vie par le choix éthique. Et si nous allons plus loin dans cette réflexion autour des pratiques contemporaines de l'écriture autobiographique, il faut considérer comment la quête héroïque sollicite la conscience imaginante à créer et vivre l'image poétique (Gaston Bachelard, 1968), pour élaborer une pensée sur la vie. Ces funambules cheminant vers eux-mêmes au-dessus du flux de l'existence, vont se détacher de l'ensemble de leurs expériences, en regardant d'en haut et avec distanciation leurs histoires de vie. Au moment même où le mouvement de l'écriture s'ébauche, c'est par une image poétique qu'ils vont avoir accès à la vie tout en faisant un choix. Quand l'image poétique émerge de la conscience, recherchée d'abord par le cœur et affectée ensuite par la tête, a un dynamisme propre nous révélant la présence de la profondeur de l'âme humaine. Accueillant et partageant cette image avec les autres - un sentiment, une émotion, un son, une odeur - nous faisons l'expérience de sa résonance intersubjective. Dans cet espace voué à la quête et au partage des émotions nous allons pouvoir observer la vie et la comprendre dans sa dissonance harmonique, et par ces images poétiques d'ombres lumineuses nous allons aussi participer de la capacité de l'être humain de saisir l'invisible à partir du visible, et de créer du sens et des liens entre une pluralité d'existences. Le voyage dans le mouvement de l'écriture sollicite ainsi une écoute sensible de soi et de l'autre qui devient pensée et conscience dialoguante, nous révélant notre humanité tout en nous reliant aux autres et au monde.

S'enfanter soi-même demande un véritable choix éthique, en quête de soi et de sens les fabulations et les imaginaires nourrissent les récits et les narrations contemporaines (Valastro, 2012), et c'est par l'art de raconter l'histoire d'une vie que ces héroïnes et héros nocturnes vont participer d'une résolution éthique (Kierkegaard, 1948), reliant plan esthétique et éthique dans la mise en pensée d'une existence. Nos funambules, tout en avançant au-dessus d'une multitude de sentiments et d'états d'âmes, vont faire des choix lorsqu'ils vont se replonger à plusieurs reprises dans le flux de l'existence par des voies d'accès privilégiées à la vie : un souvenir heureux ou un vécu malheureux. Ces expériences d'écritures ayant l'ambition de faire de l'amour de la vie l'objet d'une création, la matière d'un travail esthétique, elles sont proches d'une esthétique de l'existence (Foucault, 1994), au sens de donner à la vie une forme dans laquelle l'on peut se reconnaître. Comment s'inscrit ainsi la pratique contemporaine de l'écriture autobiographique, la pratique de l'éthique et de l'esthétique par l'écriture de soi, dans la société actuelle ?

Les analyses sociologiques de Zigmunt Bauman soulignent comment le processus de déstructuration du corps social, soutenu par la prolifération généralisée d'un imaginaire néolibéral, étaye une politique illusoire de contraste aux peurs sociales diffuses, manifestant l'incapacité de contraster l'anxiété provoquée par la précarisation des activités humaines. L'absence ou l'insuffisance de sureté et confiance en soi-même, taraude les relations sociales et fragilise les communautés animant des sentiments de défiance et intolérance envers un ennemi commun et parcellisé, reproduisant un monde triste dans lequel nous ne sommes pas tout à fait conscients du lien de notre destiné personnelle avec les conditions collectives de notre existence. Au sein de cette modernité en crise définie par le mouvement et l'incertitude (Balandier, 1988), incertitude de la condition des femmes et des hommes vécue dans le rapport avec l'instabilité et la précarité la traversant comme quelques chose d'énigmatique que nous ne pouvons pas saisir entièrement, l'expérience de la quotidienneté (Balandier, 2001) est un parcours difficile et instable, de croissance et participation pour la réalisation de soi-même, et dans cette condition de fragilité le désir contemporain d'écriture de soi étaye la capacité de se donner une forme esthétique et de faire des choix éthiques n'étant pas soumis à une morale prescriptive ou des principes de conduite, mais à des sentiments éthiques proposant des alternatives aux modèles de rationalité politique et économique et la nécessité d’une transformation radicale de l’éducation des citoyens (Nussbaum, 2003, 2011).

L'esthétique de l'écriture de soi est une éthique qui nous propose des images de dispositions et vocations renouvelés, proches de comportements inédits (Musil, 1981), et dans le cadre du contexte social actuel les sentiments éthiques dévoilés, communs à des femmes et des hommes partageant leurs récits, ne sont-ils pas des poétiques dissidentes aux discours du sens communs dans la vie quotidienne et dans la vie politique et économique ? Des poétiques dissidentes vis-à-vis des murs qui sont en train de s'ériger contrastant toute reconnaissance de soi-même et de l'autre, et toute relation avec l'autre, étayant des sentiments éthiques nous

permettant de ne pas affirmer des divisions mais révéler des différences sous le même sentiment de l'amour de la vie.

La quête de soi et de sens fait des héroïnes et des héros nocturnes inquiets des esprits sereins, partageant tout d'abord le sentiment éthique de l'attente, initiation et éducation à l'expérience de la découverte par rapport à ce que l'écriture va nous permettre de reconnaître et comprendre. Le sentiment de l'attente amorce et organise le mouvement du corps autobiographique le distanciant de l'immobilité existentielle nous paralysant devant nos inquiétudes, nous fixant dans le souvenir d'un passé heureux, les héros nocturnes sont ainsi sollicités à quitter leur mélancolie en choisissant des images poétiques de changement et des narrations de transfiguration. Le sentiment de l'attente engendre la conscience de l'espérance, l'espérance de pouvoir s'altérer dans le mouvement de l'écriture de soi étayée par la figure et le mouvement du cercle, par la circularité du groupe en présence et des narrations qui vont convoquer l'espoir de s'enfanter en renouvelant les consciences. À mesure que l'on avance dans l'expérience entretenant une osmose entre espace intime et espace social, accueillant cette partie affective et émotionnelle du désir d'écrire de soi transformant le vécu pour le contempler, par la reconnaissance et le partage des passions et des émotions sollicités par l'amour de la vie, nous allons faire l'expérience d'une éducation intérieure en mesure de transcender les conditionnements imposés par la forme des relations sociales vécues dans la vie quotidienne.

Le rapport à autrui s'inscrit dans l'ambivalence (amour et haine, accueil et mise à l'écart, reconnaissance et rejet) et entre ces différents pôles se situe le sentiment éthique de l'altérité et la façon dont l'être ensemble se constitue pour faire société. Repenser nos rapports particuliers avec l'autre pour accueillir cette altérité constitutive de soi, de l'autre et du monde, sollicite un sentiment de l'altérité capable de nous situer en dehors des chemins d'une réalité empirique et d'une vie quotidienne reproduisant une logique d'exclusion de la différence étayée par une tentation différentialiste (Laplantine, 1999), une exigence de pureté et purification ethnique, linguistique et scientifique, pour y opposer un regard de compréhension de l'autre et de l'altérité accueillant les énergies de l'écriture reconnaissant la pluralité des mondes et de l'existence. Faire l'expérience d'une éthique de l'altérité attentive à l'autre est ainsi possible pour une compréhension de l'humanité que nous partageons, dans la reconnaissance et dans le respect de cette altérité constitutive de chacun, alimentant une expérience formative puisque c'est à la vie à se constituer elle même par l'esthétique de l'écriture de soi tout en sollicitant une quête difficile de la sérénité : *« le bonheur n'est pas un accident de l'être, puisque l'être se risque pour le bonheur [...] la vie est amour de la vie, rapport avec des contenus qui ne sont pas mon être, mais plus chers que mon être »* (Levinas, 2000, pp. 84-115).

Tout dispositif autobiographique, tout dispositif clinique de terrain se doit ainsi d'être soucieux de la relation avec l'altérité (Ardoino, 2001), au processus à partir duquel un sujet change et devient autre, au mouvement dynamique de la création esthétique et de l'éducation par les sentiments éthiques. La dimension esthétique sollicite d'ailleurs une compassion soudaine devant une étincelle d'altérité radicale (Gilbert Durand, 1989), pourvoyant un sentiment éthique d'amour pour la personne, et un sentiment éthique du pardon en tant que pratique concrète de l'altérité. Écrire pour s'offrir à la vie, pour se comprendre et comprendre les autres, écrire pour pardonner et se pardonner, pour confier grâce et attribuer beauté à la vie dans l'espérance de vivre des relations sereines, c'est purement une folie poétique ? Une métaréflexion sur la pratique contemporaine de l'écriture de soi, au risque de paraître emphatique, nous pose une question fondamentale au sujet de la création esthétique pour rendre présent la vie et notre histoire : l'amour de la vie, le vouloir-vivre dans l'inconciliable beauté et altération de l'existence humaine, nous rend sereins faisant l'expérience de sentiments éthiques, et capables d'accéder à un mode d'être qui soit en rupture avec les modèles dominants de la relation entre les femmes et les hommes ?

Bibliographie

Jacques Ardoino, « De l'altération dans l'interculturel (interactions, implications) », in Louis Marmoz et Mohamed Derru (sous la direction de), *L'interculturel en question : l'autre, la culture et l'éducation*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2001, pp. 11-16.
Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1968.
Georges Balandier, *Le grand système*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2001.
Georges Balandier, *Le désordre : éloge du mouvement*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1988.
Zigmunt Bauman, *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Éditions Fayard, 2011.
Zigmunt Bauman, *La vie en miette : expérience postmoderne et moralité*, Paris, Éditions Hachette, 2010.
Zigmunt Bauman, *La vie liquide*, Chambon, Éditions du Rouergue, 2006.
Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire : introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Éditions Dunod, 1992.
Gilbert Durand, *Beaux-arts et archétypes*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.
Yves Durand, *L'exploration de l'imaginaire : introduction à la modélisation des univers mythiques*, Paris, L'espace bleu, 1988.
Jean Duvignaud, *Le don du rien*, Paris, Éditions Téraèdre, 2012.
Épicure, *Lettre à Ménécée*, Paris, Éditions Hermann, 1940.
Michel Foucault, *Dits et écrits 1954-1988: IV 1980-1988*, Paris, Éditions Gallimard, 1994.
Algirdas Julien Greimas, « Les acquis et les projets », in Joseph Courtés, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976.
Georges Gusdorf, « De l'autobiographie initiatique à l'autobiographie genre littéraire », p. 957-994, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° LXXV/6, 1975, p. 970.
Georges Gusdorf, *Lignes de vie : Tome 2 Auto-bio-graphie*, Paris, Odile Jacob, 1991.
Georges Gusdorf, *Lignes de vie : Tome 1 Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
Georges Gusdorf, *Traité de métaphysique*, Paris, Librairie Armand Colin, 1956.
Georges Gusdorf, *La découverte de soi*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
Hermann Hesse, *Siddhârta*, Paris, la République des Lettres, 2013.
Hermann Hesse, *Le jeu des perles de verre*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
Sœren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie*, Paris, Éditions Gallimard, 1948.
Emmnaule Levinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.

François Laplantine, *Je, nous et les autres, être humain au-delà des appartenances*, Paris, Éditions Le Pommier, 1999.
Edgar Morin, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Arvensa Éditions, 2015.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Le gai savoir*, Paris, Flammarion, 2007.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Werke*, *Kritische Gesamtausgabe*, (sous la direction de) G. Colli et M. Montinari, Berlin - New York, 1967, VI 4, p. 23.
Friedrich Wilhelm Nietzsche, *Humain trop humain*, Paris, Société du Mercure de France 1942.
Martha Craven Nussbaum, *Les émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXIe siècle ?*, Paris, Éditions Flammarion, 2011.
Martha Craven Nussbaum, *Upheavals of thought : the intelligence of emotions*, Cambridge University Press, 2003.
Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance : trois études*, Paris, Éditions Gallimard, 2005.
Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Éditions du Seuil, 1990.
Vladimir Jakovlevič Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Paris, Le Livre de Poche, 1986.
Orazio Maria Valastro, *Diario di un formatore autobiografico : esperienze di narrazioni e scritture di sé*, Roma, Edizioni Nuova Cultura, 2016.
Orazio Maria Valastro, *« Mythanalyse de l'Île : polysémie de l'imaginaire de Thrinakìa »*, in Hervé Fischer (sous la direction de), *En quête de mythanalyse*, M@gm@ Revue internationale en sciences humaines et sociales, vol. 12, n. 3, 2014.
Orazio Maria Valastro, *Biographie et mythobiographie de soi : l'imaginaire de la souffrance dans l'écriture autobiographique*, Sarrebruck, Éditions Universitaires Européennes, 2012.
Jean-Jacques Wunenburger, « Principes d'une imagination mytho-poiétique », in Pierre Cazier (sous la direction de), *Mythe et création*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1994, pp. 33-52.

M@GM@ ISSN 1721-9809
International Protection of Copyright and Neighboring Rights

Périodique électronique fondé et dirigé par le Sociologue Orazio Maria Valastro
Revue enregistrée n.27/02 du 19/11/02 dans le Registre Presse du Tribunal de Catania
Rédaction: via Pietro Mascagni n.20, 95131 Catania-Italie
Directeur Responsable : Orazio Maria Valastro
Inscrit dans le répertoire de la presse spécialisée de l'Ordre des Journalistes de la Sicile
Périodique diffusé par l'host SARL OVH avec siège à Roubaix-France